Gérard de Villiers

PRESENTE

BRIGADE MONDAINE

Par Michel Brice

LES SEMINAIRES D'AMOUR

PLON

MICHEL BRICE

Brigade mondaine
n°4

LES SÉMINAIRES D'AMOUR

PLON
© Librairie Plon, SAS Production, 1973. ISBN : 2 – 259 – 00057 – 6

CHAPITRE I

Le diamant, à l'annulaire gauche de Séverine Brosset-Miller, jeta un feu brusque en traversant le rayon lumineux venu des rideaux mal tirés. Répercuté à angle droit par le carbone più-cristallisé, le soleil vint caresser la forme d'un sein bruni à la pointe encore meurtrie par les excès de la nuit, avant de balayer, la lourde chevelure blonde qui pesait jusqu'aux coudes enfoncés dans les draps.

C'était un blanc-bleu taillé en navette. Une pierre superbe. Montée seule sur son anneau de platine semblable à l'alliance quelle cachait presque de toute sa masse, elle devait peser au bas mot sept ou huit carats. Le cadeau-surprise de son mari à Séverine pour son quarantième anniversaire, deux mois plus tôt…

Séverine esquissa un rapide sourire en évoquant la scène. Avant le dîner en tête à tête, ce soir-là Henri avait fait déboucher au salon une bouteille de Dom Pérignon par leur maître d'hôtel. Juste au moment de boire, il avait maladroitement sorti de la poche de son veston d'intérieur, velours bordeaux à liséré de moire grise, le petit paquet enrubanné de soie. Dans son émotion, il avait failli renverser sa coupe au passage. À près de soixante ans, Henri restait aussi emprunté et maladroit qu'au premier jour de leur rencontre, à l'époque où il avait encore tous ses cheveux, et la taille mince.

Une faiblesse attendrissante qui ravissait Séverine. Elle y voyait la preuve, sans cesse renouvelée, de son pouvoir sur son mari.

Bien sûr, Séverine avait joué la surprise et battu des mains en extirpant la bague de son écrin. Pour dire merci, elle avait même inventé quelques phrases tendres très réussies. Exactement en accord avec les mots tracés sur le bristol accompagnant la bague : « En gage de mon amour. »

Quelle lamentable comédie réciproque ! Séverine n'aurait jamais pu calculer depuis combien d'années son mari ne l'avait pas touchée. Et elle ne cherchait même pas à savoir s'il la trompait. La vie privée de maître Henri Brosset-Miller, avocat et brillant expert en droit maritime international que les armateurs du monde entier s'arrachaient, se résumait en un seul mot : le néant.

Au fond, un couple solide. Quand Henri Brosset-Miller l'avait arrachée voici vingt ans au corps du ballet du marquis de Cuevas où elle végétait, Lucienne (c'était son vrai prénom) avait deviné la chance de sa vie. Sans illusion sur ses talents de danseuse, elle l'avait saisie immédiatement. Depuis, elle n'avait eu qu'à s'en féliciter.

Cette nuit d'anniversaire, tout de même, elle avait eu un bon mouvement. Pour une fois, c'était seule avec son nouveau diamant qu'elle avait regagné sa chambre. Séverine n'était pas cruelle. Pas inélégante non plus. Un solitaire de huit carats vaut bien une nuit de privation, rien que pour avoir l'air de marquer le coup. En fait, à sa manière, Séverine ne demandait qu'à faire plaisir à Henri.

Elle l'aimait bien. Pas comme un mari, évidemment, comme un papa-gâteau. Une situation qui les satisfaisait pleinement tous les deux.

*

**

Le solitaire vint heurter le rebord en merisier de la table de nuit. Son arête griffa le bois dans un crissement acide. Séverine réprima un soupir agacé. Elle était si fébrile qu'elle avait du mal à maîtriser ses gestes. C'était pareil chaque fois qu'un désir soudain s'emparait d'elle. Dix minutes durant, elle avait lutté pour se calmer. Vainement. L'odeur chaude et poivrée du corps masculin, près d'elle, l'avait saisie dès son réveil, quand le soleil

était venu chauffer sa joue, puis ses paupières, la tirant irrésistiblement du sommeil. Quelle chance elle avait eu de le rencontrer, après la chute dans la folie de son amant précédent : un désagréable épisode qu'elle chassait de sa mémoire dès qu'il resurgissait. Au fond, elle n'avait rien perdu au change, bien au contraire… le nouveau était tellement mieux que l'ancien ! Depuis son réveil, elle ne pensait plus qu'à une chose : refaire l'amour, comme cette nuit. Plus violemment encore que cette nuit…

Pourtant, les oiseaux, en bas, dans le jardin, commençaient à crier quand ils avaient enfin désuni leurs deux corps, épuisés. Et Séverine, en s'endormant, avait eu l'impression qu'elle ne pourrait pas reprendre conscience avant le soir.

À présent, elle avait trouvé sa montre et elle scrutait le cadran avec effort. Dix heures du matin à peine ! Elle n'avait pas dormi plus de quatre ou cinq heures. Elle orienta lentement la tête vers le garçon qui respirait paisiblement sur le dos à sa gauche, la nuque noyée dans l'oreiller de soie mauve. Le visage abandonné avait des traits réguliers, avec des sourcils épais couleur de jais, comme les cheveux collés en courtes boucles écrasées sur les tempes. Pas une ride, même sur le front. Une peau lisse et mate. D'accord, il n'avait guère que vingt-deux ou vingt-trois ans, mais c'est loin d'être fréquent un tel air de jeunesse avec autant de force et de science dans l'amour. Séverine eut une moue de satisfaction en observant la bouche : les, lèvres étaient encore gonflées et rougies de tous leurs baisers de la nuit.

Séverine faillit se pencher sur lui, tout de suite, pour le réveiller en l'embrassant. Elle se contint et repoussa le plus lentement qu'elle put les draps de son côté pour se lever.

La salle de bains donnait à l'ouest, mais en bas, la pelouse du jardin clos faisait dans le soleil une grande flaque chatoyante d'un vert presque insoutenable quand on sortait de la demi-obscurité de la chambre. Dans une heure, le soleil ayant tourné, l'ombre du marronnier géant, au fond près de la source privée des Brosset-Miller, viendrait s'étendre sur la moitié du jardin. Après, lui succéderait celle du mur de l'ambassade voisine, couvert d'un lattis de bois bleuté. Mais pour l'instant, le jardin resplendissait tout entier dans le soleil magnifique, gorgé de fleurs et de massifs comme en pleine campagne, alors que le boulevard. Saint-Germain n'était qu'à trois cents mètres de là.

Dans un angle, à gauche, sous un appentis de vieilles tuiles, la Rolls Royce Phamtom VI 1968 des Brosset-Miller, carrossée par HJ. Mulliner et Park Ward, 8 cylindres, 6 745 cm^3 de cylindrée et 39 CV fiscaux, pour laquelle Séverine avait exigé elle-même à la commande un tableau de bord travaillé dans les précieux stocks de ronce de noyer 1947, qui furent la première livraison de l'URSS à la Grande-Bretagne lors de la reprise des échanges commerciaux après ? la guerre.

Par la fenêtre entrouverte, Séverine entendit crisser dans l'herbe le râteau de José, le jardinier portugais. La tondeuse électrique, douce et silencieuse, était rangée sur l'allée de gravier. José avait dû tondre dès l'aube : déjà le parfum âcre de l'herbe coupée montait jusqu'à l'étage. Avec les appels des merles dans les arbres et le clapotis de la fontaine dans sa vasque, il n'y avait strictement aucun bruit que celui du râteau. Au sud, les jardins des Missions se cachaient derrière des murs suffisamment hauts et lointains pour étouffer la circulation de la rue de Babylone. Au nord, à l'est et à l'ouest, les immeubles faisaient massivement écran. Paris et son tohu-bohu n'étaient ici qu'une autre planète dont on n'aurait jamais imaginé l'existence frénétique et tonitruante.

Éblouie par le soleil, Séverine se frotta les yeux.

Elle se planta devant sa glace sans complexes. Le luxe, l'oisiveté, la pratique sans cesse répétée de l'amour, outre les leçons particulières de danse classique qu'elle prenait un jour sur deux avec Serge Barnikoff au studio Constant, à Pigalle, lui avaient conservé à quarante ans un corps sans défauts. L'été sur la côte elle n'éprouvait aucune gêne à s'exhiber nue sur le pont des yachts au milieu des filles racolées dans les boîtes ou sur les quais de la Riviera. Son ventre était resté impeccablement plat. Le long de ses jambes sans un atome de cellulite, les muscles jouaient sous la chair. Séverine était surtout fière de sa poitrine. Souple et ferme, attachée très haut, elle n'avait toujours pas besoin du moindre soutien-gorge.

— Severrrine, disait Serge Barnikoff en roulant les « r », n'oublie jamais que le meilleurrr amant pourrr une femme, c'est la Danse.

Sans doute, il pensait aussi aux 100 F que lui rapportait chaque leçon, mais son conseil n'était pas volé.

Seuls les cernes sous ses yeux trahissaient l'âge véritable de Séverine. Mais elle s'en moquait. Au contraire, son expérience des hommes l'avait

amplement convaincue qu'ils sont très sensibles à un certain air de fausse fatigue.

*

**

La boîte à pilules en or de chez Cartier reposait sur la tablette du lavabo, bien en évidence. Séverine l'attrapa et l'ouvrit d'une chiquenaude machinale. Il n'y avait pas la moindre pilule dedans. Seulement, et à ras bord, un onguent un peu jaune, ocre plutôt, très gras, et qui colla instantanément à l'index de Séverine quand elle le plongea dedans après l'avoir humecté d'un coup de langue.

Les sourcils froncés par l'attention, Séverine entreprit d'appliquer l'onguent sur ses lèvres. Elle procédait par petites touches délicates, s'arrêtant de temps à autre pour vérifier, le menton tendu vers sa glace, si elle n'oubliait aucun endroit. Quand elle eut terminé, ses lèvres scintillaient comme si elles avaient été saupoudrées d'or. Mais très vite, le scintillement se ternit, l'humidité des muqueuses commençait à boire l'onguent.

C'était un mélange savamment dosé de différents produits réunis dans un seul but : accroître la sensibilité tactile des muqueuses. Un véritable aphrodisiaque local. La formule, Séverine la tenait d'une de ces célèbres masseuses de Bangkok avec qui elle s'était liée d'amitié lors d'un voyage en Thaïlande à l'issue d'une de ces « expériences » dont elle raffolait. La base en était une huile aromatique d'amandes douces diluée d'eau de rose, à laquelle on ajoutait quelques gouttes d'essence de citron, le reste était le mélange excitant proprement dit : de la cannelle, du ginseng, cette racine aphrodisiaque courante en Extrême-Orient, de la racine de gingembre, un peu de musc et de clou de girofle et, enfin, un soupçon de haschisch gratté, du meilleur, du « Chitral », du nom du petit village d'où il provient, au nord de Peshawar, tout en haut du Pakistan.

Le tout, Séverine le pilait et le malaxait ensemble elle-même dans un mortier.

Pour mieux aider le mélange à pénétrer, Séverine se massa les lèvres, par brefs attouchements précautionneux. Avec une dextérité dans le doigté qui trahissait une longue habitude.

L’action de l’onguent se déroula en deux temps. D’abord, Séverine eut l’impression que ses lèvres s’engourdissaient. Rien de plus normal, elle le savait : les drogues entreprenaient leur pénétration des muqueuses et la première réaction de celles-ci était de se rétracter.

Pas pour longtemps. Dès la deuxième minute, des picotements fugitifs se mirent à parcourir les lèvres, du milieu aux commissures. Leur fréquence et leur intensité allèrent en s’accélérant, jusqu’à donner à Séverine l’impression qu’un doux courant électrique envahissait sa bouche dans un va-et-vient incessant. Les terminaisons nerveuses des muqueuses se dilataient. Les lèvres rosissaient progressivement.

Séverine se passa la langue sur les lèvres en frissonnant : le contact déclenchait à lui seul un chatouillement extraordinairement puissant, à la limite du plaisir total. Pendant une heure au moins, elle serait désormais apte à transformer le simple fait d’embrasser en une fête déchaînée de toutes ses innervations labiales.

Mais elle n’avait pas fini de se préparer. Reprenant la boîte gorgée d’onguent, elle entreprit d’enduire à leur tour, puis de masser jusqu’à pénétration complète, les pointes de ses seins et la fente de son ventre.

Le mélange qu’elle s’était préparé la veille seulement, était si frais que Séverine faillit gémir de bonheur là, devant sa glace, avant même d’être retournée auprès de son amant.

Haletante, elle prit quand même le temps de se recoiffer, à grands coups de brosse hésitante. Puis elle se parfuma en entier, maltraitant nerveusement le mécanisme de son vaporisateur.

En regagnant la chambre, elle tâtonna dans le noir pour retrouver le lit, le soleil avait déjà tourné et le rai de lumière de tout à l’heure s’était éteint. Du jour extérieur, du monde réel, il ne restait plus qu’une vague transparence bleutée à l’endroit des épais rideaux molletonnés. Mais c’était exactement ce que voulait Séverine Brosset-Miller : protéger dans son cocon feutré jusque dans les heures les plus lumineuses du jour la seule réalité qui comptait pour elle : la pénombre vénéneuse de sa sexualité compliquée.

CHAPITRE II

Boris Corentin n'était pas dans son assiette. Une crise de vague à l'âme. À cause de Lenormand, un collègue à la retraite de passage à Paris et venu lui rendre visite à l'improviste. Lenormand s'était retiré avec sa femme à la campagne quelque part du côté de Bar-sur-Aube, comme son nom ne l'indiquait pas.

Ils avaient déjeuné ensemble chez Victor, et Dolorès, aux *Deux-Marches,* rue Gît-le-Cœur, comme au bon vieux temps, quand Lenormand enseignait à Corentin les ficelles du métier. Et voilà qu'au pousse-café (un extra que seules ces retrouvailles avaient autorisé Corentin à prendre) Lenormand y était allé de ses malheurs, graves : au printemps précédent, le mal de mai lui avait tué quatre ruches sur sept. Après la Brigade mondaine, l'apiculture était devenue le virus de remplacement de Lenormand.

— Tu te rends compte, Boris. Quatre ruches mortes d'un coup ! Ça veut dire une population de quatre-vingts mille à cent mille individus liquidée, comme ça, d'une seule épidémie. Le génocide…

— Qu'est-ce que tu as fait pour sauver les autres ? avait interrogé Boris. Tu les as vaccinées ? Une par une ?

— D'une certaine façon, oui, avait répliqué Lenormand. Un copain trop riche en essaims m'en a repassé trois. Je m'en suis servi pour faire une transfusion aux ruches restantes.

— Une transfusion ? avait questionné Corentin, ébahi.

— Oui, une transfusion à la farine.

Du coup, Corentin avait commandé deux nouveaux pousse-cafés. Il n'allait ni au stade ni au judo cet après-midi, et, après les quinze jours qu'il venait de passer à dénouer les fils d'une très sale affaire de « Soupeurs », ça lui ferait du bien de suivre un cours d'apiculture.

Alors Lenormand s'était lancé dans une savoureuse histoire de ruches que l'on ouvre pour y verser par surprise un essaim complet tout neuf, après avoir inondé de farine les abeilles de la ruche réceptrice, histoire de détourner leur attention pendant l'arrivée des intruses.

Hélas ! la conclusion de l'enfarinage était cruelle : autant enfarinées les unes que les autres, premières occupantes et intruses faisaient cercle autour des deux Reines, l'ancienne et la nouvelle, attendant sans intervenir le résultat du duel inévitable, et dont la conclusion ne pouvait être que la mort de la plus faible. À la suite de quoi tout le monde se rangeait sans protester sous la houlette de la gagnante. Autrement dit, se tuait à la tâche pour engranger du miel et nourrir les larves que la Reine gagnante pondait à la cadence de trois à quatre mille par jour. Inlassablement, jusqu'à sa propre mort.

*

**

À présent, retourné dans son bureau des Affaires recommandées, juste à côté de celui des cabarets et de celui de la galanterie, Boris Corentin rêvassait, les pieds sur la table, un *Diplomate* aux lèvres.

Au moins, dans l'apiculture, il n'y a ni vicieux, ni bizarres, ni « soupeurs ». Du propre, du net, du pur.

Boris Corentin hocha la tête, chassant d'un geste ses lubies écologiques.

Il écrasa son cigare dans le cendrier. Décidément, l'alcool et le tabac ne lui valaient rien. Il était temps qu'il retourne sur un stade. Depuis quinze jours, il n'en avait guère eu le temps. Même ses vacances avaient sauté. À cause de l'affaire des « soupeurs », surgie au bon moment, comme de bien entendu.

— L’arrière-saison, c’est idéal, lui avait jeté en manière de consolation Charlie Badolini, divisionnaire de la Brigade mondaine, entre deux de ses habituels roulements de globes oculaires injectés par la fumée de ses celtiques.

Vouai… Septembre, c’était le redémarrage des grandes affaires, Boris Corentin en savait quelque chose après treize ans de Brigade mondaine. Encore une fois, ses vacances passeraient à l’as.

Il soupira, remit les pieds sous la table et entreprit de classer ses dossiers en retard. Nerveux. Pas à prendre avec des pincettes. Et, en plus, Aimé Brichot, son équipier, n’était pas là pour l’aider. Resté sur le coup des « soupeurs », pour régler les derniers détails de leur rapport. Quand il n’était pas dans son assiette, Corentin avait un besoin urgent de la présence de Brichot auprès de lui. Rien que pour le moral. Depuis treize ans qu’ils faisaient équipe ensemble, ils avaient fini par prendre une vraie mentalité de jumeaux : complètement désorientés quand on les séparait.

Comme de juste, c’est le moment que Dumont, l’adjoint du commissaire divisionnaire, le supérieur direct de Boris Corentin, choisit pour surgir dans le bureau en coup de vent, façon film policier classique, et congestionné par son habituel trop bon déjeuner.

— Corentin, il va falloir avoir l’œil vif et les oreilles nettoyées.

— Quoi ? grommela Corentin. Encore un indic à voir, monsieur le Principal.

Dumont stoppa net, surpris.

— Comment l’avez-vous deviné ?

— Question de probabilités, monsieur le Principal. 99 fois sur 100, pour qui faut-il nettoyer ses oreilles et ouvrir l’œil, sinon pour des indics ?

L’inspecteur principal Dumont s’amadoua.

— Eh bien, Corentin, quelque chose ne va pas ? Vous ne m’avez pas l’air d’être au mieux de votre forme. Des ennuis ?

Corentin sentit fondre toute sa hargne. Dumont, c’était le bon bougre. Un peu soupe au lait quand il s’y mettait, mais idéal comme supérieur direct. Il savait admirablement faire tampon entre la centaine d’inspecteurs que comptait la Brigade mondaine et leur patron, le commissaire divisionnaire Charlie Badolini, petit Niçois assez peau de vache, mais doué d’un flair

étonnant, et surnommé Baba dans les conversations privées de ses subordonnés.

— Excusez-moi, fit Corentin, radouci. Ça va passer. Je manque d'air, c'est tout.

— Je connais ça, mon petit, commenta rêveusement Dumont, qui n'était qu'à trois ans de la retraite. Il faut faire avec, non ?

Corentin massa nerveusement à deux mains ses joues maigres. Dans un effort de volonté, il concentra son regard en direction de son chef.

— Alors, monsieur le Principal, il s'agit de quoi au juste ?

Dumont avança sa lourde silhouette avec une agilité étonnante jusqu'à une chaise qu'il enjamba à califourchon.

— À première vue, dit-il, dii déjà vu. Je veux dire, des ragots apparemment sans consistance, mais le Patron, à qui j'en ai parlé, a l'air de sentir quelque chose.

Dumont marqua un temps d'arrêt, comme pour ménager ses effets.

— Il tient à ce que vous preniez la piste.

— Gentille attention, fit Corentin, évasif, en se penchant pour ranger ses dossiers sur sa table. L'indic est là, je suppose ?

— Évidemment. Vous allez le recevoir tout de suite.

— Je le connais ?

— Peut-être bien. Un dénommé Marc Salengro.

Dès l'énoncé du nom, l'œil noir de Corentin s'était allumé. Tout s'était passé comme si une fiche complète, avec photo et curriculum vitæ, s'était présentée à la seconde, en pleine lumière sur un écran intérieur. Boris Corentin n'avait pas seulement la cote chez ses supérieurs pour son flair rarement en défaut et son aptitude à s'adapter à n'importe quelle situation. Il était aussi le cerveau le mieux organisé de la Brigade mondaine : grande mémoire, esprit de synthèse et, surtout, un extraordinaire sens de la chasse qui le tenait, dans une affaire, en ébullition jusqu'à ce qu'il ait réussi à la conclure.

Ajouté à cela, un physique qui faisait se retourner les femmes sur son passage dans la rue. Très utile, quand on fait partie de la Brigade mondaine, d'être capable de payer de sa personne : ça fait avancer une enquête à pas de géant.

Boris Corentin déplia ses longues jambes nerveuses avec la lenteur d'un fauve qui ménage ses influx. Debout, il dépassait Dumont d'une tête. C'en était presque gênant pour l'autre. À cause des épaules aussi, qui tiraient le veston, et du ventre plat, qui donnaient à Corentin cette présence physique un rien déplacée qu'ont les grands sportifs dès qu'ils quittent leur survêtement de stade pour se déguiser en Monsieur-tout-le-Monde.

Corentin eut l'air de fouiller pas à pas dans sa mémoire, mais c'était par pur respect hiérarchique.

— Si je ne me trompe, commença-t-il, Marc, Salengro, c'est un de ces étudiants prolongés, au bord de la trentaine, qui ont été compromis avec cette fameuse bande de voyous, les Katangais, de l'époque de mai 1968 ? Je crois même me rappeler qu'il a fait si » mois de tôle pour ça ?

— Exact, fit Dumont, l'œil allumé : on n'a jamais trop su sa participation exacte aux viols de la bande dans les caves de la Sorbonne, mais…

— Mais, coupa Corentin, souriant, il n'a fait aucune difficulté pour négocier une remise de peine contre une certaine indulgence à nos demandes de renseignements, à l'occasion ?

Dumont avait sorti sa pipe de sa poche et la bourrait, le regard absent.

— D'autant moins de difficultés, reprit-il que l'imbécile s'est mouillé par la suite dans l'affaire Goldmann[1].

Corentin tendit son briquet à Dumont par-dessus la table.

— Je vois. Depuis, il ne reste à Paris que grâce à des condés[2], ce qui veut dire, si je comprends bien, qu'il a besoin d'une prolongation et vient la négocier ?

Dumont retint un sourire, toute lassitude, tout vague à l'âme avaient brusquement disparu ‘ du visage de Boris Corentin. Repris, encore une fois, par le virus de la chasse…

Le Principal ne se donna pas la peine de pousser plus avant ses explications. L'essentiel était dit.

— Je vous envoie le bonhomme illico, fit-il en tassant distraitement son tabac dans le fourneau de sa pipe. Il vous racontera lui-même son histoire. À vous de juger si ça mérite un nouveau condé.

*

**

Marc Salengro était enrhumé. Il ponctua d'un éternuement sonore son bonjour à Boris.

Corentin. Celui-ci sourit. Pour que l'ex-étudiant, visiblement assez fiévreux et mal en point se soit déplacé, c'est qu'il y avait urgence. Côté Condé, évidemment. Il n'était pas homme à se présenter sans une bonne raison en position d'infériorité, trop intelligent pour ça. Corentin n'avait pas oublié avec quelle astuce, parfois diabolique, il s'était tiré sans anicroche des questions de l'avocat général, au procès Goldmann. Venu comme simple témoin, tous[1] les spécialistes le donnaient comme arrêté avant la fin de sa comparution à la barre, tant il paraissait compromis. Mais non, il était sorti libre. Enfin, à peu près : convoqué à la PJ dès le lendemain, il avait dû mettre rudement les pouces pour obtenir le droit de ne pas être expédié dare-dare à Saint-Chély-d'Apcher (Lozère) ou tout autre coin perdu de province.

— Assieds-toi, fit Corentin, sec, mais sans excès. [1]

Salengro le remercia d'un sale sourire méchant qui se termina dans un nouvel éternuement. Vexé, il sortit son mouchoir. Un joli carré de tissu grisâtre tellement il était crasseux. Mais avec ses initiales, « M.S. » brodées dans un angle. À l'image exacte de Marc Salengro, fils de famille (son père était un ponte de la compagnie des Compteurs) il offrait un curieux mélange d'élégance naturelle, reste des bons collèges où il avait passé sa jeunesse, et de négligé crasseux, très affecté d'ailleurs. Il devait trouver que ça faisait peuple d'être sale. Corentin grimaça. Il avait toujours eu horreur de ce genre de personnages, à cheval sur deux mondes, jouant les grandes âmes révolutionnaires et, au fond, encore plus crapules que les requins d'affaires dont ils sont issus.

— Je t'écoute, fit-il, glacial.

Marc Salengro se moucha en profondeur, mais très élégamment, sans bruit exagéré. Puis il enfourna, non moins élégamment, son mouchoir dans la pochette de son complet veston de serge gris-vert, avant de vérifier le foulard de soie indienne disposé dans le col de sa chemise marron. Les mains étaient molles et très blanches, comme le teint du visage veule aux yeux un peu exorbités. Marc Salengro avait dû souffrir de problèmes psychologiques dans sa jeunesse : s'il ne se rongeait plus trop les ongles, il

les avait furieusement déformés autrefois à coups d'incisives. Rétractés, aplatis, ils lui faisaient des doigts aux extrémités désagréablement spatulées.

— Monsieur l'inspecteur, commença-t-il en parlant du nez, je crois avoir une piste intéressante pour vous.

— Vite au fait, coupa Corentin.

Le ton cauteleux l'exaspérait déjà.

L'autre grimaça un sourire musculaire.

— Comme vous voulez. Voilà. Je suis en mesure de vous faire découvrir un réseau de *love-in* plutôt huppés, mais, à mon avis, absolument hors du cadre de la légalité.

Corentin fronça les sourcils.

— De *love-in* ?

Une lueur moqueuse passa dans les yeux de Salengro, vite contrôlée.

— C'est le terme moderne pour partouze, si vous voulez – quelque chose d'approchant – Des espèces de « séminaires d'amour », si vous préférez.

— Je vois, coupa Corentin, vexé.

Salengro éternua trois fois de suite. Le temps de rééditer le souple petit ballet crasseux de son mouchoir.

— Excusez-moi, reprit-il, de plus en plus humble. Si j'ai jugé utile de venir vous trouver, c'est parce que, si mes informations sont bonnes, il y a de la drogue là-dessous.

Corentin croisa nerveusement les jambes :

— Qu'est-ce que tu fais dans mon bureau, alors ? La drogue, c'est la section des Stupéfiants de la Brigade mondaine, tu le sais bien. Pas la mienne, la section des Affaires réservées.

Les yeux verts de Marc Salengro pétillèrent malicieusement.

— Sans doute, monsieur l'inspecteur, mais si vous me permettez un avis personnel, je crois que dans ce cas précis, c'est à votre section de commencer les investigations.

Les mâchoires de Corentin se contractèrent. L'indic commençait à l'agacer sérieusement.

— Explique-toi, fit-il, presque rogue.

— Eh bien ! la drogue n'est que le deuxième volet du dossier. Une sorte de combustible, si vous voulez, pour entretenir ce que je crois être une assez

extraordinaire affaire de sexe.

Il sourit :

— Et, les affaires extraordinaires, côté sexe, c'est de votre ressort, si je ne m'abuse ?

Boris Corentin se leva. Juste le temps de faire quelques pas dans le bureau. Histoire de lutter contre l'envie de balancer deux gifles à l'insolent qui le faisait mijoter. Il se rassit en faisant craquer ses jointures.

— Tu en es où avec ton condé actuel ? questionna-t-il avec son sourire parfaitement affable.

Salengro se gratta le front, soucieux.

— Terminé, avoua-t-il.

— Parfait, ricana Corentin. Alors, cesse de jouer les petits malins, et mets-toi à table. Je n'ai pas de temps à perdre.

Marc Salengro réussit à retenir l'éternuement qui lui montait dans l'arrière-nez. Dans l'effort fait, des larmes s'étaient mises à poindre au bord de ses yeux. Il les essuya délicatement, comme en se cachant :

— C'est la crise de jalousie d'une fille, commença-t-il en se grattant la gorge, qui m'a mis la puce à l'oreille.

CHAPITRE III

Mahmoud Yousefabab avait toujours le sommeil léger. Séverine l'avait réveillé dès qu'elle avait, bougé. Mais il n'avait rien manifesté. Curieux de nature. Tout le temps qu'elle était restée à la salle de bains il s'était demandé, intrigué, ce qu'elle y faisait. Ça durait vraiment longtemps. Quand il l'entendit revenir, il referma les yeux et recommença à faire semblant de dormir comme tout à l'heure. Espérant que Séverine allait se rendormir à son tour, et lui aussi, leur nuit avait été formidable, mais plutôt mouvementée. Deux ou trois heures de sommeil supplémentaires ne lui feraient pas de mal.

Le parfum qui envahit ses narines dès que le sommier grinça à sa droite lui fit comprendre que sa nuit n'était pas finie. Il sourit intérieurement, déjà émoustillé. Mahmoud Yousefabab, en bon Oriental, avait toujours eu un faible pour les parfums vaporisés sans avarice. Il attendit, les sens aux aguets, de voir comment on allait s'y prendre pour le stimuler.

N'étant pas née de la dernière pluie, Séverine devina son manège dès la seconde où elle se retrouva au lit.

« Toi, mon Mahmoud, se dit-elle, je vais t'avoir, et vite. »

Avec tout de même un fond d'inquiétude dans le cœur. Au rythme où elle l'avait mené cette nuit, elle ne pourrait pas lui reprocher une défaillance. Cela dit, elle disposait d'une arme secrète, la boîte à pilules, amenée de la

salle de bains et qui luisait sur la table de nuit. Infaillible, l'application d'onguent au bon endroit. Mais avant d'en arriver là, Séverine voulait laisser une chance à son amant. Histoire, aussi, de se prouver à elle-même son pouvoir.

Essayant de dominer le feu quasi volcanique qui embrasait tous ses organes, Séverine souleva le drap d'une main légère, le torse en amphore de Mahmoud apparu, lisse, bien musclé, mais pas trop, puis le moutonnement noueux des abdominaux et tout le ventre, enfin, jusqu'aux fuseaux des cuisses.

Mahmoud respirait toujours aussi calmement, immobile, parfait comédien, Séverine faillit éclater de rire. Elle se pencha. D'un coup, le flot de ses cheveux vint s'abattre sur le ventre. Mahmoud frémit comme par pur réflexe.

Alors, Séverine inclina tout à fait son visage, et sa langue vint agacer sur le pubis le tendre doigt de chair abandonné. Mahmoud tressaillit, dans une profonde inspiration, et il se cambra un peu quand les lèvres de Séverine se mirent à le frôler délicatement. Les Américains appellent ça le *Butterfly Flick,* la caresse de papillon.

De fait, Séverine ne tarda pas à sentir que Mahmoud réagissait. Imperceptiblement d'abord, puis effrontément. Une mécanique merveilleuse. Inutile de faire appel à la boîte à pilules. Une érection à faire pleurer de jalousie un professionnel de films pornos.

Il ne chercha d'ailleurs pas à s'enferrer dans son mensonge. Ses dents parfaitement rangées brillèrent dans l'ombre quand il se releva sur les coudes avec un rire de faune. Séverine se rua sur lui et le retourna, l'obligeant à la couvrir aussitôt. Elle cria dans les dix secondes qui suivirent, à peine pénétrée, tant l'onguent thaïlandais avait exalté ses muqueuses.

— Tu es une vraie salope, murmura Mahmoud à son oreille.

Elle se tordit comme un serpent et lui attrapa les lèvres en gémissant.

— Lentement, supplia-t-elle, je t'en prie, on a tout notre temps.

*

**

Quand Séverine alla tirer les rideaux, le jardin presque entier était plongé dans l'ombre. Elle calcula qu'il devait être cinq heures de l'après-midi. Interrogé, Mahmoud le lui confirma dans son dos. La bouche pleine. Il dévorait les croissants de leur petit déjeuner d'après-midi que le maître d'hôtel venait d'apporter, silencieux, stylé, indifférent.

— Tiens, tu prends la pilule ? questionna-t-il en désignant la boîte sur la table de nuit. Pas très malin, tu sais, les médecins en reviennent. Il y a mieux aujourd'hui.

Séverine se courba contre lui à peine recouchée. Elle étouffa un rire de gorge.

— Ouvre, fit-elle. Et devine ce qu'il y a dedans.

Il obéit et trempa négligemment son doigt dans la mixture avant de le porter à ses lèvres. Séverine l'observait, amusée.

— Alors ? questionna avidement Séverine.

Mahmoud darda vers elle ses yeux d'un bleu étonnamment clair sous ses sourcils noirs.

— Il y a du hasch, là-dedans, commenta-t-il d'un ton uni.

Il referma posément la boîte et, l'œil dur :

— Tu trouves ça où ?

Séverine haussa les épaules.

— Peu importe, une combine à moi. Mais dis, tu as l'air bien expert !

Elle le détaillait par en dessous, soufflée de ce qu'elle venait de voir et d'entendre.

Mahmoud vida sa tasse de café d'un trait :

— Je suis Iranien, finit-il par commenter négligemment. Chez nous, on fusille les trafiquants pour moins que ça de trouvé dans leur poche. C'est te dire si, les drogues, ça nous connaît. Et puis, je te l'ai dit, je suis étudiant en médecine.

— C'est vrai, murmura rêveusement Séverine.

Dans l'excitation de leur rencontre, hier soir dans un restaurant de Saint-Germain, où le docteur Philippe Stassen, un ami à elle, le lui avait présenté, elle n'avait prêté aucune attention à ce détail. Il reprenait brusquement une importance capitale pour elle.

Mahmoud la ramena à la réalité. Avec une question brutale :

— Ça te sert à quoi ? fit-il, presque agressif.

Elle hésita un peu et, dans un flot de paroles, lui avoua tout.

Quand elle eut fini. Mahmoud hochait la tête. Mais pas scandalisé le moins du monde.

— Salope, commenta-t-il d'un ton uni. J'ai trouvé le mot juste tout à l'heure.

Séverine partit d'un rire nerveux. Même pas vexée. Elle avait toujours adoré la franchise dans les rapports.

— J'ai une proposition à te faire, reprit-elle, en avançant la main vers son épaule.

— Vas-y, dit-il en se laissant caresser.

Elle parut réfléchir et, soudain :

— Attention ; ça ne vaut pas si tu es riche…

— Pas de danger ! jeta-t-il dans un éclat de rire, je suis venu en France avec une bourse d'études.

Il se rembrunit :

— Mauvais, d'ailleurs. Si j'ai le malheur de rentrer, la SAVAK me coffre dès l'aéroport.

— La SAVAK ? interrogea Séverine, curieuse.

— La police politique. Des ordures. Je ne suis pas tellement pour le Shah, tu sais…

— Ah tiens ? articula Séverine, intéressée en se rapprochant encore de lui. Ça veut dire que tu as besoin d'argent.

Il la fixa, muet.

— Évidemment, reprit-elle, tu dois faire partie d'un groupe de contestataires, avec une publication, des tracts, des meetings, etc. Ça coûte cher.

— À qui le dis-tu… soupira-t-il.

Pudiquement, Séverine se coula sous ses draps. Il fallait adapter son attitude au tour nouveau de la conversation.

— Je crois que ma proposition pourrait t'intéresser vraiment, reprit-elle en pesant ses mots.

— Dis toujours.

Séverine renversa la nuque en arrière pour rejeter ses boucles dans son dos et se fit la plus sérieuse possible :

— Voici. Un : je te prends pour amant. Deux : tu te débrouilles pour me fournir en drogue, j'en fais une grosse consommation, je te raconterai pourquoi. En échange, je te finance.

Il hocha la tête, presque méprisant.

— Tu veux vraiment te ruiner ?

Les prunelles de Séverine s'enflammèrent brutalement comme si un volcan se ruait sous chacune d'elles. D'un geste théâtral, elle arracha sa bague et la jeta sur le drap.

— Regarde, siffla-t-elle. Ça te suffit comme caution ?

Paisible, Mahmoud saisit délicatement le diamant et le fit chatoyer devant lui.

— Joli caillou. Pas un crapaud, ça vaut bien quarante à cinquante mille dollars.

— Tu es aussi spécialiste en diamants ? interrogea Séverine, décontenancée.

Mahmoud esquissa un pâle, sourire.

— Mon père était un des plus gros propriétaires terriens du pays. Je suis prince, tu sais, et parent des Khadjars, l'ancienne dynastie régnante. Mon père a été torturé à mort à la prison de Gharse, à Téhéran, en 1954. Il complotait pour faire revenir Mossadegh au pouvoir. On nous a tout confisqué.

— Et ta bourse d'études, alors ? C'est curieux qu'on t'en ait donné une.

Mahmoud balaya l'air d'un geste las.

— Astuce de dictateur pour récupérer ses opposants, c'est classique… Mais tu es folle. Comment faire accepter à ton mari la disparition de cette navette ?

Séverine haussa les épaules.

— Je lui dirai que je l'ai perdue. Crois-moi. Huit jours plus tard, j'aurai sa jumelle.

Mahmoud l'observa, les yeux dilatés :

— Vous êtes donc si riches que ça, tous les deux ?

— Je te l'ai déjà dit : très riches. Alors, ma proposition ?

Au même moment, le téléphone grésilla au pied du lit. Séverine décrocha avec un juron très osé.

— Bien sûr, bien sûr, fit-elle excédée après avoir écouté une vingtaine de secondes.

Et elle raccrocha brutalement.

— C'était mon mari, expliqua-t-elle, ironique. Il voulait savoir si je n'avais pas oublié notre dîner de seize couverts ce soir… quelle barbe ! Mais tu n'as pas répondu à ma question.

Mahmoud se frotta longuement les yeux puis, virant vers Séverine :

— Tu es dingue, avoua-t-il. Un jour, ça va mal tourner pour toi.

Elle ricana :

— Depuis le temps que je prends des risques, je suis blindée. Mais toi, tu as peut-être peur du risque ?

— Je suppose, reprit-il ignorant la perfidie, que les deux conditions sont impératives ?

Séverine réprima un sourire de triomphe.

— Absolument. J'ajoute à la première que je suis assez coutumière des soirées d'un genre un peu nombreux, si tu vois ce que je veux dire. Tu en seras bien entendu la vedette.

Mahmoud soupira :

— Je vois… Bon, si tu mets le paquet, je marche.

Séverine se leva lentement, le drap glissa le long de son corps. Elle toisa son amant d'en haut.

— Combien par mois ?

— Un million ancien.

Séverine accusa le coup sans broncher. Elle ne pensait plus qu'à une chose : elle venait de s'acheter un amant. Splendide, infatigable, d'une virilité comme elle en avait rarement vue, et prince de surcroît.

— OK ! Je me débrouillerai. Reviens ici après-demain, une heure avant le dîner. Je t'expliquerai au juste ce que j'attends de toi.

Séverine se lova contre lui et chercha sa bouche. Un reste d'onguent, quelque part dans son sang, recommençait à l'énerver.

Une expression de dépit lui tordit la bouche. Mahmoud venait de se reculer.

— Tu commences déjà à tricher ? gronda-t-elle.

Mahmoud haussa les épaules.

— Je voudrais seulement savoir un détail. Pourquoi as-tu décidé de changer d'amant ? Parce que tu en avais sûrement un, et il n'y a pas longtemps.

— C'est vrai, avoua Séverine.

— Alors, pourquoi l'as-tu viré ? insista Mahmoud.

Il y eut un long silence, pendant lequel Séverine chercha désespérément un mensonge à inventer. Elle n'y réussit pas et préféra choisir la vérité.

— Flippé[3], lâcha-t-elle, mal à l'aise.

Mahmoud ne broncha pas :

— Je m'en doutais. Mais je te préviens, ne compte pas sur moi pour prendre des… disons des excitants.

Séverine émit un petit rire cruel et murmura comme si elle se parlait à elle-même.

— Je ne te forcerai pas…

Elle approcha ses seins à frôler la joue de Mahmoud :

— Pour l'instant, déclara-t-elle d'un ton autoritaire, vérifions un peu si tu n'as pas besoin de mon mélange.

CHAPITRE IV

Corentin, assis à la terrasse de la *Brasserie des Deux-Palais,* prit tout son temps pour finir sa bière, indifférent à la Mercédès décapotable qui s'était arrêtée en face de lui, en stationnement interdit.

Au volant, bien reconnaissable sous le réverbère qui le dominait, Marc Salengro. La Mercédès était sans doute un vieux modèle à la peinture blanc crème plus très fraîche, mais c'était quand même une Mercédès.

L'indic attendait, placide, indifférent aux jurons furieux des conducteurs qu'il obligeait à déboîter, dans la circulation toujours intense de ce début de soirée.

Corentin se paya le luxe de laisser approcher un confrère de la circulation, se décida enfin. Il paya et sortit. Assez jaloux, sans se l'avouer, de la voiture de l'indic. Espérant aussi que celui-ci se l'était fait prêter rien que pour l'impressionner.

— Bonsoir, monsieur l'inspecteur, jeta gaiement Salengro en se penchant pour lui ouvrir la portière.

— Bonsoir, grommela Corentin en s'affalant dans le cuir noir du siège.

Celui-ci s'enfonça exagérément sous son poids : les ressorts devaient avoir rendu l'âme depuis longtemps. Corentin dissimula un sourire : cette bagnole n'était qu'un vieux clou.

Salengro fit craquer sa boîte de vitesses et démarra sèchement. Corentin tira jusqu'en haut la fermeture Éclair de son blouson.

— Tu as fait fortune ? interrogea-t-il en essayant d'être aimable.

Salengro prit le temps de négocier son virage à droite pour s'engager quai de Gesvres avant de répondre.

— Faut rien exagérer, corrigea-t-il, modeste. J'ai trouvé un boulot, c'est tout.

— Ah ! Et quoi ?

Le profil de l'indic grimaça un rictus, assez content de lui-même.

— Journaliste. Enfin, d'une certaine façon. Je réécris des articles quatre jours par semaine dans un hebdo spécialisé dans les faits divers. *Rewriter,* c'est le mot. Autrefois, on appelait ça faire le nègre. On a américanisé tout ça !

Le rictus s'accentua :

— C'est assez bien payé. D'où la bagnole, j'ai toujours aimé ça. Amusant, le journalisme.

— Ils ne sont pas difficiles, côté casier judiciaire dans la presse, commenta Corentin… en somme, tu ne quittes par le fait divers ?

Salengro se crispa en engageant un double débrayage et doubla trois voitures, d'un coup.

— Ma seule vraie vocation, je crois.

Il accéléra encore. Corentin lui toucha l'épaule :

— Va moins vite, on' n'est pas pressés.

Salengro vira vers lui, goguenard :

— Vous avez peur ?

— Débile, répliqua Corentin d'un ton fatigué. Je te dis ça seulement parce que ton moteur manque d'huile. Ça s'entend. Tu vas le bousiller.

L'indic releva le pied aussitôt et tendit l'oreille, inquiet :

— Vous êtes sûr ?

— Absolument. Au fait, tu l'as payé combien, ton cabriolet ?

— Quatre mille, avoua Salengro, anxieux.

Corentin émit un petit sifflement.

— Tu t'es fait rouler. Elle en vaut mille cinq cents, au plus.

Il jeta un coup d'œil consterné à l'indic.

— Tu n'as pas l'air bête, pourtant, qu'est-ce qui t'a pris ?

Salengro rétrograda doucement en seconde et poursuivit sa route à quarante à l'heure, l'oreille aux aguets vers le capot-moteur.

— Françoise aime les voitures de sport, avoua-t-il, penaud.

Sortant une Gallia de son blouson, Corentin l'alluma, se penchant vers le tableau de bord, à cause du vent. La fumée de sa première bouffée se dilua derrière lui dans une bourrasque. Il réfléchissait à toute vitesse.

L'aveu arraché par hasard à l'indic éclairait d'un jour absolument nouveau toute l'affaire en train. Du moins, s'il n'y avait pas erreur sur le prénom.

— Françoise, insista-t-il, placide, comme c'est curieux. Exactement le même prénom que celui de la fille dont tu m'as parlé hier.

Salengro se rongea le pouce de la main gauche.

— Oui, concéda-t-il. C'est curieux.

Corentin se durcit.

— Écoute, cesse ton cinéma. Tu viens de te couper. C'est visible. Alors, plonge. Cesse de nager dans le mensonge. Je n'aime pas ça.

L'indic fit un geste évasif, cherchant désespérément une explication plausible.

— Je l'ai dans la peau, finit-il par avouer.

— Et comme elle est amoureuse de cet Iranien qui l'a plaquée, ce Mahmoud Yousefabab, si j'ai bien retenu le nom, tu t'es dit qu'en manigançant une petite dénonciation, tu te donnais une chance de la récupérer ?

Il insista, cruellement :

— Parce que Mahmoud te l'a soufflée et que, même lui parti, elle ne veut plus entendre parler de toi, c'est bien, ça ?

Marc Salengro hocha douloureusement la tête.

— Oui…

La Mercédès, dépassant le périphérique, s'engageait dans les premières allées du bois. Entre les arbres, l'air piquait plus vif que dans l'atmosphère toujours plus poussiéreuse de Paris. Corentin remonta le col fourré de son blouson. Pur geste instinctif d'ailleurs. Le petit détail personnel révélé par

l’ex-étudiant venait de faire faire un bon à la température de sa circulation sanguine. Pour la première fois, quelques éléments du puzzle encore inconnu, à l’état purement embryonnaire, même, venaient de s’accoler, esquissant les prémices d’une figure. Figure qui s’annonçait assez sale et dépravée, d’ailleurs. Rien de précis encore. Corentin se le répétait en tirant mécaniquement sur sa Gallia. Mais il le flairait : son intuition venait de trouver un premier aliment pour fonctionner à plein rendement.

Pendant que la Mercédès faisait grincer poussivement ses vieux engrenages fatigués entre les arbres du bois, il étala de nouveau le problème devant lui, mentalement.

Premier élément : un indic gauchiste, compromis dans le flot des retombées louches de mai 1968, était venu le trouver pour lui raconter n’importe quoi qui puisse lui permettre d’arracher un nouveau condé. N’importe quoi ou à peu près : une vague histoire, dont il affirmait d’ailleurs ne rien savoir au juste, de partouzes à la drogue dans une tranche de la haute société parisienne. Du classique, du banal. Pas de quoi soulever la paupière du flic moyen. D’autant plus que le tout était lié aux problématiques révélations d’une étudiante jalouse.

Deux. Par acquit de conscience, et rien que pour ça, Boris Corentin avait accepté d’écouter l’indic, puis de le suivre, ce soir même, dans l’espoir de rencontrer la fille en question. Jusque-là, rien qui vaille la peine de consommer trois grammes de la matière grise d’un poulet. Ils sont légion, les interdits de séjour qui négocient la prolongation in extremis d’un condé avec de vagues tuyaux d’avance crevés auxquels on n’accorde une seconde détention que par simple routine.

Seulement voilà, et c’était l’élément numéro trois du puzzle : le hasard venait d’apprendre à Corentin que l’indic n’était pas seulement indic. Il avait un intérêt personnel, et de taille, puisque passionnel, à livrer une piste à la police. En d’autres termes, ce n’était pas tellement pour son condé qu’il était venu frapper à la porte de la Brigade mondaine, mais pour se venger par personnes interposées.

Se venger, ça veut dire faire du mal à quelqu’un. Vérité éternelle depuis que le monde existe. Bon, qu’est-ce qui pouvait faire plus de mal au rival de Marc, le dénommé Mahmoud, que de voir la police se mêler de ses affaires ? Et pour que le policier ait une raison de s’en mêler, fallait-il qu’elles soient intéressantes à étudier pour la police !

Corentin jeta un regard par en dessous au conducteur de la Mercédès. Ils étaient liés, désormais. Marc Salengro à cause de son désir de vengeance et lui, Boris Corentin, parce qu'il était un flic.

La Mercédès roulait maintenant entre deux haies de putes. Un indice passionnant sur la moralité – et le porte-monnaie – de ceux qui fréquentent l'Université…

Marc Salengro freina pour se ranger sur le terre-plein, face à l'entrée principale, entre une Volkswagen orange et un break 204. Il leva le nez vers le ciel. Pas une étoile en vue.

— Je crois qu'il va flotter, estima-t-il, le front barré par deux rides transversales. Vous m'aidez à recapoter ?

Ça leur prit bien dix minutes, tant la Mercédès était pourrie de ce côté-là aussi. Corentin se salit les mains d'huile. Ce qui eut le don de le mettre en rage.

— Écoute, connard, fit-il. Je n'aime pas qu'on me mène en bateau. Et, c'est ce que tu fais depuis hier. Puisqu'on est venu ici pour voir ta Françoise, on va y aller, mais après, tu me suis, sans rechigner. Et je te fais vider ton sac, jusqu'aux coutures, compris ?

Salengro se voûta, rongeant ses ongles.

— Oui, monsieur l'inspecteur.

— Ne cherche pas à me doubler, reprit Corentin, méchant, j'ai ton adresse, ton lieu de travail… et tes papiers de voiture.

Il brandissait la carte grise récupérée en douce dans la tablette du tableau de bord.

— Ça, monsieur l'inspecteur, protesta l'indic d'une voix tremblée, vous n'avez pas le droit.

Corentin se fit hargneux :

— Tu as le droit, toi, de me raconter des salades ?… Écrase, et montre-moi le chemin, j'ai tout à coup très envie de la voir, ta Françoise.

Il tira Marc Salengro par la manche :

— Et n'oublie pas une chose, hein. À la première vacherie de ta part, je te fais sauter tes condés. À vie. Tu n'auras plus qu'à te recycler dans un canard de sous-préfecture. Tu vois ce que je veux dire ? En attendant, fouille bien dans ta mémoire. Tout à l'heure je veux un exposé, clair, net, et complet, de ce que tu sais vraiment.

CHAPITRE V

Comme à regret, Mahmoud Yousefabab reposa, sur le plateau de laque rouge et noire de la table basse, le paquet de revues ronéotypées. Dans son dos, la voix profonde de Séverine commença à réciter une liste de titres, sur un ton de litanie :

— *Résistance, Defense Bulletin, Iran Report, Iran's Kent State and Baton Rouge…*

Mahmoud vira d'un bloc, les yeux hors de la tête.

— Qu'est-ce que tu veux prouver ? glapit-il, blême.

Artistement dépliée dans le canapé de cuir fauve tout contre la cheminée où pétillaient des sarments de vigne, coquetterie d'hôtesse en plein Paris qui faisait chaque fois pâlir de dépit ses amies, Séverine arrondit ses épaules sous le shantung de son chemisier. Pieds nus aux ongles maquillés de rouge sombre, elle était vêtue d'une jupe de faille noire fendue très haut, la taille serrée. La soie rose de son chemisier mettait parfaitement en valeur la matité généreuse de sa chair dans l'entrebâillement du décolleté. Pour le reste, chignon serré très haut et retenu par d'épaisses épingles de bronze aux extrémités plantées dans des perles grosses comme des billes, un collier de jade noir serré plusieurs fois autour du cou. Aucun autre bijou.

Séverine reposa délicatement sa coupe de champagne et remit en place le bâtonnet d'encens parfumé au jasmin qu'elle avait heurté sur la table.

— Cesse d'agiter de mauvaises pensées, fit-elle, visiblement contrariée. J'ai simplement voulu me renseigner sur tes sujets d'intérêt, c'est tout. Normal, non, quand on tient à quelqu'un ?

Mahmoud s'était jeté dans le canapé faisant face à Séverine.

— Où as-tu trouvé tout ça ? insista-t-il, buté.

Séverine partit d'un interminable rire de gorge.

— J'ai des relations partout, finit-elle par expliquer, redevenue sérieuse.

Mahmoud haussa les épaules.

— La moitié de ces textes sont achetés, fit-il sombrement, les uns par les États-Unis, les autres par le Shah lui-même.

— Et toi, conclut Séverine, tu es acheté par moi. Tu vois, l'argent règne en maître partout.

— D'accord, rugit Mahmoud, mais moi, j'écrirai ce que je voudrai dans ma revue, même si c'est toi qui me la paies.

La bouche de Séverine s'arrondit avec tendresse en avant.

— Bien sûr, mon chéri, bien sûr. Tu écriras ce que tu voudras, c'est promis.

Elle s'arrêta et son regard glissa de biais vers la Samsonite extra-plate posée à côté d'elle.

— Ton premier million est là, articula-t-elle d'une voix unie.

Mahmoud eut un tressaillement involontaire si vif que Séverine se méprit. Elle crut qu'il allait prendre la mallette. Elle brandit la main en avant. La cendre de sa cigarette sauta de dix centimètres en l'air avant d'aller se noyer dans la forêt de laine noire de la moquette à ses pieds.

— Tu me prends pour qui ? fit Mahmoud sourdement.

Il était devenu si pâle que Séverine crut que la colère provoquait un malaise en lui.

— Excuse-moi, dit-elle, radoucie, j'ai tellement été roulée dans ma vie…

— La question n'est pas là, reprit l'Iranien, qui prenait péniblement sur lui pour se contrôler. Cet argent est à moi, un point c'est tout. Donne.

Il tendait impérieusement la main. Séverine soupira. Avec une fugitive lueur de plaisir dans la prunelle. Mahmoud lui plaisait de plus en plus. Elle lui donna la mallette.

— Vérifie si le compte y est, ordonna-t-elle fièrement.

À son tour, il fut séduit : en face de lui, une vraie louve. Exactement comme il aimait. Pas une de ces Iraniennes toujours vaincues d'avance et matées par des siècles de servage comme il avait l'habitude d'en voir. Si toutes les Occidentales avaient le caractère de Séverine, il se sentait déjà prêt à se damner pour rester en Occident. Contre sa paume le contact des billets, qu'il enfournait dans ses poches par liasses, le ramena à la réalité : son marché avec Séverine était en route. Il soupira. À lui maintenant d'assumer le second acte.

— Merci, dit-il, radouci. Tu veux quoi de moi, au juste ?

Séverine écrasa posément sa cigarette dans une main de bronze tendue vers elle sur la table basse.

— Te présenter à mon mari, fit-elle avec une lueur ambiguë entre ses paupières noyées de mascara.

*

**

Henri Brosset-Miller n'avait jamais pu être bel homme. Même à vingt ans, ça crevait les yeux. Le représentant type de ces héritiers de dynasties bourgeoises si lourdes d'héritages, de luttes à couteaux tirés et de tares secrètes, qu'il avait fallu accoler leurs noms avec des traits d'union pour réussir à faire tenir debout ce qu'il en restait.

Il s'avança, boitillant comme un pingouin sur ses pieds plats ridiculement petits, la main en avant vers Mahmoud Yousefabab.

De près, Henri Brosset-Miller avait, encore plus, tout du pingouin. La bedaine tendue, le nez cartilagineux comme un bec de plongeur en eau trouble, le bras atrophié comme un aileron devenu inutile.

Mahmoud se rétracta au contact des doigts moites. Il faillit jeter un regard désespéré à Séverine. Une telle épreuve n'était pas dans le contrat.

— Ravi de faire votre connaissance, prince, cracha la voix de fausset à vingt centimètres sous le menton de Mahmoud.

Mahmoud balbutia une banalité, cherchant de l'aide du côté de Séverine.

Henri Brosset-Miller ignora l'appel au secours, l'aileron droit esquissa un mouvement vers le canapé.

— Rasseyez-vous, je vous en prie.

Mahmoud obéit, gêné.

— Champagne, whisky, vodka… que préférez-vous ?

Mahmoud hésita, incapable de choisir. L'aileron se tendit vers le petit bar dans un renfoncement de la bibliothèque.

— J'ai de la vodka iranienne, de la vraie, suggéra amicalement Henri Brosset-Miller.

Séverine appuya d'un sourire la proposition de son mari.

— Tu peux le croire, fit-elle, sérieuse.

— J'accepte, dit Mahmoud, faussement enjoué.

Le tutoiement de sa maîtresse devant cet homme le gênait tout à coup abominablement.

Avec une dextérité surprenante, l'avocat international secoua de minuscules cubes de glace dans un verre jusqu'à ce que les parois en soient givrées. Puis il vida les glaçons et remplit le verre à moitié de vodka.

— Vous m'en direz des nouvelles, fit-il, l'air gourmand. Ne nous attendez pas, je vous en prie.

Mahmoud trempa ses lèvres et claqua la langue, appréciant. La vodka était de première qualité.

— Merci, fit Henri Brosset-Miller modestement. J'ai toujours tenu à bien traiter les amants de ma femme.

Mahmoud s'apprêtait à avaler une deuxième gorgée. Il s'arrêta net, ses dents tintèrent contre le rebord du verre. Il ne put se retenir de lancer un coup d'œil stupéfait à Henri.

— Allons, prince, dit celui-ci, amusé, vous imaginiez-vous un seul instant que j'ignorais qui vous êtes pour Séverine ?

Il rit franchement.

— Ne faites pas cette tête-là. Je ne vais pas vous vider un chargeur de pistolet dans le ventre ! Nous avons mieux à faire l'un et l'autre.

Il lampa une gorgée de son propre verre et, plantant ses petits yeux aigus dans ceux de Mahmoud :

— Puisque nous sommes appelés à nous revoir, autant faire plus ample connaissance dès ce soir, ne croyez-vous pas ?

Il parut réfléchir et, se tapant sur le front, se leva avec une agilité insoupçonnable pour sa corpulence. Trente secondes plus tard, il tendait un gros volume, pris dans la bibliothèque, à Mahmoud.

— Regardez-moi ça, ordonna-t-il l'œil brillant.

Mahmoud ouvrit le volume, en tourna quelques pages, de droite à gauche et, surpris :

— Mais c'est un Coran Chiite du douzième ou du treizième siècle ! Un manuscrit rarissime. Où avez-vous trouvé ce trésor ?

Henri Brosset-Miller se tortilla sur son fauteuil :

— C'est une passionnante histoire, commença-t-il. Et secrète ! Même Séverine ne la connaît pas.

— C'est vrai, mon chéri, susurra Séverine en se coulant aux pieds de son mari. Tu m'avais caché ça…

Mahmoud tressaillit.

Soudain, ce couple lui paraissait encore plus étrange qu'à première vue. Une indéfinissable impression de piège. Il ne savait pas du tout quoi exactement. Mais l'odeur de l'encens qui flottait dans la pièce lui paraissait tirer sur le soufre.

Il pressa contre lui à deux mains ses poches bourrées de billets et haussa imperceptiblement les épaules, rasséréné par le contact de l'argent.

*

**

Marc Salengro poussa la porte sans frapper.

La porte résista. Il insista. Toujours rien. Pourtant, derrière, on entendait le brouhaha d'une discussion frénétique. Pas de doute possible, c'était bien la porte de l'U.V.[4] du docteur Philippe Stassen, grand spécialiste de sexologie.

Corentin observa, surpris, l'encadrement de la porte. Ça se lézardait déjà partout. Sept ans seulement après la construction – en catastrophe il est vrai – de ce bâtiment, symbole de la nouvelle Éducation nationale selon les augures de l'époque.

— Ça a joué, proposa-t-il comme explication.

Marc sourit finement.

— Non, c'est plein à ras bord comme d'habitude, voilà tout. Manière forte !

Poussée d'un coup d'épaule, la porte s'ouvrit à demi. Mais pas plus loin. Après, la résistance était impossible à vaincre, l'indic se glissa dans l'entrebâillement, et Corentin le suivit. Comprenant aussitôt pourquoi la porte était bloquée. La salle de cours, noyée dans une fumée quasiment irrespirable, était bondée. Le tonneau de harengs absolu. La résistance du panneau de la porte d'entrée : les dos des étudiants installés là, contre elle, faute de place ailleurs. Soixante-dix à quatre-vingts personnes là-dedans. Une grande majorité de jeunes, de dix-huit à vingt-cinq ans, mais aussi des « vieux », cinquante ans parfois. Des couples enlacés çà et là, sur une table, par terre, dont six ou sept couples d'homosexuels. Tout le monde était entassé n'importe où, le professeur lui-même, Philippe Stassen, était assis par terre, la nuque contre les chaussures de trois filles installées au-dessus de lui, sur une table.

Dans un réflexe professionnel, Corentin huma l'air attentivement, cherchant le hasch. Non, rien de tel. Tout juste un mélange, très âcre, piquant presque les yeux, de cigarettes françaises, anglaises et américaines, et de sueur des deux sexes.

Ils se frayèrent péniblement un chemin jusqu'au mur de gauche. Personne n'avait fait attention à leur arrivée.

— Où est Françoise ? souffla Corentin.

L'indic se tortilla de droite à gauche.

— Aucune idée. Attendez, je cherche. Pas facile.

En même temps que lui, Corentin étudia tous les visages. Étonnant mélange de hippies, de têtes d'étudiants sages et d'employés en rupture de ban. Les uns bavardaient à voix basse, les autres s'interpellaient d'un bout de la salle à l'autre, indifférents au professeur qui, la main levée, patient, presque résigné, essayait d'obtenir le silence.

Vêtu d'un jeans de velours noir sur des boots à talons surélevés, en manches de chemise, col déboutonné et cravate de tricot tirée de travers, le docteur Philippe Stassen était un interminable chauve dégingandé, très maigre, les traits burinés, nez d'aigle, lèvres fines et sèches. Ce qui lui

restait de cheveux, une couronne frisottée descendant jusqu'aux épaules, lui donnait un air de prophète d'un âge indéfinissable. Aussi bien quarante que soixante, impossible de juger au premier coup d'œil. Une cigarette à bout de liège lui pendait au coin des lèvres, agitée de petites saccades quand il parlait. Mais Boris n'entendait rien de ce qu'il disait. Trop de vacarme.

Marc le tira par la manche.

— Là-bas, la fille très blonde, avec les cheveux passés derrière les oreilles, murmura-t-il. C'est elle, Françoise.

Corentin se concentra instantanément. Assise en tailleur par terre, de trois quarts par rapport à lui, Françoise était une jolie blonde du genre piquant, aux sourcils épilés. Autant que Corentin pouvait en juger de loin en examinant son jeans bleu et son T-shirt de coton délavé, elle devait avoir un corps bien formé. Mais on ne juge pas une fille quand elle est assise. Corentin décida d'attendre de la voir debout pour se faire une opinion.

Mais il avait aussi remarqué autre chose : Salengro cherchait le regard de Françoise. Et celle-ci le fuyait. Contractée chaque fois.

Corentin maîtrisa un sursaut involontaire. Son voisin, un grand brun à lunettes qui n'avait pas cessé depuis son arrivée de mastiquer rageusement son chewing-gum, venait de prendre la parole. Aimable euphémisme. C'est un hurlement de fauve qui venait d'exploser à son oreille :

— Vos gueules, Bon Dieu !

Silence brutal.

— On n'est pas à la maternelle, quoi ? reprit le grand brun, un ton en dessous, comme gêné d'avoir crié si fort.

Rires.

Saisissant au bond la chance offerte, le docteur Philippe Stassen s'empressa de prendre la parole :

— Guy a raison, commenta-t-il d'une incroyable voix de basse éraillée. Vous savez, il faut quand même qu'on avance. Je sais bien qu'ici n'importe qui peut entrer et parler. C'est la règle, la porte est toujours ouverte. Mais on n'est pas non plus obligé d'être là. La porte est toujours ouverte.

Long silence.

— Bon, reprit le professeur. Je crois qu'on pourrait revenir à la proposition de… je ne sais plus comment il s'appelle.

Plusieurs voix :

— Michel.

— C’est ça, Michel. Reprends la parole, Michel.

Michel, un petit blondinet de vingt ans au plus se racla la gorge et, pointant autoritairement son index en direction du professeur :.

— Philippe, dit-il, je voudrais une chose. Mais, je pense que tu devrais redéfinir l’U.V. Tu as glissé un peu trop vite sur une proposition de tout à l’heure. Dans cette U.V., on fait beaucoup de bla-bla, on parle de tout, mais on ne fait rien. On ne peut pas travailler sérieusement sans *love-in.*

Philippe Stassen passa l’ongle de l’index sur sa calvitie. Corentin ne bougeait plus du tout, fasciné. Il était en train de chercher s’il avait jamais vu un professeur se faire tutoyer et appeler par son prénom.

— Oui, c’est vrai, Michel, ce que tu dis là, avoue Philippe sentencieusement. D’accord, on arrive en ce moment à une époque charnière, mais toute l’ambiguïté est là. Tout reste à inventer.

— Justement ! s’exclama Michel. Il ne faut surtout pas qu’on s’enferme dans un certain type d’éducation dépassée, je veux dire la parole, tu comprends, uniquement la parole. Je t’assure, réfléchis-y, il faut passer au concret. Il faut faire des *love-in,* sinon, ça ne sert à rien, tout ça.

— Il a raison, jeta une brune aux yeux brillants, peut-être seulement à cause de la fumée.

Michel la gratifia d’un grand sourire pour la remercier et il reprit aussitôt, enhardi :

— Moi, je fais une proposition. D’accord, des *love-in,* dans un groupe aussi grand que le nôtre, ça n’est pas possible. Mais je propose qu’à la fin du cours on constitue des groupes de six à huit personnes, avec un nombre égal de filles et de garçons.

« Pour faire un travail véritablement concret, tu comprends ?

Corentin riva un instant sur ce que pouvait donner, concrètement, un tel « travail ».

Le nez en l’air, Michel interrogeait la salle en se dandinant d’une jambe sur l’autre.

Une voix de fille s’éleva. Celle de Françoise :

— Pourquoi un nombre égal de filles et de garçons dans tes groupes de travail ?

— Bonne question, approuva Philippe Stassen.

Dans son coin Corentin approuva du bonnet, *in petto.* Effectivement, c'était une remarque intelligente. Il observa Françoise encore plus attentivement.

D'ailleurs, Michel restait bouche bée. Il n'avait pas pensé à ça. Oui, pourquoi un nombre égal de filles et de garçons ? Par ségrégation ? Et au nom de quoi ? Corentin sourit. Il se sentait entrer tout à fait dans le jeu.

Profitant de son avantage, Françoise replaça ses mèches derrière ses oreilles d'un geste machinal des doigts, puis, sur un ton faussement neutre :

— Moi, j'ai une contreproposition à faire. Les *love-in,* ça ne me paraît pas forcément sérieux. Je veux dire à un point de vue purement pratique. Faut voir les choses en face, culturellement, je veux dire.

« De moins en moins bête, celle-là, sauf le jargon, mais il est de son âge », pensa Corentin en sortant une Gallia.

Quelqu'un, une barbe taillée en pointe, à gauche de Philippe Stassen, voulut interrompre la fille. Le professeur lui saisit le poignet.

— Laisse-la parler, veux-tu ? Tu ne crois pas qu'elle soulève un problème de base ?

— Bof… fit le barbu en se dégageant.

Mais il se tut.

Françoise jeta un regard reconnaissant à Philippe Stassen. Une évidence sauta aux yeux de Corentin : il y avait une complicité entre eux. De plus en plus intéressant…

— Bon, reprit Françoise après avoir savouré son petit effet. Est-ce que tu permets, Philippe, que je traite d'un sujet plus particulier ?

— Vas-y, approuva le professeur avec empressement.

Françoise se concentra, dans le silence général.

— Je voudrais qu'on parle un peu du dégoût, commença-t-elle. C'est très important. Il y a des gens qui perdent une partie de leur vie parce que leur femme ou leur mari les dégoûte.

— C'est un bon sujet, interrompit une petite Eurasienne lovée contre un adolescent diaphane qui lui caressait interminablement l'oreille.

— OK, dit Philippe Stassen, parlons du dégoût.

Bref silence. Françoise paraissait chercher ses mots. Elle ouvrait la bouche pour reprendre le fil de son intervention quand un gros à lunettes,

genre vendeur de magasin, qui s'agitait depuis un instant deux mètres devant Corentin, se dressa. La voix était suraiguë et le débit saccadé :

— Moi, je voudrais parler de quelque chose qui me dégoûte, fit-il en agitant les mains comme une branche de saule secouée par le mistral. Je veux dire, cette peur panique des gens pour le sado-masochisme. J'ai longtemps fermé ma gueule sur ce sujet parce que je croyais qu'il était impossible de concrétiser autour de ça une discussion vraiment profitable. Mais je crois que le moment est venu. D'accord, le sado-masochisme, pour que ça marche, c'est difficile. Il y a des gens qui improvisent, qui font ça à l'aveuglette. Le résultat, c'est que ça fait mal et puis c'est tout. Il faut préparer les séances comme des cérémonies, il faut beaucoup de cinéma, sinon ça ne marche pas…

Un rire gras le coupa :

— Tu as ton martinet ? lança un étudiant boutonneux, au fond de la salle. Tu aurais pu l'apporter pour nous raconter ton histoire en le tenant à la main, ça aurait été mieux.

Un autre s'exclama :

— Tu ne veux pas une sangle de vélomoteur pour changer un peu ?

Désarçonné, le gros à lunettes eut le tort de rester muet. Philippe en profita pour faire diversion :

— Très intéressant le sujet du sado-masochisme, fit-il. Mais je crois qu'il faut savoir sérier les problèmes un à un ; si on se disperse, tu comprends, on n'arrivera à rien. Tiens, je te fais une proposition à mon tour. On en reparle dans huit jours, réfléchis-y et potasse bien le problème d'ici là. Moi, pour illustrer le sujet, je vous apporterai cinquante diapositives du musée érotique de San Francisco. D'accord ! En attendant, on rend la parole à Françoise. Vas-y, Françoise.

Celle-ci avait patiemment rongé son frein pendant l'interruption du gros. Elle sourit à Philippe et, raffermissant sa voix :

— Donc, je disais que le problème du dégoût est un des plus complexant qui soient. J'ai un exemple d'homme qui a le phantasme des gros seins. Il est avec une fille qui a des petits seins. Et il le lui reprochera toute sa vie.

Corentin coula un œil curieux vers la poitrine sous le T-shirt. Non, Françoise avait l'air de posséder une poitrine tout à fait convenable. Ça

n'était pas un « problème personnel », selon l'expression en cours ici, quelle évoquait.

— Définis mieux ton paramètre, conseilla doctement Philippe Stassen.

— Eh bien… commença Françoise.

Mais un autre boutonneux se mit à rugir en écrasant sa cigarette par terre.

— À ce propos, glapit-il, je pense que le fellatio, ou plutôt le… comment on dit pour embrasser une femme ?

Plusieurs voix :

— Le cunnilingus.

Le boutonneux, avec une expression de reconnaissance polie :

— Oui, c'est ça, le cunnilingus. Eh bien, la première fois que j'ai fait le cunnilingus, je n'ai pas aimé. La première fois, je n'ai pas trouvé de plaisir intense. À cause du problème du dégoût, justement. Puis après, on y prend goût.

— Comme on prend goût au houblon dans la bière, commenta sentencieusement le professeur.

— Oui, c'est exactement ça ! jetèrent plusieurs voix à la fois.

Un étudiant sagement peigné, cravate à pois et costume strict, éleva timidement la voix :

— Est-ce que, pour les femmes, c'est la même chose ? Au début, vous n'aimez pas ?

Une brune au nez en trompette noyé dans ses mèches vira vers lui.

— Le fellatio sur un sexe bien lavé, il n'y a pas de problème. Mais la première fois, ça m'a dégoûtée. Je me rappelle, j'ai vomi.

Philippe Stassen fronça les sourcils :

— Et maintenant, Alice ?

La fille dégagea ses mèches à deux mains, et, rêveusement :

— Maintenant, j'aime beaucoup. Ça m'excite.

Un début de brouhaha annonça une envie de commentaires généralisés. Philippe Stassen stoppa le mouvement en agitant les mains au-dessus de sa tête ; les yeux mi-clos, intensément concentré.

Michel, l'étudiant qui voulait redéfinir l'U.V. et organiser des *love-in,* cessa brutalement de bouder.

— Philippe, s'exclama-t-il, tu n'as pas répondu vraiment à ma question de tout à l'heure !

Philippe Stassen réprima un geste contrarié.

— Écoute, dit-il d'une voix douce, on est en train de bien démarrer, grâce à Françoise. On travaille bien, il va se passer des choses. Je t'en prie, n'introduis aucun paramètre d'ambiguïté.

Maintenant, Corentin était bouche bée. Philippe Stassen l'épatait. Il se demandait pourquoi il avait employé un langage aussi compliqué pour dire ceci, en somme : « Fiche-nous la paix une seconde, veux-tu ? » question de linguistique « conjecturelle » sans doute…

Buté, Michel insista :

— Tu ne m'as pas compris. Toi, tu donnes ton enseignement ici et nous on pourrait faire de petits groupes de massage pour les *love-in.* Je répète ma proposition.

Un grand blond, excédé :

— Il y en a qui disent n'importe quoi !

Michel se dressa sur ses ergots :

— Quoi ! je suis père de famille (Tiens, déjà ? pensa Corentin) et tu insinues que je ne m'intéresse à la sexologie que tactiquement ? La sexologie, c'est comme les impôts, ça intéresse tout le monde…

Il vibrait d'indignation. Françoise, sortant de sa réserve, lui adressa, un long regard coulant. Débordante de condescendance.

— Bon, Michel, alors tu veux bien dépassionner ton problème personnel pour te plier à la règle du jeu d'aujourd'hui ? On est tous d'accord pour cerner le problème du dégoût, non ?

Le docteur Stassen se précipita à la rescousse, parfait meneur de jeu.

— Oui, le dégoût. Tenons-nous-en au dégoût. Je le répète, ça démarre très fort, je le sens.

Vas-y, toi, Gérard.

Il pointait l'index vers un pâlot dont les joues creuses faisaient un curieux contraste avec des épaules de culturiste sous un blouson de laine écossaise.

— Je suis totalement allergique aux odeurs naturelles, lança Gérard, comme si cet aveu le libérait d'un grand poids.

Michel, aigre, mais résolu à entrer dans le jeu :

— Explique-toi vieux : tu préfères les gens sales ou lavés ?

— Lavés, avoua Gérard piteusement.

Toutes les têtes se détournèrent de lui, comme d'un pestiféré. Demeuré en plus.

Les yeux clos et agitant la tête de droite à gauche, en transes, un garçon au crâne rasé, le cou pris dans une chaînette très serrée, se mit à glapir d'une voix mourante :

— Ma première expérience avec une femme, je n'aimais pas son odeur. Je lui demandais toujours si elle s'était lavée. Maintenant, ça va. C'est une évolution qui a été marquée par plusieurs étapes.

Philippe Stassen le coupa :

— Est-ce que ça t'arrive de ne pas pouvoir faire l'amour à cause des odeurs ?

— Plus maintenant. Pour moi, ça n'est plus mauvais. Rien n'est plus mauvais dans les odeurs.

Corentin observa Françoise à la dérobée, étonné qu'elle ne dise plus rien. Immobile, l'air ailleurs, elle oscillait mécaniquement de la tête. Un éclair traversa Corentin : elle était droguée, il en était sûr. Il vira vers Marc Salengro. Celui-ci buvait la fille des yeux. Corentin rangea sa double observation dans sa mémoire. Il s'occuperait de ça plus tard. Pour l'instant, il ne voulait pas perdre une miette du spectacle. Trop instructif.

Guy, le gueulard du début, se remua tout à coup de nouveau à côté de lui :

— Eh ! tordu, jeta-t-il, ironique, l'odeur, ça n'est pas une question de qualité ! C'est une question d'intensité. Bon, mauvais, ça ne veut rien dire. Fort, faible, ça veut dire quelque chose.

Michel le contempla d'un air… dégoûté.

— Les odeurs sont toutes très ! bonnes quand elles sont fraîches, en plein air, décréta-t-il, méprisant. Quand c'est renfermé, c'est mauvais. Les odeurs des pieds, d'aisselles, au chaud sous les vêtements, c'est très mauvais.

— Mais non ! s'exclama Guy, vexé. Les odeurs de selles, je te dis que c'est fort, c'est pas mauvais.

Corentin se repoussa un peu, avec un haut-le-corps. Michel toisa Guy de loin, de plus en plus méprisant :

— Je ne te parle pas de selles. Je te parle d'aisselles. Les dessous de bras. C'est évident.

Guy rougit brutalement et se tut.

— Moi, l'odeur des pieds, intervint une fille, ça me dégoûte, mais pas celle des aisselles.

Un petit brun à lunettes d'acier opina du bonnet :

— Tout à fait d'accord. Je regrette que les filles se rasent sous les bras. Ça enlève les odeurs.

— Tu as raison, s'exclama une métisse coiffée afro. D'ailleurs, c'est sûrement la fonction du poil de garder les odeurs des aisselles.

Le docteur Stassen jugea indispensable d'intervenir :

— Qui est-ce qui aime les odeurs des aisselles ?

Brouhaha confus, dans lequel Corentin ne réussit à distinguer que quelques interpellations et remarques :

— Qui ose dire qu'il aime la saleté ?

— Baudelaire a écrit un poème sur les odeurs de…

— Et le beau ? et le laid ? Qu'est-ce que c'est ?

— La culpabilisation, c'est ça le phénomène tragique.

— J'ai un copain, dans les Bouches-du-Rhône, ça le dégoûte de se masturber.

Re-brouhaha. Frénétique. Philippe Stassen déplia son mètre quatre-vingt-dix. Parfait arbitre de match à la fois ravi et excédé du vrai capharnaüm sur lequel il règne.

— La masturbation a fait l'objet d'une précédente réflexion ! cria-t-il. Ne l'oubliez pas. Qui peut répondre, brièvement, à Jean-Marc ?

Un homme dans la force de l'âge, genre cadre supérieur évolué et, un peu tennisman sur les bords, dressa :

— Moi, j'ai quarante-sept ans, dit-il d'une voix forte. Je me masturbe, et ça me culpabilisait. Depuis nos travaux, je ne me sens plus coupable. J'en ai même parlé à mes gosses, une fille de seize ans, et un garçon de dix-huit.

Il se tourna vers Philippe Stassen, le sourire débordant de reconnaissance :

— Tu te rends compte de quel poids je me suis libéré grâce à toi ?

Le docteur prit l'air modeste et se rassit.

— Merci, François, dit-il.

Corentin se passa la main sur les paupières, effaré.

— Revenons aux odeurs, proposa Philippe Stassen. C'est vraiment un sujet clé. Il y a des gens qui ont des odeurs qu'ils ne peuvent pas supporter mutuellement. Ils se marient et c'est la catastrophe. La sexualité, ça commence avant l'orgasme. Avec les odeurs.

Pour la première fois depuis dix minutes, Françoise sortit de sa prostration. Elle fit signe à Stassen qu'elle voulait parler. Il apaisa nerveusement le flot de paroles qui se préparait partout.

— Je voudrais faire une nouvelle proposition très pragmatique celle-là, dit Françoise, concentrée. Pour faire avancer la discussion jusqu'à ses limites, je propose qu'on se touche et qu'on se sente. Ça nous permettra à tous de pouvoir parler du dégoût à partir d'une expérience précise, non ?

Philippe Stassen avait paru la boire du regard tout le temps qu'elle avait parlé.

— Absolument d'accord, s'exclama-t-il, on va se sentir.

Corentin se tourna par en dessous vers Marc Salengro. Les yeux de l'indic allaient de Françoise à Philippe. Nerveusement. Corentin sentit qu'un nouvel élément du puzzle se mettait en place. Et ça ne devenait pas joli-joli du tout. Il regarda sa montre. Dix heures passées déjà. Marc Salengro lui avait dit que les cours du docteur Philippe Stassen se terminaient toujours avant dix heures. Il avait donc la primeur d'un cours exceptionnel. Ce sont des chances avec lesquelles on ne fait pas la fine bouche.

Au même moment, l'indic commença à s'agiter auprès de lui :

— Y en a marre, souffla-t-il, lassé.

— Ah ! non, fit Corentin, pas question de partir.

Une lueur salace traversa les prunelles de l'indic :

— On prend goût à la sexologie, monsieur l'inspecteur ? ironisa-t-il.

Mais le ton sonnait faux. Corentin sentit que l'autre ne cherchait qu'une occasion pour s'esquiver. Il lui attrapa le poignet.

— Oui, j'y prends goût, gronda-t-il, mais pas pour ce que tu crois.

— Tiens donc ? fit Salengro sans conviction.

— Je t’expliquerai, tu peux y compter. Et ça t’étonnera.

Marc Salengro se voûta, l’air de comprendre parfaitement ce dont Boris Corentin parlait à mots couverts.

CHAPITRE VI

Henri Brosset-Miller, lui aussi, regardait sa montre. Discrètement, mais pas assez pour que Mahmoud ne remarque pas son geste. Un geste calculé, pensa aussitôt l'Iranien. Aucun doute là-dessus.

À présent, son hôte soupirait.

— Excusez-moi, dit Henri, mais j'ai du travail. Un dossier en retard. Et malheureusement urgent. Je m'envole pour la Hollande très tôt demain matin. Une grosse affaire de marée noire à plaider devant la Cour internationale de La Haye. Je ne peux pas me permettre de rester, quel que soit le plaisir que j'ai à parler avec vous.

Mahmoud sourit, l'air désolé. Presque sincèrement d'ailleurs. Henri Brosset-Miller s'était révélé pendant tout le dîner un causeur éblouissant et un érudit hors pair. Il connaissait la littérature persane aussi bien que Mahmoud. Véritablement une stupéfiante « prestation » de culture générale. L'avocat international l'avait tellement bluffé qu'il avait presque honte de rester là, seul avec sa femme, dans le rôle criant de l'amant. Affreusement gênant. Il aurait de beaucoup préféré qu'Henri soit un pur imbécile, tout juste capable de faire de l'argent. Pourquoi faut-il qu'il y ait toujours un détail pour gâcher la vie ? Sans l'estime portée à ce mari, qu'il était venu tromper et qui le savait parfaitement, tout aurait été si simple…

Par une délicate attention – ou plus probablement par ironie – Henri Brosset-Miller, avant de partir, avait mis sur l'électrophone un disque de musique iranienne classique. Maintenant, les pincements aigrelets des cordes d'un *setar* s'égrenaient dans la pièce.

Philosophe, Mahmoud se laissa aller au plaisir de sa musique ancestrale. Il était seul avec Séverine. Celle-ci, assise à sa gauche, ne disait rien, paraissant livrée à la musique. Le feu de sarments se mourait dans la cheminée. Séverine se leva pour le raviver et, au retour, comme l'embrasement ressuscité des flammes faisait danser sur les murs l'ombre des lampes et des bibelots, elle éteignit successivement trois ou quatre des lampes de la pièce.

Sauf celle qui éclairait Mahmoud. Un spot monté sur pied à trois mètres de lui.

Mahmoud la laissait faire, l'air absent, les yeux mi-clos. Séverine venait de sortir. « Rien qu'un instant », avait-elle dit. Mais en lui, une douce chaleur montait déjà, celle du désir. C'était toujours comme cela, chaque soir depuis l'âge de treize ans. Il avait été formé très tôt. Et très violemment, il lui fallait faire l'amour tous les jours, plusieurs fois. Un besoin vital comme celui de la nourriture ou de l'eau. À vingt-trois ans, il aurait été bien incapable de faire le compte de ses maîtresses depuis le soir, où, pour la première fois, dans une soirée donnée par un de ses oncles, à Neuilly, une amie de famille l'avait entraîné d'autorité au fond de l'appartement.

Il frissonna : Séverine, à peine rentrée, venait de s'agenouiller à ses pieds, enlaçant ses jambes et pesant précautionneusement sa tête sur ses genoux. Il ouvrit les yeux : elle était nue.

— Oui ? fit-il doucement.

Séverine leva son visage vers lui. Décoiffée, les yeux brillants, la bouche entrouverte, lèvres luisantes, langue, un peu sortie.

— Écarte les jambes, tu veux ? fit-elle d'une voix sourde.

Il sourit et fit ce qu'on lui demandait.

Moins d'une minute plus tard, un humide fourreau de chair musclée montait et descendait le long de son sexe.

Savamment, la bouche de Séverine l'enveloppait, le happait, l'engloutissait, avec une science extraordinaire, comme si elle devinait au

dixième de secondes le déclenchement de tous les influx nerveux qui survoltaient le membre de son amant.

Mahmoud se cabra avec un gémissement.

— Qu'est-ce qui te prend ? murmura-t-il. Tu es folle… Tu vas m'avoir, et toi ?…

Le visage chaviré de Séverine se dressa devant lui dans la pénombre, la bouche restée grande ouverte.

— Pas le moins du monde, fit-elle avec un mystérieux sourire.

Elle replongea.

Alors, Mahmoud devina que quelque chose d'inhabituel se passait. Séverine se déchaînait autour de lui, l'avalait jusqu'au plus profond de sa gorge, elle allait et venait, écrasant presque son membre dans l'anneau de ses lèvres contracté au maximum et, pourtant, rien ne se déclenchait en lui.

Il aurait dû exploser en elle depuis dix minutes au moins. Il se croyait à chaque instant au bord de le faire. Mais non, une étrange paralysie nerveuse le retenait. Comme un blocage sensoriel, délicieux, mais insurmontable.

Pourtant, jamais son membre n'avait été aussi tendu, près à éclater. Il avait l'impression que tout son sang luttait pour affluer là, torrentueux, déchaîné.

Tout à coup, il prit la tête de sa maîtresse à deux mains et la repoussa. Il venait de comprendre.

— Séverine… commença-t-il.

— Quoi, mon chéri ?

Exorbité, il scruta la bouche tendue devant lui et qui luttait contre ses mains pour replonger. C'était bien ça : les lèvres étaient gonflées, rougies, turgescentes et, à chaque commissure, des restes de pommade brun-jaune scintillaient.

Séverine n'était sortie que pour aller se maquiller la bouche à l'onguent thaïlandais. Et maintenant, elle venait d'enduire de drogue à son tour le sexe de Mahmoud.

Il serra les dents, furieux.

— Laisse donc, fit-elle avec un sourire diabolique. Sois un peu curieux. C'est bon, tu vas voir.

Vaincu, il se rejeta en arrière. C'était vrai, jamais encore il n'avait éprouvé une telle tension nerveuse. Un bien-être inimaginable. Une jouissance retenue qui n'en finissait pas de se faire attendre et qui était meilleure que toutes les jouissances. Il essaya de reprendre ses esprits, de lutter, sentant qu'il était en train de s'enferrer, qu'il s'engageait dans une voie sans retour. Impossible, plus Séverine allait et venait, plus la drogue embrasait toutes ses terminaisons nerveuses. Il n'était plus qu'un sexe, énorme, avide, triomphal. Et tout le reste de son corps ne devenait qu'une pompe à fournir du sang, encore plus de sang, pour gonfler ce monstrueux organe de plaisir planté au creux de ses cuisses, une machine à concentrer là toutes ses réserves d'influx nerveux.

Subitement, Séverine hurla en se cabrant autour de son sexe comme une sangsue lovée autour de sa plaie.

Elle venait de jouir.

Uniquement par la bouche.

Mais lui, Mahmoud, restait dressé, sans réaction finale. Torturé délicieusement par un désir de plus en plus violent qui n'en finissait pas de s'exacerber sans arriver à sa conclusion.

Il bascula en travers du canapé, haletant, arrachant ses vêtements un à un.

Séverine s'était levée et le regardait faire, d'en haut, un sourire de triomphe aux lèvres.

— Viens, gémit-il en lui tendant les bras.

Séverine se pencha doucement, les seins tendus et, l'enjambant, elle se planta sur lui avec un grognement de bonheur.

Mahmoud poussa une plainte : dans sa précipitation, Séverine lui avait fait mal. La douleur lui fit reprendre conscience. Il réussit à oublier l'incroyable vague sensorielle qui tendait son sexe à le faire exploser.

Se dégageant d'une brève ruade des reins en arrière, il se recula jusqu'à l'accoudoir.

— J'ai compris, siffla-t-il, mauvais. Tu es allée faire un tour du côté de la boîte à pilules.

— Bien sûr, confirma Séverine sans vergogne, il est temps que tu commences ton apprentissage, non ?

Mahmoud haletait, le ventre secoué de saccades intolérablement délicieuses, luttant de toutes ses forces pour chasser les envies de viol qui le transformaient peu à peu en orang-outang en rut.

— Ce n'est pas bien, ce que tu fais, articula-t-il, péniblement. Tu triches.

Séverine haussa lentement les épaules jouant du buste, ondulant des hanches.

— Mais non, idiot, je cherche à te faire découvrir le bonheur, le vrai. Pourquoi lutter ? Laisse-toi donc faire, c'est si bon. Crois-moi, j'ai l'expérience. Où est le mal ? Quelques milligrammes de crème appliqués au bon endroit, c'est une misère. Pas de quoi faire des histoires. Tu ne risques pas de devenir un drogué.

Elle avança sa bouche de plus en plus gonflée.

— Une chance extraordinaire s'offre à toi, reprit-elle doucement. Celle d'aller jusqu'au bout de tes possibilités sexuelles. Tu es très doué, vraiment très doué. Laisse-toi faire et tu vas être capable d'heures et d'heures d'un bonheur que tu n'aurais jamais imaginé possible.

Sa voix se faisait de plus en plus engageante. Dans la lumière chaude des spots sa chair s'offrait avec une impudeur diabolique. Mahmoud ne pouvait plus détacher ses yeux des seins aux pointes turgescentes, dures et pointues, que la respiration de Séverine faisait monter et descendre à cinquante centimètres de lui.

Dans un immense effort, il réussit à détourner la tête. Séverine se leva et, bras levés, mains jointes derrière sa tête, elle se mit à onduler du buste et des hanches devant lui.

Mahmoud détourna encore la tête de l'autre Séverine fit le tour du canapé et recommença, tendant son pubis vers lui, presque à le toucher, avec de brusques soubresauts qui faisaient vibrer la chair de ses cuisses et de ses seins.

Mahmoud se recroquevilla, la tête dans les mains.

— Salope, salope, répéta-t-il d'une voix blanche.

Séverine rit.

— Et alors ? fit-elle. Ça n'est pas bon, une salope ? tu n'as pas envie de moi, dis !

Elle rit encore en contemplant le membre impressionnant qui frémissait devant elle.

— Allez, reprit-elle, laisse-toi faire, tu ne le regretteras pas.

Mahmoud, soudain, avait l'impression que ses yeux se voilaient. Une chape d'ombre parsemée de points lumineux tournoyait devant lui. Claquant presque des dents, il serra ses cuisses l'une contre l'autre à se faire mal. Ses pensées tourbillonnaient elles aussi, il se voyait tel qu'il était en train de devenir : un gros insecte mâle sur lequel une mante religieuse avait jeté son dévolu et quelle avait entrepris de fasciner pour mieux le paralyser et le dévorer.

— Non !… articula-t-il péniblement en secouant la tête.

Séverine s'était rapprochée de lui et, cambrée à se briser en deux, tous ses cheveux noyant son visage de méduse où les prunelles luisaient à travers les mèches, elle caressait alternativement le front de Mahmoud avec les pointes de ses seins.

Sous le contact, l'électricité de son ventre s'embrasa brusquement dans une décharge qui lui coupa le souffle. De nouveau, il était au bord d'exploser. Et de nouveau rien ne venait. Un effroyable supplice par le plaisir.

La pensée de la liasse enfournée dans les poches de sa veste le traversa comme un coup de poignard.

Il chavira, vaincu :

— Vite, murmura-t-il d'une voix rauque, en saisissant à pleines mains la poitrine offerte au-dessus de lui.

Alors, comme tout à l'heure, Séverine l'enjamba. Le membre de Mahmoud disparut, happé par la ventouse qui venait de l'avaler tout entier. Creusant le ventre, Séverine se mit à monter et descendre. Savamment, avec des lenteurs calculées.

— Vite, supplia-t-il encore, cabré, jouant des reins avec frénésie, toute fierté abandonnée.

Elle eut un rictus de triomphe.

— Non, fit-elle. Calme-toi, petit. Tout doux… je vais t'apprendre à tenir, longtemps. Longtemps… Tu vas voir, à côté de tes lamentables cours de sexologie, je vais te faire découvrir le paradis, le vrai.

*

**

À cinq ou six mètres d'eux, dissimulé dans les tournesols d'un tableau de peintre naïf appliqué au mur mitoyen avec le bureau d'Henri Brosset-Miller, l'œil minuscule d'une caméra luisait dans la pénombre, voisin d'un micro miniature camouflé en clou à tête de bronze doré.

De l'autre côté du mur, juché grotesquement sur une échelle à bibliothèque acajou verni, marches capitonnées de cuir, l'œil vissé à l'objectif de la caméra, le mari de Séverine, déboutonné, contrôlait de la main droite les mécanismes de ses appareils. Et de la gauche, il maniait à toute allure un organe masculin d'une désespérante flaccidité.

*

**

Dans la salle de cours, l'air était devenu littéralement gris à force de fumée. Corentin réprima avec peine une quinte de toux qui montait dans sa gorge.

Philippe Stassen s'était remis debout. Il se pencha vers Françoise.

— Mahmoud ne vient plus ? questionna-t-il.

Françoise parut avoir été touchée par un poisson électrique. Elle darda un regard furieux vers son professeur et secoua la tête avec fureur.

Surpris, Philippe Stassen hésita, mais choisit de ne pas insister. Ses yeux firent le tour de la salle, comme s'il cherchait quelqu'un. Ce qui était la vérité. Dès qu'il eut repéré Marc Salengro son regard s'arrêta sur lui. Puis il alla de Françoise à l'indic, interrogateur.

Marc Salengro esquissa une petite moue contrariée, avec un coup d'œil en coin à Corentin. Stassen contempla celui-ci, l'air faussement distrait, et se détourna. Le tout n'avait duré que trois ou quatre secondes.

— Tu m'expliqueras ça aussi tout à l'heure, siffla Corentin entre ses dents en pressant le bras de Marc.

L'indic poussa un soupir.

Tous les « étudiants » s'étaient levés eux aussi. Alors, commença un spectacle tel, que Corentin crut qu'il faisait un de ces rêves dingues qu'on a

après une soirée trop arrosée.

Garçons et filles avaient entrepris de se sentir. Littéralement.

Un peu hésitants, ils se contentaient, pour commencer, de se humer le cou, les aisselles, les creux des coudes. Puis ils s'enhardissaient. Devant Corentin, un petit moustachu, au front barré par une ride d'attention verticale, souleva d'autorité le pull d'une fille qui n'avait rien dessous. La fille se laissa faire, bras ballants, tragiquement sérieuse. Le garçon se pencha et promena son nez tout autour des seins, entre eux, soulevant les pointes au passage, avec des petits reniflements studieux.

Après, d'autorité, il dégrafa le jeans de la fille et le fit descendre le long de ses cuisses, avant de baisser le slip à son tour. Il s'agenouilla, et son nez plongea dans la fourrure du sexe, puis entre les jambes, que la fille écarta sans se faire prier autant que le lui permettait son pantalon.

Un peu plus loin, un étudiant s'était mis à quatre pattes pour glisser la tête entre les cuisses d'une des rares filles en jupe. La salle tout entière n'était plus que reniflements, les uns discrets, les autres sonores.

Corentin reporta son attention en direction de Françoise. Agenouillée devant Michel, le père de famille adolescent qui voulait tout à l'heure « redéfinir l'U.V. » en organisant des *love-in,* elle était en train de tirer la fermeture éclair de sa braguette. Le pantalon glissa, puis le slip. Délicatement, Françoise saisit le sexe et le souleva pour promener son nez tout autour. Partout.

— Tu sécrètes beaucoup, constata-t-elle sentencieusement.

Le blondinet approuva avec fierté.

— Oui, je sais, on me l'a déjà dit. C'est bon signe, il paraît.

— Très bon signe, approuva Françoise, et sous les bras, qu'est-ce que tu sens ?

Un peu plus loin, un étudiant reniflait par saccades, le nez plongé dans la fourrure d'un Arabe d'une trentaine d'années, athlétique, l'air passablement gêné. Un nouveau, sans doute…

Le renifleur se leva brusquement, réjoui.

— Ça y est, j'ai trouvé, s'écria-t-il. J'ai retrouvé chez toi l'odeur de l'Algérie. Je suis né en Algérie. Tu es Algérien, non ?

— Tunisien, corrigea, l'autre.

— C’est pareil. Tu vois, j’ai retrouvé l’odeur de mon enfance. Exactement.

Une brune aux cheveux ultra-courts abandonna un instant les fesses d’un gros poilu de quarante ans où son visage était plongé, immobile depuis trois minutes.

— Moi, j’ai retrouvé une odeur d’encre violette comme il y en avait à l’école de mon village. Et, aussi, une odeur de sucre d’orge. Ce sont des odeurs que je n’avais pas retrouvées depuis mon enfance.

Elle se retourna vers son cobaye :

— Tu veux te tourner, s’il te plaît ? Je voudrais vérifier quelque chose par-devant.

Peu à peu, les commentaires montaient partout, et Philippe Stassen les guettait, l’oreille tendue, très attentif.

— Tiens, tu te parfumes là ? Bonne idée…

— C’est vrai, j’ai toujours beaucoup transpiré…

— Montre un peu ce que sent ton nombril…

Un étudiant s’avança vers Philippe Stassen :

— Tu sais, moi, je n’ai pas trouvé une seule, mauvaise odeur. Pourtant, j’en ai senti beaucoup.

Il avait l’air sidéré par sa découverte.

— Tu vois, je te l’avais bien dit, déclara le docteur, satisfait.

Un blond d’une trentaine d’années, décharné, sortit son visage secoué de tics de dessous une jupe :

— Moi, je viens de franchir un pas très important, décisif ! s’exclama-t-il à l’adresse du docteur. Grâce à toi, Philippe, je suis enseignant et je me crève à répéter depuis des années que l’enseignement tue les sens dès l’enfance, que les enfants ne savent plus sentir une fleur ou l’odeur du vent à cause de l’école. Ils ne connaissent plus que les mots ou les images. Je le répétais, mais moi-même je ne savais pas sentir. Forcément. À cause de l’école aussi. Je viens de la découvrir. C’est fantastique ! si je vais vivre mieux à partir d’aujourd’hui, c’est grâce à toi, Philippe, et grâce aux copains.

Une fille qui bouillait d’impatience à côté de lui se précipita :

— Raymond a rasé les poils de son pubis. Je viens de le voir en sentant, je trouve ça assez beau.

Raymond, qui se reculottait, s'arrêta pour s'exhiber à la ronde :

— Ça fait plus de trois ans que je me rase, expliqua-t-il, rougissant de fierté.

— Écoutez, s'écria-t-il, c'est très important ce que dit Raymond. Pourquoi as-tu commencé à te raser ?

— Je suis avec une fille rasée, j'aime ça.

Une étudiante approuva :

— Faire l'amour rasé ou pas rasé, c'est complètement différent. C'est beaucoup mieux rasé. Les poils, ça gêne.

Toute la salle s'était tue et observait la fille.

— Moi, j'aime pas tellement quand c'est rasé, décréta Michel, j'aime autant les poils.

Un barbu qui enlaçait un autre barbu se mit à rire :

— Moi, je préfère un sexe rasé à un menton rasé.

Rire général. Puis un étudiant leva la main pour demander la parole.

— Je ne crois pas que c'est par hasard, dit-il, si la bourgeoisie a inventé en même temps le rasoir et la cravate.

Corentin essayait encore de comprendre quand le barbu reprit la parole :

— La barbe, expliqua-t-il, c'est un signe de pouvoir, de pouvoir phallique. Moi, quand je dis pouvoir, c'est toujours pouvoir phallique. Dans l'armée, si on interdit la barbe et les cheveux longs, c'est pour réduire les hommes. C'est évident.

Philippe Stassen consulta sa montre.

— Bon, dit-il, je crois qu'on a fini pour aujourd'hui. Toi, tu as exprimé une bonne idée de discussion pour la prochaine fois. Oui, très bonne approche. Si vous voulez, la prochaine fois, on étudiera le poil. Dans toute son acception. Aussi bien les aisselles que le pubis ou la barbe. D'accord ? Réfléchissez-y un peu.

Il se tapota le front :

— Ah, j'allais oublier ! Réservez votre soirée de mardi prochain si vous le pouvez. On ira voir mon film, *Psycho-sexe,* au *Bilboquet,* rue Guillaume-Apollinaire. Vous avez bien entendu. Au *Bilboquet.*

— Chic ! on va aller au cinoche, s’écria le barbu en battant des mains.

Un brouhaha de satisfaction générale l’approuva. Corentin se sentit poussé dehors. Le cours était fini.

— Alors, fit Marc Salengro sombrement. Vous voulez toujours que je vous présente Françoise ?

Corentin le toisa, comme perdu par ses réflexions.

— Non, j’ai changé d’avis. Pas aujourd’hui. Tu sais son adresse, je suppose ?

L’indic approuva.

— Parfait. Tu me suis, j’ai à te parler. Et sérieusement.

CHAPITRE VII

Les mains sèches d'Aimé Brichot attrapèrent délicatement les feuilles jointes. L'une par le haut, l'autre en bas, par le léger débord du papier carbone. Il tira d'un coup sec. Le carbone refusa de glisser. Le crâne intégralement chauve d'Aimé Brichot, dit « Mémé » et équipier de Boris Corentin aux Affaires recommandées de la Brigade mondaine, se plissa longitudinalement jusqu'à la moitié de sa demi-circonférence.

— Les fournitures ne sont plus ce qu'elles étaient, grommela-t-il.

De l'ongle de son index droit, limé court, un rien en pointe, il fit sauter la parcelle de colle en excès responsable de ses malheurs. Deuxième essai. ' Sourire de satisfaction sous la fine moustache taillée en brosse : cette fois, le carbone s'était libéré comme il fallait.

Repoussant sa machine à écrire, une vieille Remington sonore et grinçante à laquelle il tenait comme à la prunelle de ses yeux, Brichot entreprit de classer l'original et les doublés de la demande de « condé » qu'il venait de taper. La première frappe était pour les archives personnelles de Baba, le Divisionnaire, et les doubles, dans l'ordre pour Dumont, pour Corentin et lui-même, et enfin pour les Archives PJ, au rez-de-chaussée du quai des Orfèvres. Chaque exemplaire rejoignit la corbeille, ou le dossier, qui lui revenait en propre.

Marc Salengro, qui n'avait pas perdu un geste de Brichot, tendit la main, timidement.

« Mémé » secoua la tête, l'œil futé derrière ses lunettes Amor.

— Non, fit-il. Pas encore. De toute façon ça n'est qu'une demande, tu le sais bien. Attends que le Contrôle Pénal étudie ton cas.

L'indic se voûta.

— Écoutez, ça fait deux heures que j'attends, soupira-t-il.

— Et ça n'est pas fini, rétorqua Brichot, sévère. D'abord il faut la signature du commissaire. Puis que ça parte au Contrôle Pénal. De toute façon, je crois qu'on n'a pas fini d'avoir besoin de toi aujourd'hui.

Salengro se tassa sur sa chaise, fataliste. Il entreprit de se manger la peau autour des ongles. Derrière lui, la machine de Tardet se remit en route. La voix grave de Rabert, son équipier, ponctuait les saccades des touches sur le papier. Tardet et Rabert, les deux autres inspecteurs des Affaires recommandées, terminaient leur rapport de l'affaire des « soupeurs » sur laquelle ils avaient enquêté avec Corentin et Brichot. C'était Tardet, bien sûr, qui tapait. Normal, il n'avait que vingt-trois ans et était encore inspecteur stagiaire. Aussi petit et maigre que Rabert était grand et gros. Tout de suite on avait trouvé un surnom à leur équipe : Laurel et Hardy, évidemment.

— Dis donc, s'exclama Rabert en se rejetant contre le dossier de sa chaise, je suis de permanence, dimanche, ça ne m'arrange pas. J'ai une petite à sortir. Tu ne voudrais pas permuter avec moi, Mémé ?

Brichot grimaça sous sa moustache.

— Pas question.

Excédé, Rabert joua des jointures.

— On ne peut jamais te demander un service !

La moustache de Brichot frémit.

— Tiens donc, Hardy ! Il n'y a pas trois semaines que je l'ai fait ! Avec toi, les services, c'est toujours à sens unique. Demande à Laurel.

Tardet-Laurel se mit à chercher rêveusement une mouche volante.

— Ça va, j'ai compris, bande de lâcheurs, grommela Rabert en se remettant à sa machine.

Mais soudain, la colère le prit.

— Et puis, s'exclama-t-il en virant vers Marc Salengro, qu'est-ce qu'il fait ici ce type ? Il n'a pas le droit ! qu'il nous attende dehors !

Brichot haussa les épaules, faussement désolé, à l'adresse de l'indic.

— Il a raison. Va attendre dans le couloir.

Salengro se leva, docile, et traîna ses semelles jusqu'à la porte :

— Qui c'est, ce mec ? interrogea timidement Tardet, radouci, quand il fut sorti. Sale tête.

— Tu l'as dit, opina Brichot. Moi non plus, il ne me plaît pas. Mais son coup est bon, je crois.

Rabert pianota nerveusement le bord de sa table.

— Écoute, Mémé, tu nous raconteras sa vie tout à l'heure. On a du boulot. Allez, ouste, Tardet, à ta machine.

Les cliquetis reprirent. Mémé, désœuvré, entreprit de se livrer à son passe-temps favori : la manœuvre de la lime à ongles. Au même moment son téléphone grésilla :

— Allô… Oui, monsieur le Principal, tout de suite. Je viens.

La lime à ongles rejoignit la pochette du veston. Mémé rectifia le nœud de sa cravate très mode, larges rayures électriques sur fond de soie synthétique, et sortit.

— Ça y est ? Je peux partir ? questionna avidement Salengro qui arpentait le couloir avec la nervosité d'un futur père de famille dans une clinique d'accouchement.

— Non, idiot, je t'aurais appelé, gronda Brichot en l'écartant de la main.

Brichot n'avait jamais apprécié ce genre de convocation brutale dans le bureau du Divisionnaire. Ça n'est jamais bon-signe. Pour la tranquillité des jours à venir, s'entend.

*

**

Brichot ouvrit la première porte capitonnée et frappa à la seconde.

— Entrez, cria une voix assourdie.

Dans le bureau du Divisionnaire, c'était l'atmosphère pleine de componction électrique du boulot à l'échelon supérieur, Brichot le sentit tout de suite. Vieux flair de policier. Ce qu'il était, après tout, malgré ses trente-cinq ans.

Enfoncé dans son fauteuil un peu trop important pour sa petite taille, Charlie Badolini roulait des yeux – comme à son habitude – son éternelle cigarette coincée au ras de la jointure, entre index et majeur de la main gauche, il souffla bruyamment la fumée venue réchauffer dans un bref aller-retour ses vieilles bronches nicotinisées par trente ans de tabagie excessive. Un petit raclement de gorge, un vague sourire et, tout de suite dans le vif du sujet :

— Brichot, vous avez terminé votre rapport sur les « soupeurs » ?

— Oui, monsieur le Commissaire divisionnaire. Il y a une heure.

— OK ! Alors, vous démarrez tout de suite avec l'inspecteur Corentin sur ce nouveau coup. Bon, vous autres, expliquez-moi à partir du début, pour que tout soit clair, dans la mesure du possible.

Il s'était tourné vers Dumont et Corentin, assis côte à côte à sa gauche.

— Qui se charge du topo ? vous, ou Corentin ? dit-il à Dumont.

Dumont pointa un menton interrogateur en direction de Corentin :

— Allez-y, c'est mieux, non ?

Corentin se leva et se mit à arpenter la pièce, résumant d'abord l'affaire.

— Et alors ? Ça mène où, tout ça ? fit Badolini, tendu.

Corentin s'assit et croisa les jambes.

— Donc je demande à Salengro de me faire connaître la fille, reprit-il calmement. Il accepte, évidemment. On part ensemble, hier soir, pour le cours de sexologie.

Et voilà qu'en route, par hasard, je découvre que Salengro est amoureux, lui, de la fille. Et que celle-ci le repousse. Question, à ce moment-là : qui a intérêt à couler Mahmoud en révélant le tour nouveau de sa vie privée ? Françoise, la fille ? ou Salengro ?

— Salengro, bien sûr, il veut faire coup double. Vengeance plus condé, jeta Badolini, très vite.

— C'est bien ce que j'ai pensé moi aussi, commenta modestement Corentin. Et, du coup, j'ai ouvert l'œil au cours de sexologie. Une séance à

se taper la tête contre les murs entre parenthèses…

— Ah oui ? fit Dumont, l'œil allumé.

— Plus tard, plus tard, grinça Badolini. Continuez.

— Donc, reprit Corentin, j'ouvre l'œil à ce cours. Et je remarque ceci. Un : la fille fait bien la gueule à Salengro. Deux : elle a l'air d'être droguée. Trois : il y a une complicité certaine entre elle et son professeur, ce docteur Stassen. Coups d'œil échangés, apartés, etc. Quatre : Stassen s'étonne de l'absence de Mahmoud, en parle à Françoise, qui accuse le coup. J'oubliais : Cinq, Stassen et Salengro échangent aussi, de temps à autre, des regards entendus.

« Bref, tout ça fait beaucoup de gens qui ont l'air de se connaître très personnellement dans un groupe où l'on a pour principal sujet d'intérêt la sexologie, et sous ses formes les plus débridées, croyez-moi, ça crève les yeux quand on assiste à ce genre de « cours ». Tout un programme…

— Ça a l'air, fit rêveusement Charlie Badolini. La suite… ?

— Là, je me suis demandé quoi faire. Bien sûr, j'aurais pu parler tout de suite à la fille. Et au toubib, du même coup. J'ai préféré ne rien en faire. Je me suis dit que si ces soirées d'un genre spécial dont parle Salengro sont vraiment un gros coup, il valait mieux choisir la prudence, et entreprendre une enquête préliminaire sans se faire remarquer pour l'instant.

« Je me trompe peut-être, mais je ne sais pas pourquoi, je flaire le vrai panier de crabes.

— Moi, j'en suis sûr jeta Brichot, très excité, en se remuant sur sa chaise.

Charlie Badolini prit une longue inspiration et planta sa cigarette entre ses lèvres.

— Possible, fit-il, dubitatif. Avec ce genre de trucs on ne sait jamais. De toute façon, on va être fixés rapidement. Et vous avez raison, Corentin, si l'affaire est sérieuse, ça ne valait vraiment pas le coup de leur mettre la puce à l'oreille. Reste à présent la question de ce Salengro. Bizarre, son attitude… S'il est vraiment compromis dans l'affaire, à supposer toujours qu'elle soit grosse, pourquoi diable est-il venu se compromettre en vous lâchant un petit bout du morceau ? Pas intelligent, pas logique. Il aurait pu trouver dix autres moyens de négocier un condé…

— Si vous me permettez, monsieur le Commissaire divisionnaire, dit doucement Corentin, vous oubliez l'élément passionnel. Je vous assure que

Salengro a l'air vraiment mordu pour la fille. Ce n'est pas la première fois que je vois un homme intelligent – et il l'est – se jeter dans la gueule du loup parce qu'une fille lui a fait perdre la tête. C'est classique. Et puis, nous l'avons tous souvent remarqué : il y a un côté suicidaire chez les indicateurs. Toujours assis entre deux chaises, vivant dans les combines et les complications, ils ont tous régulièrement des passages à vide, vous le savez.

— Exact. C'est un paramètre à considérer, approuva Charlie Badolini.

Corentin réprima un sourire. Il avait déjà entendu le mot, pas plus tard que la veille au soir. Mais il se garda bien de le préciser.

— De toute façon, qu'est-ce qu'on risque, reprit-il, à passer trois ou quatre jours, voire une semaine, à vérifier s'il y a vraiment du gros poisson dans la nasse ? Ce ne sera pas la première fois, au pire, qu'on aura travaillé pour pas grand-chose.

Il se pencha en avant et insista :

— Il y a quand même un garçon devenu fou. À force de drogue. C'est du sérieux, ça.

— Si c'est vrai ! corrigea Charlie Badolini.

— Bien sûr, admit Corentin. Mais on devrait pouvoir le savoir très vite.

Charlie Badolini s'était levé. Marchant vers la fenêtre, il contempla un instant la Seine, au-dessous de lui. Puis il se retourna lentement, haussant toute sa petite taille, plusieurs fois, sur la pointe de ses pieds.

— Vous savez, Corentin, fit-il, l'index tendu, il y a quand même quelque chose qui me chiffonne. Que ce Salengro en pince pour la fille au point d'en perdre les pédales, c'est possible. Mais pas logique du tout. Croyez-moi, il a une autre raison pour avoir agi comme il l'a fait. Laquelle ? À vous de la découvrir. Mais moi, je vais vous dire une chose. C'est pour ça que l'affaire me paraît bonne. Exactement pour cette raison : un indic, intelligent, qui vient nous mettre la puce à l'oreille sur une affaire où il risque de perdre des plumes, ça signifie deux choses à mon avis : d'abord, ça doit grouiller là où vous allez mettre les pieds. Ensuite, pour Salengro, vous ne serez que le moyen de tirer son épingle du jeu dans un coup autrement sérieux. Et qui vaut pour lui toutes les complications que peut lui entraîner la découverte, par vous, d'une complicité quelconque dans ce réseau de partouzes à la drogue dont il vous parle à mots couverts.

Il s’était rassis et tapait du plat de la main sur le cuir de son bureau :

— Allez-y sur des œufs, Corentin. Sur des œufs. Ce bonhomme est un iceberg avec un postérieur de plusieurs kilomètres sous l’eau.

Corentin sourit.

— J’ai la même impression, monsieur le Divisionnaire. J’allais vous dire tout ça, exactement.

Charlie Badolini lui jeta un coup d’œil aigu.

— Je n’en doute pas, Corentin. Bon. Maintenant, comment comptez-vous vous y prendre au juste ?

Corentin se prit la tête à deux mains.

— Pour commencer, dit-il, je pense qu’il faut donner son autorisation de séjour à Salengro. À une condition : il cesse tout contact avec ce beau monde. Absolument tout contact.

— Et s’il vous trahit ?

— Je le saurai très vite et, alors, nous faisons rouvrir son dossier Goldmann.

Badolini leva le menton :

— Ça le paniquerait vraiment ?

— Je pense bien ! s’exclama Corentin, j’ai étudié le dossier ce matin. De quoi le faire emprisonner pour cinq ans au moins si on fouille un peu mieux que ça n’a été fait.

— Bon, je vous crois. Je vous laisse juge.

Charlie Badolini se leva :

— Merci messieurs, et tenez-moi au courant au jour le jour, n’est-ce pas ?

*

**

Brichot se porta à la hauteur de Corentin dans le couloir :

— Alors, on va partouzer, si je comprends bien ? dit-il finement.

Corentin hocha la tête en riant :

— Tiens, tu veux tromper Jeannette, maintenant ? C’est nouveau, ça !

Brichot rougit jusqu’aux oreilles.

— Je disais ça pour plaisanter.

— J’espère bien, reprit Corentin. Sinon, je lui cause, moi, à Jeannette, fais-moi confiance.

Ils arrivaient face à leur bureau. Marc Salengro se leva, obséquieux, en le voyant.

— Toi, suis-moi, ordonna Corentin durement.

CHAPITRE VIII

Le docteur Philippe Stassen referma frileusement la fenêtre. Dehors, la pluie venait de redoubler sur le jardin des Brosset-Miller. Si forte que les rosiers grimpants, tout autour de la fenêtre, perdaient un à un leurs pétales.

— Quel massacre ! murmura-t-il, sincèrement désolé.

Revenant s'asseoir dans un fauteuil, tout près de Mahmoud, il extirpa de la poche de sa saharienne de coton grège, très mode, un paquet de gitanes maïs et un cône oblong de pierre grise, long et étroit, de la taille d'une main d'enfant. Il posa le tout devant lui sur la table basse. Ensuite, il sortit d'une autre poche un paquet de plastique soigneusement fermé. Il le posa aussi sur la table, avant de l'ouvrir avec des gestes lents, prenant tout son temps. Une plaquette brunâtre apparut, de couleur mate. L'aspect d'une barre de chocolat mal raffiné.

— D'où vient-il ? demanda Mahmoud. Il a l'air très beau.

— Il peut l'être ! s'exclama fièrement Philippe Stassen. C'est du chira[5], du meilleur.

Le médecin fouilla de nouveau dans ses poches. Il en sortit un couteau pliant. Un Opinel banal, comme en ont tous les marins et tous les jardiniers. La lame claqua en s'ouvrant. Stassen s'en servit pour découper un petit

morceau avant de ranger soigneusement le reste dans le plastique, qui reprit le chemin de sa poche.

Ensuite, Stassen sortit une cigarette de son paquet et le vida peu à peu de son contenu dans sa paume gauche ouverte en faisant tourner la cigarette entre les doigts de son autre main.

Refermant sa main gauche sur le tabac éparpillé, il reprit son couteau de la même main et, piquant le morceau de chira, entreprit de le chauffer lentement, une trentaine de secondes durant, au-dessus de la flamme de son briquet. Le chira noircit et se rétracta.

Alors, Philippe Stassen le dégagea de la lame et, rouvrant sa paume gauche, l'y effrita en le mélangeant avec le tabac à l'aide du pouce.

La paume se referma de nouveau sur le tout. Reprenant son paquet de gitanes, Stassen en déplia le papier argenté, dont il déchira un petit carré qu'il fit brûler à son tour sur la flamme de son briquet pour éliminer la partie papier de la feuille. Le reste, il le roula en boule serrée et le plaça au fond du cône de son *shilom.*

Après, il versa son mélange de tabac et de chira dans le *shilom,* tassant un peu avec le petit doigt, ralluma son briquet et en porta la flamme contre le mélange, aspirant par l'autre extrémité du cône, la plus étroite, par en dessous.

Le briquet claqua. Stassen le referma. Et il tassa encore un peu la braise, avec le manche de son couteau cette fois. Puis il renversa la tête en arrière, tenant son *shilom* à deux mains. Celles-ci étaient serrées, l'une contre l'autre, comme quand on souffle dedans pour les réchauffer.

Par en dessous, la tête relevée, Philippe Stassen aspira sa première bouffée de chira. Une grande aspiration, très forte, très profonde.

Puis, placide, il tendit le *shilom* à Mahmoud sans même le regarder.

— Non, merci, fit Mahmoud.

Stassen sourit :

— Oui, tu as raison, au fond. Ça pourrait te gêner tout à l'heure. Tu n'as pas l'habitude.

Il se laissa aller dans son fauteuil, et reprit une aspiration. Très vite, il se détendit. Il commençait à « planer ».

Mahmoud soupira et détourna la tête pour regarder sa montre. Dix-huit heures, Séverine n'allait pas tarder. Il saisit le premier journal venu sur la

table, le *New-York Herald Tribune,* et entreprit de lire les nouvelles. À côté de lui, Stassen ne disait plus rien. De temps en temps, il aspirait une nouvelle bouffée puis replongeait en arrière, la nuque contre le dossier de son fauteuil, les yeux clos, savourant son plaisir. Dans la pièce, une entêtante odeur d'humus et de cuir fauve commençait à tout envahir.

Mahmoud n'entendit pas arriver Séverine. Elle était entrée derrière lui par une porte dérobée, taillée directement dans la tapisserie du salon, et dont elle avait fait jouer le loquet silencieusement. Deux mains douces et chaudes s'appliquèrent sur ses yeux. Une bouche parfumée vint déposer un sage baiser sur son front.

Mahmoud se retourna lentement et sourit. Décidément, son « travail » ici se révélait on ne peut plus agréable.

Séverine était en jean étroit, très rétro, chaussée de sandales surélevées 1950 avec des socquettes blanches. Pour le reste, un T-shirt de chez Courrèges avec un foulard de soie indienne noué autour du cou.

Elle virevolta devant lui, les bras écartés.

— Ça te va, comme emballage ?

Il rit :

— Un rien trop sage, peut-être.

Séverine s'arrêta et, plantée devant Mahmoud, remonta son T-shirt à deux mains en se tortillant. Elle ne portait rien dessous, et la poitrine jaillit, parfaitement libre :

— C'est mieux comme ça ?

Il avança les mains, gourmand. Séverine rabattit son T-shirt en se reculant :

— Pas touche, tu es venu pour causer aujourd'hui.

Séverine alla se poster devant Philippe Stassen, jambes écartées, mains sur les hanches.

Le médecin souleva péniblement les paupières et, d'une voix molle :

— Bonsoir, beauté.

— Bonsoir, toubib, répliqua Séverine du tac au tac, en se penchant pour lui déposer à son tour un baiser sur le crâne.

Philippe Stassen ricana et, l'enlaçant, voulut l'attirer à lui.

Elle se dégagea vivement, creusant ses reins dans un geste d'une impudeur telle que Mahmoud, derrière elle, sentit son ventre s'enflammer.

— Séverine ? appela-t-il doucement.

Elle se retourna, tous ses cheveux se balancèrent, masquant son visage, en coup de vent.

— Viens, dit Mahmoud.

Elle s'approcha, déhanchée, toujours cambrée.

— Sur mes genoux, insista Mahmoud.

Séverine obéit en pouffant :

— Tiens, mon grand sauvage s'apprivoise ? C'est gentil, ça.

Elle se frottait contre lui, cherchant sa bouche et prenant d'autorité ses mains pour le forcer à l'enlacer.

— Tu peux toucher, murmura-t-elle. Ça n'est pas interdit. Au contraire.

Mahmoud ne le se fit pas dire deux fois et Séverine poussa un grognement satisfait. Il -lui malaxait la poitrine à travers son T-shirt.

De l'autre côté de la table basse, Philippe Stassen émit un petit rire vulgaire.

— Ne vous gênez surtout pas pour moi, fit-il.

Séverine l'observa longuement par-dessus son épaule :

— Jaloux, toubib ?

Stassen eut une moue blasée.

— Allons, ma bonne dame, fit-il, presque sec, tu ne vas pas me faire le numéro de la provocation de partenaire !

La « provocation de partenaire », c'était dans le cours de sexologie du docteur Philippe Stassen, un « paramètre de base de l'incitation sexuelle » comme il disait à ses élèves. Avec eux, il avait longuement répété le sujet. Une fille veut attiser un garçon. Le meilleur moyen d'y parvenir est de se frotter devant lui à un autre garçon. Au fond, sous un prétexte scientifique, Stassen ne faisait que replâtrer des trucs vieux comme le monde.

Séverine lui adressa un baiser mondain.

— Je suis une bonne élève, non ?

Stassen approuva, rigolard :

— Pour ça oui. La meilleure, je crois. Tu devrais venir plus souvent à mes cours. Avec Mahmoud, d'ailleurs. Ça mettrait du piquant ; j'avoue que, ces temps-ci, ça devient plutôt banal.

Il insista :

— C'est sérieux ce que je dis, venez donc tous les deux. Ça me ferait plaisir.

En vieil habitué du haschisch, Philippe Stassen se contrôlait parfaitement quand il fumait. Maître de ses réactions, le drogué intelligent, sachant très bien jusqu'où on peut aller trop loin en restant toujours au-dessous, juste au-dessous du seuil d'alerte. Les premières vapeurs passées, il avait repris un air tout à fait normal. Il fallait vraiment le voir avec son *shilom* et humant l'odeur du chira qui l'environnait pour se rendre compte qu'il se droguait. Peut-être aussi, les prunelles étaient-elles un peu trop brillantes, mais à peine ; l'élocution, quant à elle, était redevenue normale.

Il insista :

— J'en ai un peu marre en ce moment de mon cours. Rien ne se passe plus véritablement. La routine s'installe. J'ai l'impression qu'on est tous là-bas en train de s'enfermer dans un cerveau type de mécanisme caricatural. Tout reste à réinventer, au fond. Ça crève les yeux. Intellectuellement, ça en devient presque indécent, tu vois ce que je veux dire. Je t'assure, j'ai besoin d'éléments avec une forte personnalité comme vous deux. Ou alors, forcément, je vais avoir droit au bide à brève échéance. J'ai beau chercher des moyens démultiplicateurs d'idées, je débouche en pleine ambiguïté problématique. Tu comprends, je suis de plus en plus seul à percevoir les éléments d'ouverture. Enfin, presque…

Sous l'effet du hasch sans doute, il reprenait peu à peu le jargon ampoulé de ses cours. Une seconde nature.

Séverine le coupa :

— Tu disais : tu es de plus en plus seul. Enfin presque… Explique-toi.

Stassen posa délicatement son *shilom* dans le cendrier.

— Oui, tu comprends, il ne me reste plus que cette fille, Françoise, comme véritable élément catalyseur.

— Ah oui… murmura Mahmoud, rêveur.

Stassen rit :

— Tu sais. Elle est bien, cette fille. Très douée. Honnêtement, je ne vois pas pourquoi tu l'as plaquée.

Mahmoud fit la moue :

— Trop hystérique… et collante en plus.

Stassen secoua la main ;

— Je ne suis pas de ton avis. Elle s'est débloquée, voilà tout. Formidablement débloquée même…

Il rêva un instant, les yeux perdus dans un rêve érotico-professoral.

— J'ai passé la nuit avec elle, après le cours de l'autre jour. Incroyable. Elle est parvenue, à une sexualité vigoureusement primitive. Je t'assure. Le panthéisme total. Parfaite. On a joui comme des bêtes.

Séverine émit un petit rire aigu.

— Mahmoud n'a pas besoin de ta Françoise pour jouir comme une bête, crois-moi.

Elle se serra contre l'Iranien.

— Mahmoud, dis-lui que, tous les deux, on a vraiment sublimé notre sexualité…

— Ça, j'avoue, concéda Mahmoud, Séverine, c'est une sacrée affaire.

Séverine esquissa un rictus de dégoût.

— Ordure, va. Je te le ferai payer. Vous êtes bien tous les mêmes.

De rage, elle se leva et alla chercher une Winston dans une boîte d'écaille sur la commode Louis XV marquetée, près de la cheminée. Superbe de colère, l'amazone prête au crime.

— Tu es d'une beauté, tu sais, souffla Stassen, admiratif.

Séverine se rassit, loin de Mahmoud.

— Bon, parlons sérieusement, j'en ai marre, moi, de vos plaisanteries d'hommes. Tiens, votre Françoise, elle me plaît. Je la veux. Parce que, tu sais, je vois très bien qui c'est, je me la rappelle parfaitement. Je te dis que je la veux. Ici.

Elle ricana :

— Ça sera amusant.

— Tout à fait possible, dit Stassen placide. C'est un excellent élément, je suis le premier à le reconnaître, non ?

Séverine s'enveloppa de fumée.

— Eh bien, qu'est-ce que tu attends pomme l'amener ?

Elle se tourna vers Mahmoud :

— Après tout, les présentations seront faciles à faire. Tu la connais, n'est-ce pas ?

— Pour ça oui, avoua Mahmoud, évasif.

Philippe Stassen essayait vainement de rallumer son *shilom.* Sans succès. Il abandonna la partie et le cogna contre le rebord du cendrier pour le vider de ses résidus et de la petite boule de papier d'argent noircie avant de le ranger dans sa saharienne.

— Bon, fit-il, autoritaire, on n'est pas là pour déblatérer. Passons au programme, quand est-ce qu'on commence ces séminaires ?

Ses yeux firent le tour de la pièce.

— L'endroit me paraît tout à fait approprié et, je t'en remercie, Séverine, ton offre d'hospitalité est la bienvenue.

Séverine se lissa les lèvres avec l'index. Paraissant rêver.

— Enfin, nous y voilà. Philippe ! s'exclama-t-elle. Pourquoi, t'imagines-tu que je t'ai demandé de venir ? Parlons net. Grâce à toi, j'ai pu mettre la main sur un vrai bandeur et ça, ça n'est pas rien.

Sous la brutalité du qualificatif, Mahmoud hocha la tête. Indulgent et satisfait à la fois. Au fond, si directe soit-elle, l'appréciation d'une femme de la trempe de Séverine le flattait. Il se leva et alla s'asseoir auprès d'elle.

— Tu me pardonnes pour tout à l'heure ? interrogea-t-il, câlin, en lui prenant la taille.

— Bien sûr, idiot, roucoula-t-elle en se soulevant pour l'aider.

Elle se tourna vers Stassen, l'air soucieux.

— Je veux un vrai chambardement, dit-elle. Finis les minets et les mijaurées habituels. Sinon, inutile de continuer. Ce qu'il me faut, désormais, c'est du sérieux. Qu'est-ce que tu as à me proposer, Philippe ?

Philippe rajusta le foulard noué deux fois autour de son encolure et qui descendait jusqu'à la ceinture de cuir fauve de sa saharienne où ses extrémités effrangées étaient prises.

— Il te faut un gros contingent ? interrogea-t-il.

Séverine réfléchit.

— Pas obligatoirement. Je te le répète, je préfère la qualité à la quantité. Six, sept, en tout, garçons et filles, ça me va.

Philippe Stassen poussa un soupir rassuré.

— Très bien alors, j'ai ce qu'il te faut.

Il fronça les sourcils.

— Bon, la petite Françoise dont je t'ai parlé, je crois que ce sera déjà un excellent élément de base. Décomplexée, totalement libérée, et pas ennemie de se chauffer s'il le faut, même à l'acide ! Parfait. À mon avis, ça ne devrait présenter aucune difficulté de son côté.

Il observa Mahmoud interrogativement.

— Tu m'aides à l'amener ici ?

Mahmoud soupira :

— Oui, bien sûr, s'il le faut.

— OK, affaire réglée, reprit le médecin. Ensuite, je pense à deux bonshommes qui viennent au cours depuis quelque temps. De la personnalité. De l'envie de faire des expériences. Un petit blond du nom de Michel. Vif, aigu. Excellente intervention, l'autre soir. Il voulait absolument organiser des *love-in.*

— Ça c'est intéressant, commenta Séverine qui ne bougeait plus.

— Reste à savoir comment est sa femme, reprit Stassen, car il est marié. Mais elle ne vient pas au cours ; enfin, on verra. C'est une éventualité à envisager. Je m'en occupe. Ensuite, je pense à un vieux, je veux dire, un homme de mon âge, au bord de la cinquantaine. Lui aussi a fait une très intéressante intervention, l'autre soir, sur la masturbation. Je crois qu'on devrait le contacter aussi. Il a l'air extrêmement ouvert.

— Côté filles ? questionna Séverine.

— Là, avoua Stassen, c'est un peu la loterie. Mais j'en vois deux ou trois de possibles. Une métisse, très excitante et qui travaille très bien. Puis une brune au nez en trompette, Aline, qui a l'air très attirée par le fellatio. Assez jolie. Avec un regard appuyé qui promet. Enfin, j'en ai une autre qui vient rarement, Juliette, une femme d'officier. Curieuse fille. Éducation répressive déplorable, avide de se débrider. Elle est encore sur ses gardes, mais je la sens pleine de promesses.

Séverine leva l'index :

— Je te rappelle que le physique compte pour moi énormément. Je ne veux pas des cloches, tu le sais !

Stassen rit :

— Ne t'inquiète pas. J'ai pensé à ça aussi. Tout ce dont je te parle, côté physique, ça ira très bien.

— Tant mieux, dit Séverine, pour ma part, j'ai mon amie Evelyne, tu connais, cette fille qui participait à nos premières expériences, il y a un an.

Stassen approuva :

— Je me rappelle très bien. Une blonde avec de gros seins. Dix-huit – vingt ans. Une bouche merveilleuse pour le fellatio, mais un peu lesbienne sur les bords ?

Séverine pouffa :

— Exact. Elle fait partie de mes extras.

Elle pressa le nez de Mahmoud avec son index.

— Et toi, l'Iran, tu as quelqu'un à proposer ?

Mahmoud attrapa au vol l'index de Séverine et le mordit délicatement :

— Peut-être, dit-il. À condition que vous ne soyez pas contre un peu de piment passionnel.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? fit Séverine, intriguée.

Mahmoud prit l'air mystérieux :

— Eh bien, vous voulez enrôler Françoise, qui va me faire la grande scène du un, c'est fatal. Excusez-moi, mais c'est sûr. Alors, pourquoi ne pas pimenter le tout en faisant venir aussi Marc, le mec qui se meurt d'amour pour elle ? Ça risque d'être drôle, non ?

Séverine rêva une dizaine de secondes.

— Tu es génial, reconnut-elle. Mais qui c'est au juste ?

Stassen lui expliqua en trois phrases.

— Ah, s'exclama Séverine, je connais ; il est déjà dans les films de mon mari. On tente le coup. Il marchera ?

— Sur des chapeaux de roue, promit Stassen.

Il rit, faussement gêné :

— En plus, il est à voile et à vapeur. Ce qui n'est pas pour te gêner, n'est-ce pas Mahmoud ?

Mahmoud haussa les épaules :

— Je te vois venir, toubib, mais après tout, pourquoi pas ? Il est un peu mou, mais ça doit être drôle de le faire crier un peu.

Séverine hocha la tête, indulgente :

— Dis donc, ça promet ! Maintenant, je voudrais qu'on se dépêche de tout mettre au point. J'ai mon planning à organiser.

Stassen prit l'air étonné.

— Et alors ? C'est une affaire de huit jours au plus, non ?

— Tu me le garantis ? dit Séverine, soupçonneuse.

— Bien sûr, à moins d'un accroc. Mais j'ai des solutions de remplacement.

Séverine était toujours serrée contre Mahmoud. Elle lui mangea le lobe de l'oreille d'un coup d'incisives.

— Tu t'es occupé du matériel ?

Mahmoud essaya de se dégager :

— Évidemment, mais si tu ne me laisses pas bouger, je ne peux pas te montrer.

Séverine se recula. Mahmoud se déplia pour aller chercher une petite mallette à documents de cuir noir, posée en entrant sur l'électrophone. Les serrures claquèrent.

— Voilà, fit-il en rabattant la partie supérieure.

Séverine et Philippe Stassen se levèrent et s'approchèrent.

Dans la mallette, soigneusement rangés, toute une série de petits paquets et de tubes pharmaceutiques. Mahmoud les extirpa un à un, dépliant, dévissant, tout en faisant ses commentaires :

— D'abord, les produits de pharmacie proprement dit.

Il tendit de petits cachets ronds et plats, de couleur neigeuse, moitié plus petits que des cachets d'aspirine. Puis des ampoules minuscules à tête cassable, remplies d'un mélange laiteux.

— Héroïne, opium et morphine, dit-il.

Il reposa le tout et vida plusieurs sachets de papier. Des gélules, des cachets, des pilules, multicolores roulèrent sur la table basse.

— Amphétamines, dit Mahmoud.

Après, ce fut le tour du L.S.D., sous deux formes. Des flacons d'un liquide incolore, d'abord. Des pilules ensuite. De couleurs différentes. Blanches, roses, orange, marron, bordeaux foncé, noires. Pour bien marquer la différence de concentration, croissante du blanc au noir.

Enfin, Mahmoud présenta une quinzaine de flacons destinés aux « cocktails ». Les uns étaient des excitants, les autres des calmants ou des somnifères, tous affublés de noms compliqués, souvent avec des traits d'union. Savamment mélangés et dosés, ils permettraient de régler l'effet des drogues précédentes de manière à entretenir chez les « sujets » un état de réceptivité parfaite. Tout en jouant aussi, bien entendu, un rôle d'aphrodisiaques plus puissants que les moyens ordinaires, cantharide ou autres excitants d'une efficacité insuffisante.

Fascinés, Séverine et Stassen contemplaient tout cet étalage de dynamite.

— Bravo, finit par murmurer Séverine. Tu as bien travaillé. Où as-tu récolté tout ça ?

Mahmoud prit l'air excédé.

— Ne pose pas des questions dont tu connais déjà la réponse. Tu veux ? Tu sais bien que je fais un stage d'internat dans un hôpital, non ?

Séverine se tourna vers Stassen :

— Dommage que tu ne fasses plus de stages d'internat, toi aussi. On n'aurait vraiment plus de problèmes d'approvisionnement.

Stassen renifla :

— Écoute, la question n'est pas là. Je commence à être grillé, côté armoires à pharmacie, c'est tout. De toute façon, tu n'as pas à te plaindre de moi, il me semble, qui te fournis en hasch et en ginseng ?

— C'est vrai, reconnut Séverine. Mais c'est bien parce que tu as un fournisseur de hasch très éclectique, sinon…

Stassen éclata de rire :

— Vouai. Tu as de la chance de profiter de mes surplus. Parce que si je me mettais moi aussi au cheval ou à l'op[6] tu serais le bec dans l'eau. Mais je ne suis pas fou. Le hasch, ça me suffit. Je me demande vraiment si un jour tu comprendras cette vérité de base : il ne faut jamais passer aux drogues fortes, jamais.

Séverine haussa les épaules.

— Toubib, tu es trop bête. Tu sais bien que je n'ai jamais fumé de hasch ou d'opium et que je ne me suis jamais piquée à l'héroïne. Tes mélanges je m'en sers seulement pour les muqueuses. Bon Dieu ! ça n'est pas être droguée, ça ?

— Si on veut, grommela Stassen. Au rythme où tu te les masses, tes muqueuses, je suis surpris que tu ne sois pas déjà passée au stade de l'accoutumance.

Séverine lui appliqua une gifle amicale.

— Je suis une forte nature, toubib.

Mahmoud se fit tout petit dans son coin :

— J'en sais quelque chose, admit-il, admiratif.

Dehors, la pluie redoublait, tournant à l'orage. Séverine se leva et, appuyant son front à la vitre, contempla le jardin noyé sous des trombes d'eau dans le crépuscule. Elle se retourna et alla craquer une allumette sous les fagots de la cheminée. Le salon s'illumina, parcouru de clairs reflets qui dansaient sur les murs et jouaient dans les verres des gravures anciennes. Agenouillée, elle replaçait avec un tisonnier les brindilles consumées qui tombaient en se tordant, rougeoyantes.

— T'en plaindrais-tu ? jeta-t-elle vers Mahmoud par-dessus son épaule.

Mahmoud sourit à Philippe Stassen.

— Pas le moins du monde, dit-il. D'autant plus que je suis rémunéré.

— Bien ? questionna Stassen, intéressé.

Séverine s'était relevée.

— Assez pour qu'il m'obéisse, fit-elle avec une ironie acide...

Stassen se passa la main sur le crâne et, doucereux :

— Est-ce à dire que… mettons que Mahmoud ne se révèle pas tout à fait à la hauteur de son salaire ?

Séverine haussa les épaules, radoucie.

— J'avoue que ça m'étonnerait. Le vrai petit taureau sous ses airs de joli garçon évaporé. Surtout depuis qu'il s'est laissé convaincre qu'avec un peu de pommade son machin devient vraiment inépuisable.

Stassen fronça les sourcils et observa Mahmoud.

— C'est vrai ce qu'elle dit ? Tu as tort, tu sais.

— Bof, fit Mahmoud, fataliste. Au début, je ne voulais pas, mais ce n'est pas bien méchant.

Il rit :

— Et après tout, j'ai négocié ça. On me paye double depuis, toubib.

Stassen observa un instant de silence.

— Est-ce que Séverine t'a expliqué comment a fini ton prédécesseur à force de « bofs » ? reprit-il d'un ton uni.

Séverine cogna rageusement sa pincette contre les chenets.

— Philippe, occupe-toi de tes affaires, grinça-t-elle.

Mahmoud sourit :

— T'inquiète pas, fit-il. Dès que j'ai réuni là somme que je me suis fixée, je fais machine arrière.

— Salaud, grinça Séverine, je saurai bien te retenir, crois-moi.

— C'est ce qu'on verra, répliqua Mahmoud, placide. Notre contrat porte sur une somme bien précise et gagée sur une caution, non ?

— Eh bien, vous deux, ironisa Stassen, on peut dire que vos relations se sont engagées dans le calme et la dignité !

— C'est pour ça qu'elles marchent sur des roulettes, dit Mahmoud, tout est clair entre nous, n'est-ce pas, ma chérie ?

Séverine darda sur lui un regard acéré. Une seconde. Pas plus. Elle se radoucit aussitôt.

— Tu es un monstre, articula-t-elle presque avec affection.

— Pas plus que toi, rétorqua Mahmoud.

— Exact, approuva Stassen. À ce que je vois, vous formez un couple parfait.

Depuis un instant, Séverine avait pris l'air absent. Elle parut se réveiller.

— Tu ne veux pas qu'on te le prouve, toubib ? Et tout de suite.

Stassen haussa les épaules.

— Si vous voulez, après tout. Je ne suis pas contre les spectacles, surtout quand les acteurs sont bien faits de leur personne.

— OK, jeta Séverine en le fixant. J'aime assez qu'on me regarde faire.

Le T-shirt vola en un tournemain, en direction d'un fauteuil, aussitôt rejoint par le jeans. Séverine apparut intégralement nue, sauf son foulard,

ses socquettes et ses sandales.

— Où ? demanda simplement Mahmoud en souriant.

Séverine parcourut la pièce des yeux.

— Tiens, murmura-t-elle, puisque le toubib a l'intention d'enrôler une spécialiste du fellatio, comme il dit, pourquoi ne pas lui faire une petite démonstration préliminaire, histoire de voir s'il connaît vraiment bien le sujet ?

— Pourquoi pas ? fit Mahmoud avec un clin d'œil à Stassen.

Il se rassit paisiblement dans le canapé. Séverine s'approcha et s'agenouilla entre ses jambes. Une demi-minute plus tard, elle se recula et, à Stassen :

— Qu'est-ce que tu penses de cette érection, toubib ?

— Remarquable, avoua Stassen. À condition que tu ne l'aies pas pommadé.

— Absolument pas !

Mahmoud éclata de rire.

— Ah, vous êtes bien, tous les deux, avec votre technique.

Séverine allait replonger quand Philippe Stassen l'arrêta d'un geste.

— Attends, fit-il. Ça commence à m'intéresser. Poussez le jeu jusqu'au bout. Toi, Séverine, tu fais tout pour l'avoir le plus vite possible, et toi, Mahmoud, tu résistes. On va voir combien de temps tu tiens. Excellente expérience. Mais à une condition. Séverine, les mains dans le dos, tu ne te sers que de ta bouche. Toi, Mahmoud, aucune caresse sur elle. Rien. La seule action buccale.

— Si ça t'amuse, fit Mahmoud, bon prince, on peut te faire ce petit plaisir, n'est-ce pas, Séverine ?

Elle rit et, à Stassen :

— Note l'heure, on y va.

À petits coups de dents, elle se mit à mordiller le membre à sa base. Mahmoud avança les reins, lentement, rejeta la tête en arrière sur le dossier de son canapé, les yeux clos, et il ne bougea plus.

— Vous penserez à moi, tout à l'heure, jeta Stassen en riant.

Séverine se releva et se tourna lentement vers lui.

— Tout de suite, si tu veux, articula-t-elle avec un sourire frondeur.

Elle se cambra, lui offrant ses reins. Stassen se leva lentement, l'œil brillant.

*

**

Dix minutes plus tard, la porte du salon s'ouvrit sans bruit. Henri Brosset-Miller rentrait chez lui après une journée de travail bien remplie.

Il ne marqua aucune surprise au spectacle peu conjugal qui s'offrait à lui dans la lumière dansante du feu de sarments.

Il se contenta de trottiner sur la pointe des pieds jusqu'à la commode, dont il ouvrit un tiroir avec des gestes feutrés pour en sortir un appareil photo qu'il munit d'un flash et il alla s'asseoir dans le fauteuil laissé vacant par Philippe Stassen.

Le premier éclair de flash fit relever la tête à Séverine.

Elle sourit à son mari avec un geste affectueux de la main, et elle replongea.

Henri Brosset-Miller déclencha un nouveau flash. Attentif, l'air studieux.

Parfait petit mari plein de tolérance doublé d'un voyeur comblé.

CHAPITRE IX

Brichot tira la manche de Boileau.

— La voilà, fit-il dans un souffle.

Emmitouflée dans une longue veste de laine écrue tricotée à la main, Françoise venait de sortir de l'entrée principale de l'université. Mêlée sous la pluie aux étudiants qui s'attardaient avant de rejoindre leur 2 CV et leurs vélomoteurs ou de se diriger vers l'arrêt du bus.

Rabert et Brichot étaient à une trentaine de mètres d'elle au plus, dans leur camionnette Renault banalisée. Une arme d'observation et de filature bien plus astucieuse que la classique voiture, très repérable parce que trop connue : Une de ces « retombées » des films policiers dont se plaignent amèrement les flics. Impossible aujourd'hui de tenir correctement une filature avec une R 16, par exemple. Tout le monde sait que la police a des R 16. Tandis que le truc de la camionnette, ça n'est pas encore grillé. Pour l'instant… Une fois que ce sera fait, il faudra passer à autre chose.

Mais pas d'inquiétude à avoir : les capacités d'invention de la police sont tout à fait remarquables.

Ce soir la camionnette de Brichot était d'un modèle sophistiqué. Le dernier cri, livré récemment par les usines de la Régie, de l'arme de filature. De l'extérieur, l'apparence la plus anodine qui soit : peinture gris-beige désespérément triste, une galerie courant sur toute la longueur du toit. Pour

n'importe qui passant à côté, et à supposer qu'on y prête attention, c'était la camionnette de livraison d'un quelconque maraîcher : des cageots apparaissaient, entassés à l'intérieur contre la vitre arrière. Et avec ça, l'air vieux et fatigué, bien qu'elle n'ait que cinq ou six cents kilomètres au compteur. Les maquilleurs de la PJ avaient bien fait leur travail : cabossages savants sur les ailes, rayures griffant çà et là la peinture et même, amoureusement distribuées au pinceau taillé en pointe, de fausses taches de rouille aux endroits stratégiques d'une carrosserie.

Il fallait vraiment être du métier pour remarquer les œilletons minuscules, disposés partout sur tout le tour de la camionnette, et qui permettaient d'observer dehors sans être vu. Et qui se serait douté que la galerie, sur le toit, était en fait une antenne ultra sensible pour le poste-radio émetteur et récepteur installé à l'intérieur ?

Françoise Rocher passa à frôler la camionnette. Derrière la tôle, Brichot la suivit en se déplaçant sur 90 degrés, comme un sous-marinier rivé à son périscope.

— C'est bien la fille, constata-t-il à voix basse en vérifiant la photo qu'il tenait au creux de la main.

Trois jours plus tôt, posté dans la même camionnette à la sortie du *Bilboquet,* à la fin de la projection du film du docteur Philippe Stassen, Corentin avait photographié à la lumière infra-rouge Françoise, qu'il était seul capable de reconnaître. Il avait définitivement arrêté son plan de travail : simulant le désintérêt pour l'information de Marc Salengro, il avait prétexté la pure bonté pour lui faire accorder son condé. L'engueulant même, avec une exaspération parfaitement simulée d'avoir eu le culot de venir l'enquiquiner avec une histoire en bois. Salengro était parti, vexé, mais son condé en poche. Ce qui, après tout, était toujours ça de pris.

Pas question, en effet, pour Corentin de mettre l'indic au courant du sérieux avec lequel il prenait son information. Son flair lui avait fait comprendre que Salengro ne disait pas tout ce qu'il savait, loin de là. Et puisque lui, Corentin, connaissait Françoise, chaînon elle aussi de ce qu'il sentait être une filière intéressante, il pouvait fort bien se passer de Salengro pour remonter la filière. Sûr, d'ailleurs, de le retrouver au passage, à un moment ou un autre.

Sans quitter Françoise des yeux, Brichot ordonna à voix basse :

— Vas-y, Hardy, mets le contact.

Un petit bruit de fontaine lui répondit. Brichot se retourna, la moustache hérissée de fureur ; Rabert, carré sur les deux jambes, pissait consciencieusement.

Du point de vue technique, rien à lui reprocher, d'ailleurs. Les camionnettes sont organisées pour ça. Derrière la place du conducteur, adossée à une cloison aveugle coulissante, tout le reste du véhicule était un « sous-marin » intelligemment organisé pour tenir des sièges d'une durée indéterminée. Banquettes longitudinales, table remontable, petit garde-manger, poste radio avec ses voyants et ses cadrans et, enfin, dans un angle, un entonnoir de plastique jaune donnant, par un siphon, sur un tube se déversant directement du côté des roues arrière. Une organisation calquée sur le système des toilettes des trains : les planques sont souvent longues, hélas… et pas question de sortir pour satisfaire un besoin naturel. Les camionnettes doivent avoir l'air complètement abandonnées, dormantes, oubliées. Ça marche d'ailleurs si bien que les contractuels et les « aubergines » s'y trompent régulièrement. Les P.V. pour stationnement en infraction fleurissent sur les essuie-glaces de certaines camionnettes rangées un peu partout dans Paris. Parfois même, les camions-grue de la fourrière viennent s'évertuer à les enlever. Ce qui ne manque pas de provoquer des discussions savoureuses…

— C'est bien le moment ! gronda Brichot, blême de colère.

— Tu n'avais qu'à pas apporter de la bière, fit Rabert, philosophe, en secouant son machin. La bière m'a toujours donné envie, tu le sais.

— Grouille, bon Dieu, la fille s'en va.

Dans sa rage, Brichot avait poussé son collègue d'une bourrade vers l'avant. Rabert se précipita, grincheux : il n'avait même pas eu le temps de se reboutonner. Le panneau coulissa ; Rabert, son machin toujours à l'air, se cala au volant. Démarreur. La camionnette sortit de sa léthargie.

D'une main, Brichot avait attrapé le micro du poste-radio. Il manœuvra le bouton de contact. L'œil toujours rivé à son viseur. Françoise se dirigeait vers une vieille Mercédès sport blanc crème. La voiture de Marc Salengro.

— Allô, fit Brichot. Ici Brichot, Boris, tu me reçois ?

Les écouteurs grésillèrent.

— Je te reçois, 5 sur 5. Au poil. Alors, Mémé ?

La voix de Corentin était tout à fait nette. Enfin, on leur avait livré du bon matériel. Pas trop tôt… Brichot eut un sourire de satisfaction en pensant au temps des radios pourries qui tombaient régulièrement en panne après avoir massacré les tympans des flics qui les utilisaient.

— Françoise s'en va, dit précipitamment Brichot. Dans la voiture de ton gus. On leur file le train.

— Suis-les. Et, surtout, n'oublie pas que je suis à la Bastille. Il y a plusieurs itinéraires possibles. Pense à me prévenir à temps des changements, que je ne vous rate pas pour prendre le relais.

— J'ai encore toute ma tête, grommela Brichot. Garde le contact.

La Mercédès démarra en douceur. Marc Salengro n'avait pas oublié les conseils de prudence de Corentin. Derrière lui, à cent mètres, la camionnette de maraîcher prit la direction de Paris. Tranquille en cas de folie de vitesse de Salengro, son moteur trafiqué était capable de développer 125 chevaux SAE à 5 800 tours-minute. Un bolide camouflé en chariot. Même les amortisseurs étaient renforcés. Tenue de route garantie dans les virages à 100 à l'heure. Une merveille valant sept millions anciens, radio et toilettes façon SNCF compris, *of course.*

*

**

Françoise observa le paquet de cigarettes que Marc Salengro venait d'extirper dans sa main droite sous son nez.

— Tiens, des Winston filtre ? fit-elle, à peine aimable.

Marc engagea la troisième et pressa l'accélérateur avec respect.

— Tu ne pourras pas me reprocher de manquer d'attentions avec toi.

Françoise se radoucit et, tirant prestement un briquet de sa poche, alluma sa Winston.

— D'ac, fit-elle avec un vague sourire forcé. À quoi tu veux en venir avec ton grand jeu ?

Marc Salengro récupéra vivement le paquet que Françoise s'apprêtait, par pure distraction sans doute, à enfourner dans sa veste de laine.

— Excuse-moi, fit-il humblement, moi aussi, j'aime les Winston.

Il enfonça l'allume-cigare dans son logement. Le seul mécanisme qui fonctionnait sans anicroche dans la Mercédès : quand il le tira, sept secondes plus tard, conformément aux instructions du livret d'origine logé dans le plateau à clé du tableau de bord, la grille métallique de l'allume-cigare rougeoyait impeccablement. Il alluma sa Winston avec satisfaction.

— Tu n'as pas répondu à ma question ? constata Françoise, indifférente à tout ce manège. Pourquoi m'as-tu téléphoné qu'il fallait absolument qu'on se voie ce soir ?

Marc attrapa le volant en croisant les mains pour entamer son entrée dans la Porte Dorée.

— À cause de Mahmoud, lâcha-t-il en s'engageant dans l'avenue Daumesnil.

Françoise massacra discrètement sa cigarette.

— Ah oui ? Et pourquoi donc ?

Dans le ton, la sincérité de l'écolière qui s'étonne que sur son carnet de notes il y ait un zéro pointé inscrit dans la colonne : conduite.

Marc savoura son effet :

— Mahmoud a envie de te voir…

Françoise se maîtrisa.

— Tu te fous de moi ? demanda-t-elle d'un ton indifférent très étudié.

Les freins de la Mercédès grincèrent au feu rouge de la rue de Picpus.

— Mal réglé, grommela-t-il.

— Quoi ! fit Françoise, croyant à une insulte.

Marc sourit dans l'ombre.

— Je veux dire que mon ralenti est mal réglé.

Françoise s'agita nerveusement, faisant grincer son siège.

— Écoute, si tu voulais me voir pour te payer ma tête, autant me laisser descendre tout de suite.

En même temps, elle chercha la poignée de sa portière.

Marc se paya le luxe de démarrer sec. Françoise abandonna ses recherches.

— Un *love-in,* déclara-t-il, c'est de ça qu'il s'agit.

Françoise tourna lentement la tête vers lui.

— Tu es sérieux ?

— Tout à fait.

— Tu viens de sa part ?

— Pas tout à fait…

— Explique-toi.

Marc ralentit encore. Le feu était au rouge, là-bas, au carrefour de la rue de Rambouillet.

— Philippe a des projets de *love-in* spéciaux, reprit-il, d'une voix saccadée. Des *love-in* chez une fille bourrée. Drogue à l'appui, le grand jeu, le vrai séminaire d'amour, comme il dit. Il m'a raconté qu'il pensait à ça depuis longtemps pour un bouquin ; que, pour la première fois, il avait trouvé le local et l'accueil. Superbe, il paraît, le gros coup à s'envoyer en l'air dans la moquette de luxe. Idéal, non, pour prendre son pied ?

Françoise se rétracta :

— Tu vois, Marc, tu as toujours vu les choses par le petit bout de la lorgnette. Si Philippe a trouvé le moyen de faire quelque part un *love-in,* un vrai, c'est qu'il a ses raisons, c'est que c'est du sérieux. Et toi, tu rabaisses tout, encore une fois. Tout ce que tu trouves à dire, comme d'habitude, c'est de parler de prendre son pied. Tu n'as vraiment rien compris. Tu me dégoûtes.

Marc ricana. Un rideau de fer était tombé sur son visage.

— Pardonne, fit-il, veule. Tu as raison, je n'ai jamais su trouver le vocabulaire juste…

— S'il ne s'agissait que de vocabulaire… jeta Françoise, glaciale.

Les jointures de Marc se contractèrent autour du volant :

— Tu veux arrêter de me haïr, non ? Je te donne un moyen de revoir Mahmoud, et, toi, tu fais ta mijaurée !

Le blanc des yeux de Françoise s'injecta.

Ils étaient arrêtés à un nouveau feu rouge.

— Quoi ? fit-elle, l'air ébahi. Tu ne mens pas ? Mahmoud est au programme de ce *love-in* ?

— Puisque je te le dis, fit Marc sombrement.

Sincère pour la première fois depuis tout à l'heure.

Il ricana :

— Ça change tout pour toi, hein ?

Françoise partit d'un rire suraigu :

— Bien sûr !

La Mercédès s'engagea à petite vitesse rue de Lyon en direction de la Bastille. Les mains de Marc Salengro tremblaient sur le volant.

— Tu t'en voudras un jour, gronda-t-il, de me faire du mal exprès. Parce que je le sens. Au fond, tu n'es pas méchante.

Françoise rabattit contre sa poitrine les pans de sa veste, furieuse.

— Bon, reprit Marc. Parlons simplement. Je suis le contact. Parce que je t'aime, tu le sais. Alors, ne fais pas d'histoires, je t'offre le moyen de revoir Mahmoud, et de…

Il s'arrêta, et avec effort :

— Bref, je suis à ta disposition pour tous renseignements techniques concernant cette affaire, voilà tout…

*

**

Dans la camionnette, Brichot secouait son micro :

— Boris, tu m'entends ?… Bon. Écoute, les voilà. Tu les vois ? Derrière le poids lourd belge…

— OK, Mémé, répondit Corentin. C'est repéré.

— Bon, à toi, je stoppe. Vas-y. C'est ton tour.

Au coin de la rue de la Roquette et du boulevard Richard-Lenoir, une R 5 marron avec une galerie pareille, sauf la taille, à celle de la camionnette, décolla doucement du trottoir juste derrière la Mercédès.

Celle-ci, toujours aussi paisible, continua à prendre le rond-point et prit la rue Saint-Antoine, en direction de la rue de Rivoli. La R 5 lui emboîta le pas. À droite du conducteur, Boris Corentin.

— Suis de loin, dit-il à son chauffeur. La circulation est fluide. Inutile de leur coller aux fesses. Ils me connaissent.

Tardet, avide de briller comme tout inspecteur stagiaire, se sentait des envies de zèle.

Il accéléra.

Au feu rouge du métro Saint-Paul, vide à cette heure-là de toute circulation, ou à peu près, la R 5 marron vint coller brutalement aux fesses de la vieille Mercédès blanc crème. Réflexe, pur réflexe, de Marc Salengro : il jeta un œil à son rétroviseur.

Et il reconnut dans la voiture suiveuse un dénommé Boris Corentin, inspecteur principal des Affaires recommandées de la Brigade mondaine.

Il ne broncha pas. Son pied ne s'énerva même pas sur l'accélérateur. Mais sa brillante cervelle d'intellectuel dépravé rebondit de déduction en déduction comme la boule d'un flipper avant de faire tilt sur la seule conclusion possible : il fallait semer la R 5 marron munie d'une galerie sur le toit et, à la place du passager, d'un visage trop bien connu.

La Mercédès était vieille et fatiguée. Mais les bonnes marques, le besoin se présentant, sont encore capables, même au bout du rouleau, de sursauts tout à fait remarquables.

Une brusque accélération après un double débrayage pour reprendre de la puissance en seconde au débouché d'un taxi un peu agressif. Accélération suivie d'un freinage à mort à l'angle de la rue du Bourg-Tibourg. Freinage suivi d'un hurlement d'embrayage, toujours en seconde, et d'un braquage en catastrophe à droite pour s'enfiler dans ladite rue Bourg-Tibourg. Salengro avait plus de réflexes que Tardet.

Quand celui-ci bloqua ses freins, à la hauteur de la rue des Mauvais-Garçons, plus de Mercédès dans le pare-brise.

Mais une belle crise de rage de la part de Boris Corentin.

— Qu'est-ce qui t'a pris ? Tu es dingue ou quoi ? éructa Françoise.

Marc Salengro embraya *soft* en troisième.

— Pas du tout, murmura-t-il, j'ai soudain eu envie de rentrer plus vite.

— Mais, j'habite rue Volney, protesta Françoise, surprise.

Marc esquissa un sourire.

— Peut-être, mais moi, j'habite rue du Foin.

— Tu as changé d'adresse ? s'étonna Françoise.

— Oui, j'ai changé. Provisoirement. Un coup de tête, comme ça.

La Mercédès arrivait rue de Turbigo. Françoise se pencha vers Marc.

— Répète un peu ce que tu m'as dit.

— Quoi ?

— Que tu me conduis chez toi, imbécile !

Marc lui adressa un long regard mouillé :

— Je ne te force pas, tu sais.

Françoise écrasa rêveusement son mégot dans le tableau de bord, dix centimètres à gauche du cendrier, mais Marc ne lui en tint pas rigueur.

— Tu es un drôle de mec quand même… fit-elle, encore remuée du coup de volant à droite.

Jamais elle n'avait vu, jusqu'à présent, Marc Salengro avoir – un geste d'autorité.

— C'est ce que je me dis parfois, dit Marc à tout hasard en se rangeant devant son nouveau chez lui, le studio d'un copain parti draguer sur la Côte.

En montant le vieil escalier craquant derrière Françoise, il contempla sa chute de reins, mouvante devant lui et songea, ravi, à ces petits malentendus entre les sexes, qu'un malentendu suffit à résoudre par hasard.

CHAPITRE X

— Tu te rappelles le coup de l'Alfa Romeo ? dit Brichot entre deux grincements de lime à ongles sur son pouce gauche.

— Oh, ça va… grommela Corentin.

Brichot insista :

— Je disais ça sans mauvais esprit… juste pour…

— J'ai dit : ça va ! hurla Corentin, rouge en repoussant le bureau devant lui.

Il se rassit et joua des mâchoires.

— D'abord, grinça-t-il, dans le coup de l'Alfa Romeo, c'est toi qui t'es conduit comme une cloche. Ensuite, dans le coup d'hier soir, c'est Tardet qui conduisait, pas moi.

Brichot s'arracha une peau d'un coup de dent à la lunule du pouce gauche.

— OK, ma flèche, fit-il conciliant, mais moi, on m'a toujours répété que le responsable, dans une équipe, c'est la flèche.

Il gratta sa moustache.

— Non ? insista-t-il candide.

Pour se désénerver, Corentin se paya une folie : il dépiauta une à une les cinq Gallia restant dans son paquet.

— Tu as raison, Mémé, admit-il. Chacun son tour d'être cloche. Salengro nous a doublés. Disparu de chez lui… Me voilà frais !

Brichot avança sa main poilue par-dessus le bureau.

— Écoute, Boris, je ne suis pas mauvais, moi. Je ne vais pas te condamner à l'épilation[7].

Corentin se voûta, un peu honteux à l'évocation du supplice infligé à son copain.

Brichot savoura son effet. Pas exagérément, en véritable ami.

— Je me contenterai, reprit-il, de te donner un conseil.

Corentin leva le nez, saisi par la magnanimité :

— Explique-toi.

Sadique, Brichot reprit sa lime à ongles et se paya le luxe de deux ou trois frottements exaspérants sur l'index de sa main gauche.

— Je suis allé faire un tour aux archives ce matin, déclara-t-il sentencieusement.

— Et alors ? jeta Corentin, avide.

— Alors, j'ai retrouvé l'adresse de Françoise pour t'éviter d'avoir à griller tout en interrogeant ton prof de sexologie, évidemment.

Corentin regretta subitement d'avoir massacré toutes ses cigarettes.

— Dépêche-toi, je commence à comprendre.

— Je voudrais bien savoir quoi ! s'exclama Brichot, qui ne se lassait pas d'être le maître de la situation. Bon, passons. Tu m'as dit : c'est une étudiante. Tu m'as dit aussi : elle est liée à Marc Salengro ?

— Évidemment oui, jeta Corentin, au bord de la vexation.

Brichot pointa sa lime à ongles droit sur son nez :

— Erreur, mon grand, je te prends en faute. Quel bonheur ! visiblement tu n'es pas allé jusqu'au bout.

— Jusqu'au bout ?

— Eh, oui ! Pourtant tu sais bien que ces salauds des archives économisent le papier et tapent leurs fiches recto verso depuis quelque temps, histoire de protester contre l'absence d'augmentation de salaire.

« J'y ai pensé, moi. Et j'ai retourné la dernière fiche Salengro. Résultat : j'ai découvert le paragraphe : Fréquentations. Et les fréquentations de Marc

Salengro, ça s'appelle entre autres : Françoise Rocher, 7, rue Volney, Paris 2e.

Corentin essaya d'insister, mais faiblement, conscient d'avoir perdu d'avance.

— Rocher, fit-il en cherchant nerveusement à récupérer un mégot dans son fouillis de tabac, c'est un nom très répandu.

Brichot se cala les pouces dans le gilet.

— Sauf quand la fille portant le nom de Rocher qui est rentrée chez elle, 7 rue Volney, pour être précis, ce matin même à onze heures trente, a exactement la tête, en fatigué il est vrai, de la photo que tu m'as fournie avant de me mettre en planque à Vincennes.

Corentin fit une chose qui n'était pas dans ses habitudes.

— Merde alors… dit-il à voix basse.

Puis il se leva pour simuler sur la personne d'Aimé Brichot une attaque de close-combat.

*

**

Françoise Rocher, vingt-deux ans, licenciée en lettres classiques et qui s'était lancée ensuite dans la chasse aux cours de sexologie, vivait dans une certaine forme d'illégalité depuis quatre ans déjà. Exactement depuis l'âge de dix-huit ans, quand elle avait jeté à la figure de ses parents – lui, cadre supérieur dans une grande compagnie d'assurance, elle, femme au foyer parfaite – qu'elle n'avait décidément pas la moindre envie de suivre la voie tracée par leur exemple. « Vous êtes deux fossiles, un point c'est tout. Et vous l'avez toujours été », leur avait-elle lancé à la figure à l'issue d'une mémorable discussion. Sujet : la demande en mariage faite par le fils du directeur des Moulins de Saint-Vals, près de Montereau. Charmant garçon, déjà à demi chauve à vingt-sept ans et qui avait fait sa cour à Françoise avec une désespérante absence de conviction. Pour cause : Roger Roiser était homosexuel, ça crevait les yeux. Il l'avait même avoué à Françoise entre deux rhododendrons, au fond de la propriété de ses parents, par un beau dimanche ensoleillé, tandis que les deux couples Roiser et Rocher, installés

sous la tonnelle pour siroter des alcools blancs, les observaient de loin, et en coin, avec des mines congestionnées et attendries.

En revenant côte à côte, mais pas main dans la main, vers leurs parents respectifs, Françoise et Roger étaient devenus bons amis. En clair, bien décidés l'un et l'autre à ne jamais se marier.

Depuis Roger s'était installé à Paris et mangeait joyeusement son héritage – ses parents s'étaient tués dans un accident de voiture sur l'autoroute du Sud à la suite d'un souper trop bien arrosé – cerné d'une nuée de michetons aussi jolis garçons que fauchés et dont il réglait les notes de tailleur et de restaurant avec une générosité parfaitement consciente. Roger avait fait son calcul. À trente-huit ou quarante ans au plus, estimait-il, il se serait ruiné. Agréablement. Alors, il se tuerait. Avec courage et dignité, espérait-il.

Françoise le voyait de temps en temps. Et, les années passant, elle se disait qu'après tout, pourquoi ne pas l'épouser au fond ? Les mariages blancs, ça existe. Roger, d'ailleurs, évoquait parfois la question en riant. Ce rire bizarre qu'ont les suicidaires pour parler de choses sérieuses…

Roger se pencha vers son voisin, un jeune garçon diaphane, la taille prise, dans un jeans rétro, ultra serré sur des bottines surélevées, avec une chemise de soie bouffante par-dessus, poignets mousquetaires brodés, col colonial ouvert sur un buste maigre où pendait, attachée par une chaînette d'or, une médaille de la Sainte Vierge, très première communion des années 50 et d'ailleurs achetée aux Puces, porte de Saint-Ouen. L'éphèbe avait les cheveux courts, coiffés bouclés, très relevés sur les tempes, avec les pattes coupées net au rasoir, en pointes. Les cils passés au mascara, bien entendu, mais discrètement.

— Jean-Charles, dit Roger, c'est Françoise, tu sais, je t'en ai parlé déjà.

L'éphèbe papillota des cils et sourit, amical.

— Tu permets ? interrogea Françoise en aspirant nerveusement une bouffée de sa Winston.

Elle avait posé la main sur l'épaule de Roger et griffait légèrement le feutre de son blouson écossais (90 F aux Puces, même fournisseur que la médaille, marché Malik).

— Bien sûr, fit Roger en tirant la chaise de bistrot laquée noire.

Françoise s’assit, dans un bref coup de reins qui fit virevolter sa jupe de coton gris, ample et rêche. Au-dessus d’elle, le garçon se pencha, dominant le zinc.

— Madame dîne avec nous ?

Françoise secoua ses mèches blondes, très Joan Crawford.

— Non, sourit-elle, je suis déjà en main, là-bas.

Ses paupières pailletées battirent en direction de Boris Corentin, attablé à une dizaine de mètres, et qui faisait semblant de s’absorber dans son menu. Roger vira doucement vers lui.

— Pas mal, le vieux, apprécia-t-il, je me le ferais bien. Aïe !…

Jean-Charles venait de le pincer sous la table, un sourire de cobra tendant ses lèvres minces.

Jean-Charles arrondit subitement sa bouche en entonnoir, contracté et ravi à la fois. Pour le punir de sa méchanceté, Roger Roiser entreprenait, toujours sous la table, de lui caresser la braguette.

— Qui est-ce ? interrogea Roger sans lâcher prise.

— Aucune idée, répliqua Françoise, tu m’as déjà vu demander sa carte d’identité à un gars ?

Roger sourit :

— Sauf à moi, tu te rappelles…

Françoise arrondit ses épaules, accentuant l’ouverture de sa chemise militaire américaine retaillée cintrée, et déboutonnée presque jusqu’à la taille. Roger plongea un regard neutre dans l’échancrure, vieux réflexe qui ne lui revenait que par amitié pour Françoise.

Il y avait bien longtemps qu’il avait cessé d’avoir des échauffements abdominaux à la vue d’une chemise bâillante sur une poitrine de femme libre de tout soutien-gorge.

— Idiot, fit Françoise d’une voix grondeuse. Ça n’avait rien à voir à l’époque.

— Effectivement, constata Roger avec un pâle sourire. Mais ça ne fait rien, il est beau garçon, ton amant de ce soir.

— Pas encore, corrigea Françoise gaiement.

— Ah ?… Et tu l’as levé où ?

Françoise fit rougeoyer un bon demi-centimètre de sa cigarette et souffla un nuage de fumée bleuâtre dans le verre de Roger avant de le vider, de moitié d'un trait.

— Disons plutôt, fit-elle rêveusement, qu'il m'a levée, moi.

Roger, reprit son verre. Pour le remplir et le retendre à Françoise.

— Intéressant, ça. Et comment s'y est-il pris ?

Françoise partit d'un grand rire de gorge qui secoua sa poitrine.

— Tu ne me croiras jamais.

— Vas-y toujours.

Elle se tourna par en dessous vers Corentin, vérifiant qu'il ne la regardait pas trop et, en confidence :

— Il vendait l'*Huma-Dimanche* à la criée devant ma porte.

Roger ouvrit des yeux ronds et observa Corentin avec attention.

— Il a pourtant l'air sérieux !

Françoise fronça les sourcils, vexée :

— Qu'est-ce que tu veux dire, au juste avec tes insinuations réactionnaires ?

Roger éclata de rire :

— Je n'insinue rien. Simplement, je ne cesserai jamais de m'étonner du recrutement des gens de *l'Huma-Dimanche* pour vendre un canard au coin des rues. C'est tout. Bon. Alors, tu lui as acheté un journal ?

— Dame oui ! répliqua Françoise. C'était la moindre des choses.

— Effectivement, commenta placidement Roger qui n'avait jamais attaché la moindre importance à la politique, qu'elle soit de gauche ou de droite.

Il ajouta, déjà distrait :

— Et il t'a fait du gringue ?

Françoise se drapa dans une dignité morale vigoureusement contredite par l'ouverture, de plus en plus accentuée, de son chemisier militaire.

— Qu'est-ce que tu peux être raciste avec les hétéros quand tu t'y mets ! s'exclama-t-elle.

Roger lui pressa le poignet.

— Mais non, ma petite, reprit-il, je me moque de toi, tu ne vois pas, et par pure jalousie. Parce que, je te le répète, je me le taperais bien, ton vendeur de journaux.

— Ça m'étonnerait, grinça Françoise. Il n'a pas du tout le genre, crois-moi.

Roger leva les bras au ciel :

— On dit toujours ça. Et puis, à l'occasion…

Françoise se leva.

— Bon, salut les hommes, je m'en vais, avant que tu commences à me demander de faire les présentations.

*

**

Boris Corentin tendit le menu à Françoise dès qu'elle se rassit en face de lui.

— Pour moi, dit-il, ce sera un Brunch, puisqu'ils en servent le dimanche, et toi ?

— Tu es déjà venu ici ? s'étonna Françoise.

C'est elle qui avait choisi leur restaurant.

Au Diable des Halles ; rue des Lombards, près des Halles. C'est elle aussi qui avait imposé le tutoiement tout de suite entre eux. Elle avait pour principe de ne jamais vouvoyer un homme. Corentin parcourut des yeux la longue salle de l'ancienne boucherie transformée en restaurant ' Les vieilles grilles de la façade, de chaque côté de la porte d'entrée, étaient toujours là, peintes en gris métallisé. Et les anciens crochets de boucher servaient de clous pour toute une série de sérigraphies, d'affiches et de photos d'acteurs et d'artistes de cinéma des années 30. Réparties tout autour de la salle, des enceintes discrètes diffusaient en sourdine des airs de la même époque.

— Non, dit-il, c'est la première fois.

Il tendit l'oreille.

— Tiens, ça n'est pas le disque *Il était une fois Hollywood* ?

— Oui, fit Françoise surprise.

Il sourit :

— Et là, c’est Judy Garland qui chante…

Accompagnée, si je ne me trompe, de Bert Lahr, de Jack Haley et de…

Il hésita :

— Et de Ray Bolger, compléta Françoise, très vite. Tu es à la page, pour un vieux !

Boris Corentin soupira :

— Pas si vieux que ça, quand même !

— Combien ?

— Trente-cinq, avoua-t-il.

Elle fit la moue :

— Ça peut encore aller.

Il rit :

— On verra ça tout à l’heure.

Françoise reposa son menu et les yeux fixés.

— Dis donc, vieux, tu es plutôt du genre direct ! Explique-toi…

Corentin posa ses coudes sur la table et remit en place le col de son blouson.

— Écoute, l’intellectuelle, commença-t-il, tu ne vas pas te mettre à jouer les bourgeoises. Tu sors de chez toi à la tombée de la nuit. On cause. Tu t’attardes. On va prendre un verre. On décide de dîner ensemble. Ce qui veut dire, étant donné que tu es habillée pour séduire, que tu as changé subitement ton programme pour la soirée. Ou que peut-être tu n’en avais pas et que tu partais draguer. On vient ici. Parfait d’ailleurs, merci de m’avoir fait découvrir l’endroit. Tu vas dire bonjour à des pédés, en profitant de l’intermède pour déboutonner un peu plus ta chemise. Et tu fais l’étonnée quand je te parle de ce que tu prépares depuis le début ?…

Françoise serra les poings.

— Dis donc, toi… commença-t-elle.

Aussitôt, elle s’arrêta et éclata de rire :

— Tu as raison, vieux. Pardonne. D’accord, on verra tout à l’heure, comme tu dis, si tu tiens tes promesses.

Boris plongea carrément son regard dans l’échancrure du chemisier.

— Les seins libres, fit-il, gourmand, ça m’a toujours excité. Merci.

Une pression de genoux lui répondit sous la table.

— Vous avez choisi ? demanda au-dessus d’eux, le garçon.

— Bien sûr, rétorqua Corentin. Et soyez gentil. On est pressés de prendre des forces, mademoiselle et moi-même.

*

**

Ouverte en travers du lit, Françoise se caressait l’épaule avec la joue, bouche ouverte, cheveux répandus en corolle au-dessus d’elle. Corentin contempla le corps offert dans la douce lumière tamisée de l’abat-jour. Le ventre ondulait, alternativement creusé et gonflé par la respiration. En bas, entre les cuisses écartelées, longues et pourtant pleines, la fourrure du pubis était étonnamment fournie pour une blonde. Très foncée, épaisse et débordant largement sur les aines en douces boucles luisantes qui se prenaient au ras d’une chair pâle et soyeuse, parcourue d’un fin réseau de veinules bleuâtres. Il n’avait pas encore touché Françoise. Il l’avait juste regardée se déshabiller tout en arrachant ses propres vêtements et déjà, pourtant, sous ses yeux, les lèvres du sexe commençaient à saillir, longue fente charnelle divisant la fourrure de l’entrejambe.

Françoise se cambra, soulevée sur les coudes, le buste offert. Elle ferma les yeux et, ouvrant lentement sa bouche le plus qu’elle put, elle sortit sa langue, complètement, la gorge renversée.

Les seins, un peu lourds, très blancs, pesaient en s’écartant tout autour des pointes déjà gonflées au centre des aréoles roses, extraordinairement larges ; un réseau de veinules semblables à celles du ventre jouait sous la peau. Les côtes se dessinaient dans la lumière rasante de la lampé, créant avec la plénitude de la poitrine un contraste si violent que Corentin avait l’impression que son propre sexe allait exploser tout de suite.

Il serra les mâchoires et soupira.

— Dépêche-toi, gémit Françoise.

L’impatience de la fille offerte au-dessous de lui lui fit reprendre tout son contrôle. Ce n’était pas la première fois qu’il éprouvait cette sensation

d’urgence implacable, aussitôt corrigée par la constatation du même désir en face de lui. Reprenant conscience, il se rappela pourquoi il était là, dans le studio inconnu d’une étudiante bien précise. Il savait désormais qu’il pouvait attendre, lui, il fallait affoler Françoise, lui faire crier grâce tout à fait.

— Qu’est-ce que tu préfères ? demanda-t-il d’une voix sourde.

Elle rouvrit les yeux, surprise et contempla un instant le membre dressé devant elle.

— Qu’est-ce que tu veux dire ? murmura-t-elle.

Il rit :

— Tu es une compliquée, ça se voit. Alors, dis-moi…

Elle l’observa, tout à fait stupéfaite, cette fois. Une vague impression la traversa. Celle d’avoir déjà vu son amant de ce soir. Mais où ? Dans son esprit embrumé par le désir, elle n’arriva pas à se souvenir, et chassa cette idée aussitôt. Une autre dominait, aveuglante. Oui, il avait raison. Elle était une compliquée. Comment l’avait-il deviné ?

— Je parie que tu aimes te caresser, reprit Corentin.

Elle obéit, vaincue. Il vint s’asseoir à côté d’elle et, sans la toucher, se pencha vers sa bouche. Elle happa ses lèvres et, haletante, plongeant sa langue et son souffle en lui, elle fit ce qu’il lui avait demandé de faire. Et qu’elle n’avait jamais osé proposer, d’elle-même, jusqu’ici, à ses amants.

Quand elle eut crié, il la laissa reprendre conscience et la flatta de la main sur le front, sur les tempes, sur les ailes du nez. Elle lui souriait, heureuse, abandonnée.

— Retourne-toi, dit-il.

Elle obéit et s’ouvrit le plus qu’elle put en se creusant, se soulevant sur les coudes pour l’aider à prendre ses seins à pleines mains par en dessous.

Un épieu de chair qui lui parut interminablement long la pénétra. Ses seins s’enflammèrent sous les doigts qui pressaient les pointes. Elle enfonça son visage dans l’oreiller et commença à le mordre pour étouffer ses cris.

CHAPITRE XI

Boris Corentin plongea ses yeux noirs dans ceux de Marc Salengro. Les yeux de l'indic virèrent du vert au jaune, comme chaque fois qu'il était mal à l'aise et il finit par les baisser, abandonnant la partie.

— Tu ne vois pas que je suis occupé, grinça Corentin...

Il tapotait avec énervement le clavier de sa machine. Inutile de préciser, bien entendu, à quoi il était occupé : son rapport pour Charlie Badolini sur la tournure – assez plaisante personnellement – que prenait l'affaire en cours.

— Excusez-moi, reprit Salengro sans conviction, mais je vous le répète, il y a du nouveau. Vous ne devriez vraiment pas laisser tomber l'affaire. Françoise a racolé un type pour ces séminaires dont je vous ai parlé. Un vieux. Et elle a l'air d'en être très amoureuse.

Il insista :

— Bon Dieu ! qu'est-ce que vous avez ? C'est à croire que vous ne me prenez pas au sérieux !

Corentin, qui avait réprimé un sourire aux premières phrases de Salengro, s'abandonna sans complexe. Il éclata de rire :

— J'ai, fit-il, que ton histoire en bois me fatigue, je te le répète, j'ai mieux à faire que de m'occuper de tes parties de jambes en l'air

intellectuelles. Tu peux comprendre ça, oui ou non ?

Salengro tira sur ses manchettes.

— Sans doute, monsieur l'inspecteur, mais, je vous assure. Françoise m'a lâché le morceau. Il y a une sacrée soirée, en perspective…

Corentin se recoiffa d'un geste machinal :

— Tiens donc ! Et où ça ?

Les yeux de Salengro se firent pointus. Il mentit.

— Hélas, je n'en sais rien.

Corentin haussa les épaules :

— Tu vois, tu me fais perdre mon temps. Tu ferais mieux de me laisser travailler.

Salengro se leva, comme à regret :

— Comme vous voulez, monsieur l'inspecteur. Enfin, vous savez où me joindre.

Corentin se figea, soufflé par son culot. Il n'arrivait pas encore à digérer la manière dont l'indic l'avait semé l'autre nuit.

— À condition que tu ne découches pas trop souvent, dit-il doucement.

Un ange passa sur la pointe des pieds. Les yeux verts se baissèrent devant les yeux noirs.

Salengro émit un petit rire :

— J'ai une vie un peu compliquée, monsieur l'inspecteur…

— En tout cas pas très nette, à ce qu'il me semble, répliqua Corentin, glacial.

L'ange repassa, frileux, cette fois.

— Et dis-moi, demanda Corentin, histoire de réchauffer l'atmosphère, comment va la Mercédès ?

La bouche de Salengro se tordit piteusement.

— Mal, avoua-t-il. Vous aviez raison. Elle m'a lâché.

Corentin se fit compatissant.

— Ah bon ? et par où ?

— Par le maître-cylindre…

Corentin se frotta la paupière gauche.

— Je te l'avais bien dit… Mais, attends une seconde avant de partir.

En même temps, il décrochait son téléphone et composa rapidement un numéro intérieur.

— Allô ?… fit-il d'une voix métallique. Ici Corentin. Pour le programme dont je t'ai parlé, solution numéro deux.

Il raccrocha et prit l'air de chercher une idée.

— Oui, c'est ça, ça me revient. Au fait, Salengro, j'y pense. Tu y participeras, toi, à ce séminaire ?

Salengro hésita, pris de court.

— Euh, oui, monsieur l'inspecteur.

Corentin sourit, satisfait.

— À la bonne heure, mon vieux. Alors, tu vas me rendre un service, puisque tu as tellement l'air de vouloir être utile. Tu me feras un rapport, dès le lendemain, d'accord ?

À condition qu'on te donne l'adresse à temps pour y aller, n'est-ce pas ?

Salengro cilla et, souriant :

— Vous voyez, monsieur l'inspecteur, que vous allez finir par vous intéresser à mes renseignements.

Corentin le toisa :

— S'ils deviennent réellement intéressants.

*

**

L'homme qui emboîta le pas, à dix mètres, à Marc Salengro dans la foule de la sortie des bureaux, au métro Saint-Michel, avait l'air du parfait rond-de-cuir fatigué qui traîne son dégoût de vivre typiquement métro-boulot-dodo.

Mais arrivé au coin de la rue de Turbigo et de la rue du Foin, une vingtaine de minutes plus tard, il chercha des yeux un café d'où pouvoir téléphoner.

Le renseignement qu'il avait à communiquer à l'inspecteur Boris Corentin ne nécessitait pas d'être au préalable noté sur un bout de papier.

Il s’enfonça, au sous-sol, dans une cabine affreusement imprégnée par l’odeur du désinfectant des toilettes voisines :

— C’est tout près de chez vous, inspecteur, dit-il, dès que Corentin fut en ligne. Au 3 de la rue du Foin.

— Merci, fit Corentin.

— Qu’est-ce que je fais ? je reste en planque.

— Non. Inutile pour ce soir. Rentre chez toi. Et bonne télé.

*

**

Quai des Orfèvres, Corentin reposa son combiné et se tourna vers Brichot. Affalé dans sa chaise, son équipier jouait distraitement avec une gomme qu’il faisait rebondir avec de brèves pressions de l’index.

— Une bonne chose de faite, fit Corentin en s’étirant. L’oiseau est logé[8].

Il fit craquer ses jointures.

— Tu crois qu’il s’est douté de quelque chose, tout à l’heure ? Ça se pourrait bien. Il est malin, le petit truqueur…

Brichot se passa la langue sur la moustache et se pencha pour ramasser sa gomme, giclée au pied de son bureau sous une pression trop forte.

— Non, ça m’étonnerait, fit-il. À mon avis, il te prend pour le roi des cons.

— Toujours agréable, commenta aigrement Corentin.

Brichot rit.

— Tu l’as bien cherché, non ?

Il rêva :

— Ça, je dois dire que tu as eu le bon réflexe en le voyant arriver. Mais, dis-moi, comment as-tu deviné qu’il venait s’assurer qu’on avait bien laissé tomber le coup ?

Corentin froissa un vieux carbone, le jeta dans une corbeille et s’essuya les mains à son mouchoir :

— Facile, Mémé, Salengro a un projet à lui ? Quoi ? Je n'en sais rien, mais juteux, ça c'est sûr. Il a besoin de fric, ça crève les yeux. Je me suis renseigné à ce journal dont il parle. Il y gagne trois balles dix ronds. Or, c'est un mec qui a des besoins. Alors, il est venu s'assurer, à la veille de ce *love-in,* comme il dit, qu'il allait pouvoir préparer son coup tranquille. Sans nous avoir sur le dos.

— À la veille ? interrogea Brichot, les sourcils en accent circonflexe derrière ses lunettes Amor. Comment tu sais ça ?

Corentin se paya le luxe de jouer les étonnés.

— Je ne t'ai pas dit ? Excuse-moi, j'ai oublié. Ce *love-in,* j'en suis, moi aussi.

La moustache de Brichot se hérissa imperceptiblement.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Tu te payes ma tête ?

Corentin sourit :

— Absolument pas. Françoise m'a invitée. C'est pour demain soir. Et je savais, avant qu'il ne le dise, que Salengro en faisait partie lui aussi. Avec, un sacré gratin sexologue et compagnie, d'ailleurs. On va s'amuser.

Brichot remonta nerveusement du pouce ses lunettes sur son nez :

— Toi, tu vas me raconter que tu t'es fait la Françoise…

— Comme tu dis, reconnut Corentin, modeste.

Il rêva :

— Joli brin de fille, d'ailleurs. Et elle aime ça, crois-moi.

Brichot se leva et fit deux ou trois aller et retour d'un mur à l'autre.

— Boris, finit-il par dire tristement, pourquoi tu me caches des choses ?

Corentin éclata de rire :

— N'exagère rien. Ça date d'avant-hier et je n'ai pas eu souvent l'occasion de te voir depuis.

— C'est vrai, avoua Brichot, radouci.

Depuis trois jours, il était aux cent coups.

Rose et Colette, ses filles, ses deux jumelles, avaient les oreillons et elles les avaient passés à Jeannette, leur mère.

— Au fait, interrogea Corentin, ça va mieux à la maison ?

Brichot se voûta :

— Si on veut. La fièvre commence à tomber. Mais la vaisselle déborde à la cuisine.

Corentin se leva et vint lui appliquer une bourrade entre les omoplates.

— Je te fais une proposition. Ce soir, je n'ai rendez-vous avec Françoise qu'à dix heures. Avant, je passe chez toi, on liquide cette vaisselle, et le reste ensemble.

Brichot se gratta la moustache d'un index léger.

— Tu ne sais pas ce qui t'attend, lâcha-t-il en hochant la tête. Mais, tu as déjà eu les oreillons ? Sinon, c'est risqué.

Corentin rit :

— Rassure-toi, j'ai fait mon plein des maladies infantiles à l'âge idoine, mais toi, au fait ?

— Non, avoua Brichot, penaud.

— Aïe, fit Corentin, ça n'est pas bon, ça…

*

**

Rue du Foin, Marc Salengro décrocha son téléphone. Pour appeler Françoise.

— Tout va bien, dit-il, les poulets ont lâché le morceau. Quelles cloches !

Françoise rit bruyamment.

— Je préfère ça. Parce que ça m'aurait fait mal au cœur de tout arrêter. Tu vas rire, mais mon mec, il m'excite, tu peux pas savoir.

Un pincement de jalousie titilla le plexus de Salengro, mais il se contint.

— Tu me le présenteras avant ? demanda-t-il, timide.

— Pas le temps, répliqua Françoise, j'ai rancart tout à l'heure avec lui.

Marc Salengro soupira :

— Tu n'es vraiment pas du genre fidèle…

À l'autre bout du fil, la voix se fit sarcastique :

— Tu veux parler de Mahmoud, hein ?

— Mais non… fit Salengro sans conviction.

— Je préfère. Et dis-toi une bonne chose. Tu ne m'intéresses pas. Pas plus que ce que tu penses. Je t'ai donné une chance, l'autre soir, tu as été nul. Ciao.

Salengro contempla longuement l'écouteur qui grésillait dans sa main.

— Salope, grinça-t-il.

Sortant son carnet d'adresses, il chercha un numéro et reprit aussitôt son appareil.

— Allô ? Mahmoud ?

Un quart d'heure plus tard, Marc Salengro terminait au goulot une bouteille de gros rouge. Son meilleur somnifère quand il broyait du noir. Mahmoud l'avait envoyé sur les roses. Verbalement s'entend. Mais avec une fermeté glacée et méprisante qui lui resterait longtemps en travers de la gorge.

CHAPITRE XII

Repoussant ses dossiers, Henri Brosset-Miller déposa avec précautions sur son bureau sa caméra sonore portative Chinon 805 S à enregistrement sonore et zoom à commande électrique. D'un coup d'ongle, il fit sauter le couvercle protégeant le moteur et sortit les six piles alcalines type AA pour les remplacer, par des piles neuves. Il prit aussi la précaution de changer la pile de 6 volts de l'amplificateur d'enregistrement. La caméra était neuve sans doute, mais il n'était pas homme à prendre le moindre risque. Demain soir, il aurait besoin d'un appareil absolument sûr.

Henri Brosset-Miller avait en effet arraché à sa femme son accord pour pouvoir filmer le séminaire, de tout près, à l'intérieur même du salon. Pas tout de suite, bien sûr. Il attendrait que l'atmosphère soit suffisamment chaude pour ne pas affoler les participants et risquer de gâcher l'ambiance. Auparavant, il aurait travaillé comme d'habitude, de derrière son œilleton spécial, installé dans son bureau, aux commandes de sa caméra fixe, un superbe appareil de professionnel qui lui avait coûté une fortune voici un an.

Ses vérifications terminées, l'avocat remit sa Chinon dans son coffret capitonné et le referma hermétiquement. Il ne fallait pas que le moindre grain de poussière y pénètre.

Puis il se laissa aller dans son fauteuil et se permit le luxe d'une cigarette. Interdit par son médecin, à cause du cœur. Mais Henri Brosset-Miller ne trichait que rarement. Il était du genre raisonnable de ce côté-là. Attentif à bien prendre ses pilules. Il en avait besoin : les séances de films lui provoquaient tant d'émotions fortes…

Ses petits yeux fouineurs parcoururent les rayons de sa bibliothèque. Là-haut, en face de lui, sur le dernier rayon, plus d'une centaine de boîtes amoureusement rangées et répertoriées. Avec les dates, les noms des personnages filmés. Sa cinémathèque personnelle, riche d'images à faire sangloter de jalousie n'importe quel metteur en scène pornographique. Et à frapper de jaunisse un certain nombre d'hommes et de femmes, de garçons et de filles s'il leur advenait d'apprendre que leurs ébats étaient reproduits, là, dans toute leur dépravation, sur les rayons du bureau secret d'un riche maniaque impuissant. Mais Henri Brosset-Miller n'avait rien d'un maître chanteur. Il ne lui serait jamais venu à l'idée de se servir de ces films pour extorquer de l'argent à ses « victimes ». Il se contentait de sourire parfois mystérieusement dans un dîner, quand son voisin ou sa voisine de table entreprenait avec lui une conversation mondaine. Mais après, seul dans son bureau, il s'offrait longuement le plaisir de projeter, sur son écran les scènes croustillantes dont ils avaient été les acteurs. Et alors, vautré dans son fauteuil, les ailes du nez perlant de sueur, bercé par le ronronnement léger du projecteur et les râles captés par le micro enregistreur il parvenait, ses jours de forme, à tirer quelques semblants de chatouillements de circonstance à son vieux sexe ridé.

Henri Brosset-Miller étendit son bras gauche pour consulter sa montre. Midi. Ça pouvait aller, Séverine devait être réveillée. Il fallait absolument qu'il aille la trouver. Pour savoir le nombre exact des participants du séminaire de demain. Une inquiétude venait de le traverser : aurait-il assez de films vierges au cas où ils seraient aussi nombreux que Séverine avait l'air de le supposer dans ses conversations depuis quelques jours ?

Trottinant sur ses bottines à semelles surélevées, Henri Brosset-Miller traversa le salon, puis la salle à manger, le fumoir où il bridgeait parfois quand sa femme faisait sa « gymnastique chez elle » comme elle disait. Au fond du hall carrelé de marbre et dont les places latérales renvoyaient indéfiniment des panoplies d'armes anciennes, il commença à gravir le grand escalier feutré de moquette rouge. La chambre de Mahmoud était la quatrième à droite, au bout de la balustrade, séparée de celle de Séverine

par une penderie et une salle de bains. Henri, lui, couchait de l'autre côté de l'étage, Séverine et lui avaient très vite fait chambre à part après leur mariage.

Henri frappa discrètement à la porte de Mahmoud. Quand il voulait voir sa femme, il passait toujours par son amant, logique, d'abord, puisqu'ils vivaient ensemble. Pratique aussi pour Henri, il pouvait tâter avec Mahmoud l'humeur du moment et comprendre s'il pouvait entrer ou s'il valait mieux se replier.

Les pieds dans des pantoufles en veau souple, vêtu d'une robe de chambre de soie à ramages, Mahmoud était assis dans un fauteuil crapaud, près de la fenêtre encadrée de lourds rideaux de velours bleu nuit, et derrière laquelle les feuilles d'un sycomore tremblaient doucement sous la pluie. Il avait, sur les genoux un épais cours de neuropathologie, la spécialité avec laquelle il allait tenter pour la première fois le concours de l'internat dans quelques semaines.

Mahmoud se crispa légèrement. Sans se lever.

— Tiens, Henri ! Bonjour, fit-il en essayant d'être aimable.

L'avocat referma doucement la porte dans son dos :

— Je vous dérange ? interrogea-t-il, discret.

— Pas du tout, mentit Mahmoud.

Il avait horreur qu'on l'interrompe quand il travaillait.

Henri Brosset-Miller sourit avec empressement.

— Tant mieux, mais rassurez-vous, je n'en ai pas pour longtemps. Je voudrais voir Séverine. Elle est rentrée de son cours de danse ?

Mahmoud agita nonchalamment la main vers la porte de communication.

— Oui, il y a un quart d'heure, fit-il.

— Ah ! bon, très bien. Alors j'y vais.

Mahmoud réprima un sourire. Henri Brosset-Miller était vraiment irrésistible dans son rôle de mari complaisant. Lamentable, sans doute, mais trop drôle.

— Elle n'est pas seule, je vous préviens… intervint-il avec componction.

Henri s'arrêta. La main sur la poignée dorée. L'air très déçu. Mahmoud le coupa avant qu'il ait pu poser sa question :

— Elle est avec Evelyne.

Un sourire d'une incroyable salacité illumina le visage de l'avocat. Tout à coup, il se sentait à égalité avec Mahmoud. Dans le cocufiage.

Mahmoud le contempla d'un œil glacé.

— Essayez quand même, proposa-t-il, vous verrez bien.

Henri frappa deux petits coups discrets et colla sa joue au panneau de chêne sculpté.

— Séverine ? c'est moi, Henri, susurra-t-il. Je voudrais te voir…

Silence. Puis la voix de Séverine s'éleva, indifférente :

— Entre.

Une expression satisfaite passa sur le visage rose d'Henri et il poussa la porte. Une explosion de rires nerveux envahit la chambre de Mahmoud, qui hocha la tête, blasé, et se replongea dans son cours de médecine.

En peignoir de bain éponge, les pieds dans des mules surélevées avec un nœud de satin sur le dessus, Séverine était en train de maquiller Evelyne, assise devant elle près de la coiffeuse au plateau de verre surchargé de pots, de flacons, de brosses, il régnait dans la chambre au lit défait, une tiède odeur sucrée de boudoir : chaleur moite venue de la salle de bains à la porte entrouverte et parfums mélangés des fards, de kleenex et des flacons – débouchés.

Séverine était dans un bon jour.

Elle adressa un baiser à son mari du bout des lèvres et se remit aussitôt au travail :

— Attends une seconde, dit-elle, je n'en ai pas pour longtemps.

Docile, Henri s'assit sur le lit avec un frémissement de volupté. De sa place, il pouvait contempler Evelyne à son aise. Le spectacle que le hasard lui offrait en valait la peine. La jeune fille, à part ses hauts bas à couture, couleur chair, tirés par son porte-jarretelles noir à dentelle, était complètement nue, ses épais cheveux blonds réunis dans un chignon souple qui lui pesait sur la nuque ; elle avait rejeté les bras en arrière par-dessus le dossier, pour mieux présenter sa poitrine à Séverine. Une poitrine extraordinairement pleine et tendue, presque trop lourde, qui faisait un contraste saisissant avec la fragilité du buste et la minceur des hanches.

Evelyne lança un coup d'œil en coin à Henri. Elle pouffa :

— Il n'en perd pas une miette, ton mari !

— Race de voyeurs, commenta Séverine, blasée, en tournant son pinceau miniature dans un pot rempli d'une pâte rouge foncé qui luisait doucement dans la lumière sur le bord de la coiffeuse.

Bonne fille, Evelyne, sans changer la position de ses bras et de son buste, déplaça ses hanches de côté d'un coup de reins souples, en direction d'Henri. Elle souleva les cuisses en les écartant au maximum et engagea ses hauts talons dans les barreaux les plus élevés de sa chaise. La toison de son ventre s'offrit au regard de l'avocat, entre les deux tendons écartelés de ses aines, si légère et si fine que la fente du sexe s'y dessinait parfaitement, tendu et souple.

— Si tu crois que tu vas l'exciter, fit Séverine, moqueuse, tu te trompes.

Evelyne souleva les épaules avec un rire de gorge :

— Je m'en fiche. J'aime bien qu'on me reluque.

— Ne bouge plus, décréta Séverine.

Avançant son pinceau, elle entreprit de maquiller le bout du sein gauche. Elle procédait à brefs attouchements habiles, enduisant avec la pâte onctueuse, la pointe et l'aréole, dont elle suivait le pourtour, lentement, la langue un peu sortie.

Evelyne se cabra.

— Tu m'excites, souffla-t-elle, ça n'est pas ton truc thaïlandais au moins ?

Séverine claque des doigts.

— Juste du fard, idiote. Arrête de bouger, tu vas me faire dépasser. Et tu sais bien que ça ne s'enlève qu'à l'alcool. Tu as envie d'être brûlée ?

Evelyne frissonna délicieusement apeurée.

— Il faut bien que je respire, protesta-t-elle faiblement.

À trois mètres d'elle, Henri Brosset-Miller commençait à avoir très chaud. Entre ses cuisses, de délicieuses contractions lui tordaient le sexe, diffuses, irradiées jusqu'au nombril. Mais sans modifier d'un millimètre le diamètre de ce qui avait été autrefois sa virilité.

Au bout de cinq minutes, Séverine se leva et se recula jusqu'à son mari, jugeant son travail d'un air critique : la poitrine d'Evelyne s'était agrémentée de deux fleurs d'un rouge qui fonçait presque à vue d'œil, un rouge pailleté d'une multitude de reflets soyeux. Le menton dans la gorge, Evelyne se regardait par en dessus, satisfaite.

— Tu devrais toujours te maquiller les seins, conclut Séverine, ça te va très bien.

— Si tu veux, concéda Evelyne en la regardant avec amour.

Mais elle eut une moue enfantine.

— Je t'en prie, laisse-moi mettre un soutien-gorge…

Séverine secoua le menton avec sévérité.

— Pas question. Tu as une poitrine faite pour rester libre.

Evelyne insista, boudeuse, en se prenant les seins à deux mains :

— J'ai les seins lourds, tu le sais. Ça me fait mal quand je marche.

— Justement, répliqua Séverine, impitoyable, j'aime que tu souffres un peu.

— Tu es méchante, protesta Evelyne en lui adressant par en dessous un adorable regard puni.

Séverine alla reposer ses outils et, passant affectueusement la main sur les seins d'Evelyne, vérifia que le maquillage avait convenablement séché :

— Parfait, dit-elle. À présent, occupe-toi toute seule de ton visage, là, tu n'as pas besoin de moi. Et quand tu auras fini, habille-toi.

Elle réfléchit, les yeux dans le vague :

— Tu mettras ton tailleur de popeline beige, décida-t-elle. Et sans rien dessous. Tu m'entends ? Sans rien.

Evelyne, déjà penchée sur son miroir, secoua la tête de haut en bas, obéissante. Derrière elle, Henri observait, fasciné, les deux fesses qui se renflaient sur le velours de la chaise, avec deux fossettes de chaque côté du sillon.

Un spasme fugitif contracta son ventre et il gémit, torturé par une envie irréalisable : forcer ce sillon doux et tiède. Alors, comme chaque fois, il se rabattit sur sa solution à lui.

— Evelyne ? interrogea-t-il d'une voix changée, tu ne veux pas te laisser filmer, un jour ? Tu n'as encore jamais voulu.

Evelyne se passa la langue sur les lèvres pour ôter un excès de rouge. Elle interrogea Séverine du regard dans son miroir :

— Tu es d'accord ? demanda-t-elle. Séverine haussa les épaules en commençant à dénouer son peignoir.

— Bien sûr, si ça lui fait plaisir.

Une minute plus tard, l'eau coulait à grand bruit dans la baignoire, de l'autre côté du mur. Resté seul avec Evelyne, Henri se leva et, se plantant au-dessus d'elle, se pencha pour lui caresser timidement les seins. Elle se laissa faire une minute et arrondit le dos en lui repoussant les mains.

— Pense à ton cœur, dit-elle. Tu as eu assez d'émotions comme ça pour la matinée.

*

**

Quand Séverine ressortit de la salle de bains, de nouveau en peignoir et se brossant les cheveux, son mari était toujours assis sur son lit, patient. Evelyne, elle, habillée, lisait *Vogue* dans un fauteuil, les jambes croisées, très jeune fille de bonne famille.

— Montre-toi un peu, dit Séverine.

Evelyne se leva et évolua à travers la chambre avec une démarche de mannequin de haute couture en présentation, faisant virevolter les plis de sa jupe ample. Oui, vraiment une allure de jeune bourgeoise sage et élégante attendant une amie plus âgée, ou sa mère, pour aller déjeuner au restaurant. Mais sa cheville gauche, sur le nylon du bas, était cernée d'une fine chaînette d'or et surtout, chaque fois que ses talons heurtaient le sol, ses seins tremblaient sous la popeline du tailleur léger qu'ils tendaient pesamment.

— Très réussi, apprécia Séverine, tu es à croquer. Encore dix minutes et nous partons. Je serai vite prête.

Henri Brosset-Miller émit un toussotement timide.

— Séverine, commença-t-il, j'ai besoin de savoir combien de personnes tu as à ton séminaire de demain. Pour mon compte de films, tu comprends.

Séverine se tapa sur le front.

— C'est vrai, tu as raison. Attends que je calcule.

Elle passa devant lui et entra dans la pièce à penderie, à côté. Il y eut quelques claquements de portes de placard, de tiroirs tirés. Séverine réapparut, portant dans ses bras une robe de soie verte, des bas, de la

lingerie, une paire de chaussures. Elle jeta le tout sur le lit près de son mari et, se débarrassant de son peignoir, entreprit de s'habiller. Muette.

— Une bonne trentaine au moins, finit-elle par déclarer.

Henri eut un sifflement de surprise.

— Ça change tout pour moi. Il faut absolument que je me réapprovisionne. Mais, dis, Séverine, je croyais que tu préférais les petits comités ?

Séverine agrafa son soutien-gorge.

— Oui, reconnut-elle. Mais Philippe a tellement insisté ! Il paraît qu'à la nouvelle du séminaire, à son cours, ça a été la ruée. Ils voulaient tous venir. Tu te rends compte ! Ils sont plus de soixante. Ça n'est pas le hall de la gare Saint-Lazare, ici.

Sans compter que, tu sais, je suis d'acier avec la beauté des gens. Philippe m'a promis – qu'il avait fait un choix sans pitié. Ça en fait quand même trente… Enfin, je n'ai pas su résister à ses supplications. D'autant plus qu'on aura une grande sexologue anglaise, le docteur Helen Wilson. Très connue à Londres, paraît-il. Et grande spécialiste de la sexualité féminine.

Elle rit, gourmande.

— C'est ça, surtout, qui m'a décidée.

Elle rêva et, lentement :

— J'ai l'impression que ça va être très réussi.

CHAPITRE XIII

Charlie Badolini grimaça un bon sourire :

— Eh bien ! mon cher Corentin, fit-il gaiement, on paye de sa personne, à ce que j'apprends ? Et en plus, la fille est jolie ? Mes compliments.

Corentin lui rendit son sourire, modeste :

— Uniquement dans l'intérêt du service. Patron.

Le Patron de la Brigade mondaine arrondit ses lèvres, de plus en plus amusé.

— On dit ça… Au fond, ça vous plaît assez de vous dévouer de cette manière-là.

Corentin sortit ses cigarettes. Son supérieur venait de constater, contrarié, que son propre paquet était vide. Un des rares petits défauts de Charlie Badolini. Il piquait assez facilement dans les paquets des autres.

— Avouez, s'exclama Brichot, que c'est plus agréable que de tenir une planque.

Brichot, que son serment de fidélité éternelle à Jeannette réduisait le plus souvent au plaisir subtil et enrichissant des planques, rêvait à la vie de garçon qu'il n'avait jamais eue.

— Tiens, nota Charlie Badolini, sarcastique, M. Brichot fait des rêves. Si Mme Brichot savait ça…

Brichot rougit. À sa manière habituelle, les pommettes, d'abord, puis le front, et enfin les oreilles.

Dumont intervint, pour le tirer d'affaire.

— Nous sommes venus, monsieur le Divisionnaire, toussota-t-il, pour vous exposer le topo. Voilà pourquoi je me suis permis de convoquer aussi les inspecteurs Rabert et Tardet. Je crois qu'on aura besoin d'eux.

Le Patron adressa un petit hochement de tête aimable aux deux équipiers.

— Je vous écoute, monsieur Dumont, reprit-il en s'environnant de fumée.

— Demain soir, commença Dumont, il y a grande fête chez maître Henri Brosset-Miller, 110 bis rue du Bac. Henri Brosset-Miller est un avocat international, droit maritime, très coté dans le monde entier. Séverine, sa femme, est une fameuse adepte des parties de jambes en l'air et…

— Dumont, je vous en prie, fit Badolini, les sourcils froncés.

— Excusez-moi, dit Dumont, faussement penaud. Si vous préférez, elle va d'aventure en aventure. Avec la bénédiction totale et même complice de son mari, soit dit en passant. Il est vieux, fatigué, très amoureux de sa femme et a compris que le seul moyen de la garder était de fermer les yeux. Pour sa part, une conduite absolument irréprochable ; au demeurant, c'est un bourreau de travail.

« Pour l'instant, Séverine a pour amant en titre un étudiant en médecine iranien, Mahmoud You…

— Yousefabab, fit Corentin, aimable.

— Merci, Corentin. Ce Mahmoud, il semble qu'elle paye ses services. Le précédent gigolo était payé, on le sait. Étudiant lui aussi, et pour l'heure en traitement dans un asile psychiatrique. Excès de LSD.

« Mme Brosset-Miller organise fréquemment chez elle des soirées spéciales, qu'elle appelle des *love-in,* ou des « séminaires d'amour ». Ne riez pas, c'est le terme juste employé dans les cours de sexologie. En particulier dans celui du fameux docteur Philippe Stassen, grand fournisseur des « séminaires » de la rue du Bac.

« Jusqu'ici, Séverine Brosset-Miller s'était contentée de séminaires en petit comité. Mais elle a eu subitement des fringales de grandeur. Demain soir, avec en prime la présence d'une grande sexologue anglaise, Helen Wilson, ça va être le grand jeu. Et nous savons que la soirée va marcher à la

drogue. Tout ce beau monde a récemment réapprovisionné ses réserves et, paraît-il, sur une grande échelle.

Charlie Badolini tourna la Gallia entre le pouce et l'index, réprobateur.

— Trop léger, votre tabac, Corentin.

— Peut-être, monsieur le Divisionnaire, fit doucement Corentin qui trouvait que son chef était vraiment peu reconnaissant, mais moins dangereux.

— Sincèrement, approuva Badolini, et, à Dumont : Vous avez l'air d'être drôlement renseigné, dites donc. C'est très bien ça.

Dumont désigna Corentin :

— L'inspecteur Corentin a fait un excellent travail d'information préliminaire, dit-il.

Charlie Badolini hocha la tête :

— Cette Françoise Rocher, j'imagine ?

Corentin approuva, hilare :

— Oui, monsieur le Divisionnaire, elle a la confidence facile sur l'oreiller.

Un ange fripon passa en vol plané.

— Si je comprends bien, reprit le Patron de la Brigade mondaine, vous comptez passer à l'attaque demain soir ?

— Exact, dit Dumont. On cerne et, à minuit, on entre. On en a le droit, puisqu'il y a utilisation de drogue en commun.

Badolini se gratta le menton.

— Attention, s'il n'y a pas de drogue, ce sera le pépin. Rien à craindre du côté de cet indicateur, Marc Salengro ?

Corentin haussa les épaules :

— Il y a toujours un risque, reconnut-il, mais il est minime, je crois. On a endormi Salengro.

Badolini eut une moue dubitative :

— À votre place, je redoublerais de précautions. Pas moyen de mettre Salengro hors-circuit jusqu'à demain soir ? Vous êtes sûr qu'il n'a fait aucun rapprochement entre vous et cette mystérieuse conquête dont Françoise – bravo pour vous, Corentin – rebat les oreilles de son petit monde à ce que vous me dites ?

— Évidemment, monsieur le Divisionnaire, avoua Corentin après un bref sourire, mais j'aimerais assez, personnellement, que Marc Salengro aille à la petite fête. Je ne sais pas pourquoi, mais, je vous le répète, il doit avoir un rôle secret dans tout ça. Je flaire anguille sous roche. Quoi au juste ? je demande à voir.

Charlie Badolini secoua la main, s'arrosant le veston de cendre.

— Vous ne m'avez pas compris. Il ne s'agit pas de le coffrer. Mais essayer de lui mettre un gros souci sur le dos d'ici demain soir. Quelque chose qui l'oblige à ne pas se mêler aux préparatifs et donc, à ne plus voir les autres, l'écarter en somme. C'est tout. Si vraiment votre intuition est bonne, il se débrouillera au dernier moment pour aller chez les Brosset-Miller. Sinon, c'est que vous vous serez trompé. Et alors…

Corentin se leva et alla rêver un peu à la fenêtre.

— Vous avez raison, monsieur le Divisionnaire, admit-il. Je vais trouver quelque chose pour l'écarter jusqu'à demain soir.

— Remarquez, reprit le Patron, ça ne résoudra que la moitié de votre problème. Puisque vous êtes de la soirée, Corentin, il vous y reconnaîtra forcément. Et ce sera la débandade générale.

Corentin sourit.

— J'ai mon idée sur le problème numéro 2, dit-il. Je vous en garde la surprise pour après, si vous le permettez.

— À votre guise, concéda Badolini. Mais j'espère que l'idée est bonne. Rien d'autre, Dumont ?

Dumont secoua la tête.

— Non, c'est tout. Je pense qu'on a fait le tour de la question. Reste le problème d'effectifs. Nous aurons besoin d'au moins sept ou huit inspecteurs en renfort.

Badolini balaya l'air de la main.

— Autant que vous voulez, prenez-en à la galanterie[9], je vous donne carte blanche. Bonne chance, messieurs…

Il s'était levé, les mains posées sur le cuir de son bureau.

*

**

Françoise Rocher alla retourner le disque sur son électrophone. Elle revint s'asseoir.

— Whisky toi aussi ? cria de loin Corentin qui sortait des glaçons du frigidaire, à la cuisine pour les jeter un à un dans son verre.

Françoise secoua la tête, dégoûtée :

— Non, très peu pour moi. Je ne bois jamais d'alcool. Tout juste du vin de temps en temps. Et encore…

Corentin apparut dans l'encadrement de la porte.

— Ça ne te gêne pas que j'en boive personnellement ?

Elle sourit, flattée par la délicatesse.

— Moi, tu sais, c'est plutôt le hasch. Alors, l'alcool…

Corentin se contracta, mais ne fit aucune remarque. Se couchant sur son canapé, Françoise atteignit un tiroir de commode, l'ouvrit et en sortit un *shilom* et une boîte à cigares.

Elle rit :

— Ça ne te tente pas ? on peut fumer à deux, tu sais. On se repassera le *shilom.*

Corentin se crispa un peu plus. Hésitant sur ce qu'il fallait dire. Il choisit, pour l'instant, de boire une grande gorgée de whisky.

— Et puis, non, je ne te le conseille pas, reprit Françoise en secouant ses mèches. Avec ton whisky, ça ne va pas faire bon ménage.

Elle abandonna une seconde le *shilom* qu'elle était en train de préparer et se lova contre Corentin.

— Tu auras le choix, demain.

— J'espère, confirma-t-il, soulagé.

La chaude odeur d'humus grillé envahissait maintenant le studio. Vautrée sur le canapé, Françoise aspirait à pleine poitrine toutes les deux minutes. Peu à peu, ses yeux se voilaient, mais, curieusement les prunelles, en même temps, s'illuminaient.

Elle observa Corentin par en dessous et sourit béatement :

— Aimé… tu as quand même un sacré drôle de prénom. Tiens ! qu'est-ce que ça peut faire rétro !

Impavide, Corentin approuva. Bien décidé à ne jamais révéler ce petit « emprunt » à Brichot. Mais il ne fallait pas que Françoise sache son vrai prénom. Trop risqué.

— Aimé… reprit-elle à voix basse.

Et elle éclata de rire en se serrant encore plus contre lui, la gorge tendue, changée.

Le carillon de l'entrée, cristallin, les fit sursauter.

— Merde ! cria Françoise, qui c'est ?

— C'est moi, Marc, ouvre-moi, fit une voix étouffée.

— Ah, le con, grinça Françoise. Qu'est-ce qu'il me veut encore ?

Corentin s'était levé en même temps qu'elle, réfléchissant à toute vitesse.

— Attends, je vais l'expédier, dit-elle précipitamment, montrant la porte de la salle de bains.

— OK, dépêche-toi, j'en profite pour…

Il essaya de ne pas courir vers la salle de bains, mais, aussitôt entré, se colla à la porte avec un soupir excédé. Puis, il se fit attentif.

De l'autre côté, le dialogue était plutôt sec :

— Tu ne peux pas me ficher la paix ? grogna Françoise.

Marc se fit humble.

— Excuse-moi, mais tu as une caméra, toi, si je ne me trompe ?

— Oui, pourquoi ? répondit-elle surprise.

Il grimaça un sourire entendu :

— Ben, pour demain soir. On n'en aura pas de trop.

Elle se planta, les mains sur les hanches :

— Et ça ne pouvait pas attendre demain ? cria-t-elle.

Marc accentua son sourire.

— Je préfère l'examiner ce soir, histoire de m'assurer qu'elle fonctionne bien.

— Ça va, grinça Françoise en ouvrant un placard. Tiens, la voilà. Et tire-toi, je suis occupée.

Marc blêmit et parcourut la pièce des yeux.

Françoise ricana en montrant la salle de bains.

— Il est là, et on est pressés. Tire-toi, je te dis.

Marc recula.

— Bon, bon, dit-il, je m'en vais. Excuse-moi.

La porte d'entrée claqua, Corentin sortit de sa cachette.

— Ah, la glu, ce mec. Je ne peux plus le supporter ! s'exclama Françoise en reprenant son *shilom.*

Elle le porta à ses lèvres et jura :

— Bon Dieu, il est éteint ! À cause de lui.

Corentin secoua son verre.

— Excuse-moi, fit-il, j'ai tout entendu. Pourquoi une caméra, demain soir ?

Françoise vira lentement vers lui, décontenancée.

— Oh, je ne sais pas au juste, fit-elle évasivement.

Elle haussa les épaules :

— C'est le vicelard type. Tu sais.

Corentin hocha la tête, compréhensif.

— Je vois… murmura-t-il.

Il l'avait échappé belle, mais à la réflexion, cette catastrophe évitée de justesse n'avait pas été inutile. Une caméra… Des films… Subitement Marc Salengro l'intéressait de plus en plus.

D'un autre côté, Charlie Badolini avait raison. Dès demain matin, il allait falloir occuper Salengro, et pour de bon. L'indic commençait vraiment à se promener un peu trop de tous les côtés…

Il reporta son attention sur Françoise.

L'étudiante se repréparait avidement un autre *shilom.* Elle aspira encore cinq ou six bouffées et reposa le *shilom.* Se levant, elle vacilla et, fixant Corentin à travers un brouillard, elle entreprit de faire passer son T-shirt par-dessus ses épaules.

— Viens, tu veux ? murmura-t-elle, tendue, c'est le moment. Je me sens prête.

CHAPITRE XIV

Séverine retroussa vivement les manches de son chemisier Dior et plongea les mains dans la farine. Franchement, sans complexe. Au temps où elle s'appelait Lucienne, il y avait bien longtemps, elle avait pris le coup de main pour la vie. Ses parents étaient pâtissiers.

Avec dextérité, elle trancha une bonne part de beurre, la jeta dans la farine, ajouta une pincée de sel, une autre de sucre, un verre d'eau. Elle malaxa, pétrit.

Derrière elle, Blanche, la vieille cuisinière, regardait, fascinée. Ce n'était pas tous les jours qu'elle voyait sa patronne mettre, littéralement, la main à la pâte. Elle ne perdait pas une miette du spectacle, silencieuse, guettant l'erreur. Mais non, Madame était vraiment à son affaire. Malaxant tout juste ce qu'il fallait, pour que la pâte ne soit pas trop dure à l'arrivée.

Soudain, Blanche ouvrit des yeux ronds. Sa patronne avait sorti de la poche de sa jupe un petit paquet de plastique qu'elle ouvrit avec des gestes précautionneux. Dedans, une poudre brunâtre, effritée en miettes irrégulières.

Séverine saupoudra la pâte avec tout le contenu de son paquet et se remit à malaxer. La pâte vira au marron.

— Qu'est-ce que fait Madame ? questionna Blanche, soufflée.

Séverine porta l'index à ses lèvres :

— Chut ! c'est un secret. Un ingrédient exotique. Une nouveauté dont je voudrais faire l'expérience.

— Ça s'appelle comment ? insista Blanche.

Séverine rit :

— Ça a un drôle de nom, la tarte à l'H.

Blanche arrondit la bouche :

— À l'H ? la lettre : H ?

— Oui, approuva Séverine. La tarte à l'H. C'est le nom. Dieu sait pourquoi, n'est-ce pas ? Bon, maintenant, une heure de repos, pas plus. Et après, faites-moi de tout ça quelques belles tartes sablées, d'accord ?

En chantonnant, Séverine alla se laver les mains, rabattit ses manches et remonta au salon. Le haschich de Philippe Stassen était excellent, elle le savait. Ce soir, les tartes allaient faire leur effet, elle y comptait bien.

*

**

Récupéré au saut du lit, autrement dit à quatre heures de l'après-midi, Marc Salengro était à cinq heures trente pile dans le bureau de Corentin. Ahuri, inquiet. Assez pâle.

— Alors, monsieur Salengro, dit Corentin, on avait omis de nous prévenir de ce petit changement d'adresse ?

L'indic commença à se ronger les ongles. C'était fatal, un jour ou l'autre, Corentin allait se venger de la filature brisée d'un coup d'accélération. Et le moment de se venger était venu…

— C'était juste pour une nuit, bredouilla-t-il, je vous assure.

— Vouai, grinça Corentin. Heureusement que j'ai un petit doigt pour te retrouver quand j'ai besoin de toi.

Salengro croqua entre ses incisives le bout d'ongle qu'il venait d'arracher à son médius droit.

— Ainsi, vous avez enfin décidé de prendre au sérieux mon information ? demanda-t-il, cherchant à reprendre le contrôle de la

situation.

Corentin le contempla, excédé :

— Non, je t'ai suffisamment dit et redit que tes histoires de partouze ne m'intéressaient que très médiocrement.

Salengro s'attaqua nerveusement à un autre ongle. Corentin avança sa chaise et prit l'air soucieux :

— Il y a du nouveau pour toi, fit-il.

L'indic blêmit.

— Je ne comprends pas…

Corentin tapota sur sa table le dossier Marc Salengro, extirpé dix minutes plus tôt du service des archives PJ.

— Ça va vite venir. Écoute-moi bien. Tu te rappelles, j'imagine, cette histoire parallèle à l'affaire Goldmann, ce cambriolage d'une pharmacie dont des inconnus, identifiés et retrouvés depuis, ont vidé l'armoire aux produits toxiques, boulevard Voltaire, il y a un peu plus de deux ans ?

Salengro hocha la tête, de plus en plus blême.

— Tu te rappelles aussi qu'il était passé par la tête du juge d'instruction, Dieu sait pourquoi, me diras-tu, mais la question n'est pas là, que ces voleurs de morphine, d'opium et autres calmants fort utiles pour les drogués, avaient peut-être été tuyautés par toi ?

— Faux, absolument faux ! s'écria Salengro en déboutonnant son col de chemise. D'ailleurs, je n'ai jamais été nommé, mais désigné par ces voleurs que, je vous répète je n'ai jamais vus !

Corentin le laissa mijoter un peu et reprit, plus placide que jamais :

— Possible, seulement un élément nouveau est intervenu. À Fresnes, un des voleurs a mangé le morceau. Dans l'espoir sans doute d'obtenir une réduction de peine.

Les yeux noirs de Corentin ne bougeaient plus, durcis :

— Et il t'a désigné comme étant l'informateur de l'affaire.

Salengro parut subitement se désunir. La sueur perla à son front.

— Je vous assure, gémit-il, que c'est une odieuse calomnie. Je n'ai jamais vu ces mecs, ni cette pharmacie, je vous le jure. Qu'est-ce qui lui a pris à ce dingue ? Et comment il connaît seulement mon nom ?

— Relation de bistrot, peut-être ? fit Corentin, évasif.

Salengro prit une grande aspiration :

— Il s'appelle comment ?

— Jean-Pierre Chassart.

Les yeux de Salengro s'exorbitèrent.

— Connais pas, dit-il. Écoutez, vous ne vous rendez pas compte que ce mec a dû entendre mon nom quelque part en tôle. D'accord, je ne suis pas blanc. Mais je n'ai rien à voir là-dedans. Il m'a cité au hasard, comme ça. Le dingue, je vous dis !

Il s'excitait tellement que les pieds de sa chaise grinçaient sur le sol.

— Hé, jeta Brichot derrière lui, tu vas casser le matériel !

Salengro serra les dents et ne bougea plus.

— Bref, je suis en plein pétrin, constata-t-il amèrement.

— Il me semble, reconnut Corentin, à moins que…

— Que quoi ? fit Salengro, reprenant espoir.

— À moins que tu puisses nous prouver que tu n'es pour rien dans tout ça. Ce que tu n'as jamais fait jusqu'ici, avoue-le.

— Mais comment ? gémit Salengro, désespéré.

Corentin haussa les épaules.

— Ça, c'est ton affaire, mon vieux. Mais dépêche-toi. Tu es convoqué demain matin à la section des Stupéfiants pour confrontation avec Jean-Pierre Chassart. Si c'est moi qui te l'annonce, c'est parce qu'on est en rapport tous les deux en ce moment, voilà tout.

Il grimaça :

— D'ici là, tu as intérêt à te grouiller si tu veux te présenter avec des éléments de réponse qui tiennent le coup.

Salengro parut s'enliser dans un cauchemar. Mais il se redressa, à la volonté.

— Merci du conseil, grinça-t-il. Je vais essayer de me débrouiller.

Il hésita :

— C'est tout. Je peux partir.

— Vas-y et dépêche-toi.

Salengro se leva, péniblement. La tête lui tournait. Des mouches noires se mirent à voleter devant lui. Puis ce fut le voile complet. Il s'effondra sans

un cri. Évanoui.

*

**

Quand, une heure plus tard, revigoré, remonté, retapé, Marc Salengro quitta le quai des Orfèvres, il touchait le fond du désespoir. Parce que jamais il n'avait été compromis dans cette affaire de cambriolage de pharmacie. Pas celle-là, pour être précis. Il avait bien, une fois ou deux, eu une complicité dans d'autres cambriolages semblables. Mais celui-là, jamais. Pourquoi ce Chassart avait-il soudain cité son nom ? Ils se connaissaient, bien sûr ; ça c'était vrai. Mais jamais ils n'avaient « travaillé » ensemble. Ça, c'était fort ! Qu'avait-il pu se passer ?

Salengro prit le boulevard du Palais, remontant vers le Châtelet. Il luttait pour mettre de l'ordre dans ses idées. En vain. Elle se pressaient dans sa tête dans un désordre inextricable.

Enfin, il vit apparaître une planche de salut. Il fallait aller trouver Arouache, le truand qui le faisait travailler de temps à autre. Un mec sûr et de bon conseil. Il se fit un sourire timide pour lui tout seul et descendit les marches du métro Châtelet. Les jambes toujours flageolantes, incapable d'envisager l'éventualité qu'il pourrait être suivi.

Derrière lui, Tardet s'engagea lui aussi dans la bouche de métro.

Cinq cents mètres en arrière, dans son bureau de la PJ, Corentin, assis à califourchon sur une chaise, se balançait nerveusement.

— Hé, fit Brichot, presque coléreux, si tu massacres toi aussi le matériel !…

Corentin haussa les épaules sans s'arrêter.

— Fiche-moi la paix, tu veux ?

Il était furieux contre lui-même, ce qu'il avait fait ne lui plaisait pas du tout. Car, bien entendu, jamais le petit truand nommé Chassart et purgeant trois ans de prison à Fresnes pour un cambriolage de pharmacie n'avait « donné » Salengro.

Corentin s'en voulait de n'avoir trouvé que ce moyen-là pour affoler Salengro et détourna son attention de l'affaire du séminaire d'amour. Pas

joli, comme procédé…

Il se leva et, se passant la main sur la figure, il vint jusqu'à Brichot :

— Excuse-moi pour tout à l'heure, fit-il, radouci.

Brichot sourit, amical.

— Suis-moi chez Dumont, dit Corentin, on va au rapport.

Germain Arouache fit signe à sa femme qu'il n'avait plus besoin d'elle. La vieille épouse du truand s'éclipsa, son devoir rempli : elle avait placé le pot-au-feu sur la cuisinière au charbon, le seul genre de cuisinière que Arouache ait jamais toléré chez lui, en souvenir ému des *kanouns* de son enfance, dans les grottes creusées au flanc des falaises de Beyrouth, vingt mètres au-dessous des quartiers riches où sa mère servait à table chez les diplomates et les officiers français.

Resté seul avec Marc Salengro, Arouache voûta ses énormes épaules d'ancien catcheur. Il ricana avec un mépris où il ne surnageait pas plus d'un gramme d'amitié.

— Marco, décréta-t-il, je te l'ai dit déjà et tu me le confirmes : tu es sur la pente du cave total.

Marc Salengro sentit revenir les mêmes mouches volantes que tout à l'heure, dans le bureau de Corentin ; longuement, il avait exposé toute son histoire à Germain Arouache, et le vieux truand venait de laisser tomber son verdict, froid, définitif, vexant.

— Expliquez-vous, demanda-t-il avec respect.

Arouache lissa de sa grosse main poilue la toile cirée à carreaux bleus et blancs de la table de sa cuisine.

— Tu t'es fait mener en bateau comme un lardon par ton poulet. C'est pourtant simple… Ton Corentin te reçoit. Tu lui apportes une information. Autant pour ton condé que pour les raisons que tu m'as expliquées. Et puis, curieusement, il te fait octroyer ton condé et il te répète, malgré ton insistance répétée, qu'il ne croit pas un mot de ton histoire de partouze intellectuelle.

Il s'arrêta et s'extirpa un bout de tabac entre deux dents.

— Tu prends ce Corentin pour un demeuré ou quoi ? cria-t-il, le demeuré, c'est toi ! Comment tu n'as pas flairé qu'il avait parfaitement fait tilt ?… Enfantin, pourtant !

Il tapa du poing sur la table.

— Remarque, je t'aime bien, Marco, mais tu ne fais pas le poids. Écoute, il t'accompagne au cours du prof sexo. Il te file au train en voiture. Tu t'en aperçois et tu le sèmes. Il te retrouve pourtant quand ça lui chante. Et toi, tu continues à croire qu'il est naïf ?

Arouache faillit exploser à force de pitié.

— Tu veux que je te dise, petit ?

Salengro entama le seul ongle qui lui restait d'intact.

— Ton Corentin, reprit Arouache, a inventé de A à Z cette histoire du mec en tôle qui te donne tout à coup.

Les paupières de Salengro papillotaient nerveusement :

— Mais pourquoi ?

Arouache leva les bras au ciel.

— Décidément, tu es encore plus idiot que je croyais. Pour t'occuper, évidemment. Pour détourner ton attention de la partouze de ce soir sur laquelle, crois-moi, il travaille d'arrache-pied. Ça crève les yeux. Il a peur que tu parles trop, avec tes copains, je ne sais pas pourquoi au juste, mais il te craint, c'est sûr. Il veut que tu t'affoles et te disperses.

Une ride verticale barrant son front, Salengro se concentrait pour comprendre. Soudain, un éclair zigzagua dans sa tête.

— Merde, fit-il, le nouvel amant de Françoise…

— Quoi ? jeta Arouache.

— Oui, reprit Salengro, volubile. Elle a un nouveau mec dans la peau. Un mec qui se cache quand j'arrive chez elle par surprise.

Arouache secoua la tête.

— Tiens, petit, tu redeviendrais intelligent !

Il se pencha en avant, les sourcils agités de tics.

— Tu veux que je te dise ? Le nouvel amant de Françoise, c'est ton Corentin.

Salengro eut l'impression qu'une araignée géante de l'Amazonie avait entrepris de se faire les griffes sur sa colonne vertébrale.

— Vous avez le téléphone ? interrogea-t-il, fébrile.

— Bien sûr, fit Arouache, vexé, mais fais gaffe, petit. Pas un mot en clair. Je suis rangé des voitures et je ne veux courir aucun risque. Tu demandes un rancart, c'est tout, sans t'expliquer.

— D’accord, fit Salengro. Où c’est ?

Arouache souleva mollement son bras envahi de graisse.

— Dans l’entrée.

L’écouteur sonna longtemps dans l’oreille de Salengro. Sans réponse. Françoise n’était pas là. Il agrippa son carnet d’adresses et le maltraita.

— Allô ? je suis bien chez Mme Brosset-Miller ?…

— Mme Brosset-Miller n’est pas là, ni son mari. Voulez-vous laisser un message ?

— Non, merci, grommela Salengro en rejetant l’appareil sur son support.

Il revint dans la cuisine.

— Rendez-moi un service, fit-il, presque pleurnichard. Rappelez ces numéros, de ma part, et dites simplement qu’il faut tout arrêter.

Arouache secoua la tête.

— Non, dit-il durement. C’est fini pour les services. Je t’ai dit que je voulais plus me mouiller. Débrouille-toi seul.

Salengro se voûta. Arouache se leva et alla observer la rue, à travers le rideau de tergal jauni :

— Tu as vu ce petit mec, en face ? interrogea-t-il par-dessus son épaule.

Marc Salengro se précipita :

— Merde… fit-il à voix basse. Un flic, sûrement.

— Oui, dit Arouache sombrement. Tu es en filoche, en plus.

Il vira avec une rapidité surprenante pour sa masse.

— Tire-toi, grinça-t-il. Je te le répète, ça suffit comme ça. Moi, je suis rangé, tu comprends ? Tu vas descendre et disparaître.

— Il va me voir, gémit Salengro.

— Démerde-toi. Ça tourne parfois la tête, les poulets. Moi, je ne veux plus te voir. Et tout de suite.

CHAPITRE XV

— Excellent, dit Philippe Stassen en s'essuyant les commissures des lèvres.

Evelyne lui sourit :

— Vous en voulez un peu plus ?

Il se pencha et, à voix basse :

— Non, merci, c'était juste pour goûter, j'ai besoin d'être parfaitement lucide pour le moment. Mais c'est excellent, vraiment, et le dosage semble très réussi. Dis-le à Séverine.

Evelyne repartit, son plateau entre les mains, plus jeune fille de la maison que jamais. Dans son plateau, des parts de « tartes à l'H ». Elle n'était pas la seule à faire le service. Jean-Charles, l'éphèbe aux cheveux bouclés de Roger Roiser, l'ex-fiancé de Françoise, s'était bravement proposé pour passer les « zakouskis » et les boissons. Il était aussi de la soirée avec Roger à l'initiative de Françoise.

Le salon de Séverine Brosset-Miller était sans contestation possible un des plus beaux du Faubourg-Saint-Germain. Pas loin de quatre-vingt-dix mètres carrés de superficie. Très haut plafond, cheminée armoriée immense. Pourtant, il paraissait étrangement rapetissé. La cohue. Philippe Stassen avait promis à Séverine : « pas plus d'une trentaine ». Promesse de gascon.

De faible, plutôt. Au dernier moment, il n'avait pas eu le courage de résister aux supplications. Presque autant de participants à ce premier grand séminaire d'amour qu'aux cours proprement dits.

Les canapés, les fauteuils, les divans, les coussins, les recoins avaient été pris d'assaut. Un ahurissant échantillonnage de la classe intellecto-sexuelle de l'université française. Quasiment la Cour des Miracles du sexe. Les uns étaient venus, décontractés, dans leur éternel jeans-blouson habituel, les autres avaient cru bon de se mettre en frais. Jupes indiennes repassées du matin même, blouses brodées, fausse « tenue de soirée » du pauvre avec des effets d'élégance attendrissants. Guy, par exemple, le grand brun à lunettes qui rigolait, très poujadiste, au cours de Philippe Stassen, était arrivé avec son plus beau costume de velours noir à col Mao. Dessous, une chemise à pois bleus, quasiment empesée. Intimidé, il avait, en entrant, balancé discrètement son éternel chewing-gum dans le feu de la cheminée. Et, comme un irrépressible besoin de mastication l'avait repris, il dévorait consciencieusement de la tarte à l'H. Sans, savoir ce que c'était au juste. Ça allait faire du joli tout à l'heure…

Aline, la brune au nez en trompette toujours cliente aux cours pour déblatérer sur le fellatio, son grand sujet, avait choisi une longue tunique très femme de pasteur avec, à la taille, une épaisse ceinture de cuir verni rouge. Aux pieds, tragiquement déplacées côté mode, des vieilles Clarks éculées qu'elle portait sans chaussettes.

Un peu plus loin, Juliette, femme d'officier, dévorée de complexes et, du fait même, prête à tout, avait cru bon de s'habiller un peu ollé ollé pour une fois. Le résultat était soufflant. Juliette, les fesses moulées dans un jean de toile trop petit pour elle, avait la poitrine flottant, complètement libre, sous une chemise léopard de para, volée à son mari, et déboutonnée jusqu'à la ceinture.

Michel, le blondinet qui ne rêvait que d'organiser des *love-in*, nageait dans le bonheur. Sa femme, Josiane, petite rousse maladive, avait accepté de venir. En pull et jupe sages, comme pour faire contraste avec le culot vestimentaire de son mari. Michel était froidement arrivé en djellabah marocaine d'un blanc immaculé.

Heureusement, il y avait çà et là, des touches d'élégance dans le tableau. Mahmoud était parfait en boots vernies noires, pantalon étroit de même

couleur et, par-dessus, une élégante, chemise de soie grège à poignets mousquetaires, très flottante, et le col ouvert.

Françoise, qui le dévorait des yeux, retombée sous le charme, portait un ensemble tropézien de popeline verte, ultra-mode, très ample, avec des bijoux de métal forgé venus tout droit du Yémen et offerts par Roland, un jeune photographe de l'Agence Gamma. Invité de la dernière heure lui aussi : en vague treillis pseudo-militaire, il promenait sur rassemblée le regard blasé du globe-trotter qui en a vu d'autres, et pour cause, il rentrait du Laos.

Trois personnes, surtout, tranchaient sur l'ensemble. Séverine, bien sûr, qui s'était payé le luxe d'accueillir ses invités, un à un, très mondaine, en déshabillé vaporeux de voile de soie rose de chez Balmain, pieds nus, un énorme collier de coquillages des Maldives atténuant l'audace de son décolleté. Evelyne, plus excitante que jamais en jupe plissée et corsage transparent sous lequel ses seins fardés jouaient effrontément. Philippe Stassen était botté de « Rangers » de salon et vêtu d'un ensemble plus saharien que jamais en tergal aéré.

À classer aussi du côté des élégants, Roger Roiser, en ensemble pantalon et veste chemise dernier cri, et Jean-Charles, dans un pantalon très toréador et un chemisier brodé qui le rendaient plus mince et translucide que jamais.

Le reste : trois ou quatre vieux en polo d'avant la guerre d'Algérie. Et toute une galerie de filles et de garçons intimidés, propres pour une fois, la plupart en jeans et T-shirt, démocratiquement.

Séverine parcourut d'un œil critique tout cet envahissement de corps. Finalement assez satisfaite. À part les quelques inévitables provinciaux qui ont le don de s'immiscer dans les salons les plus huppés de la capitale, le reste lui plaisait assez. Sexuellement s'entend aussi. Elle n'était pas assez bête pour s'attacher au vêtement. Tout à l'heure, n'est-ce pas, tous ces bouts de tissus bien coupés ou non formeraient partout de tristes tas abandonnés, Séverine avait un véritable laser dans le regard pour dénuder les corps sous le tissu. Elle sourit, assez satisfaite. Si le nombre dépassait largement celui promis par Philippe Stassen, elle avait déjà repéré une bonne vingtaine de corps masculins et féminins qui seraient du meilleur effet, tout à l'heure sous ses yeux. Et sous les caméras d'Henri, son mari, caché dans son bureau.

Philippe Stassen passa devant elle, très mondain, en pleine discussion sexologique avec Helen Wilson. Séverine jeta un bref regard à l'anglaise. Pas mal. Une chance… Elle s'attendait à une virago poivre et sel, à la mâchoire de cheval. Helen avait au plus trente ans, et la robe d'infirmière retravaillée chez Mary Quant qui suggérait les formes très appétissantes en faisait une des personnes les plus « dénudables » de l'Assemblée.

Séverine saisit prestement le poignet de Philippe et l'attira jusqu'à elle.

— Je n'ai vu ni Marc ni cette perle rare dont parlait Françoise ? dit-elle.

Philippe Stassen jeta un regard surpris à Françoise. Celle-ci, entre deux coups d'œil à Mahmoud qui, lui, paraissait la fuir, consultait sa montre avec une impatience grandissante.

— Tu as raison, avoua-t-il, ça fait deux absents.

Il rit :

— Largement compensés, non ?

— Ça, avoua Séverine, c'est la grande marée, ce soir. Tu dois être content ?

Philippe eut une moue satisfaite.

— Tu ne m'en veux pas ?

Séverine haussa les épaules.

— Bien sûr que non. Je le sens, ça s'annonce bien. À toi de jouer, maintenant.

Philippe Stassen hocha la tête, affirmatif, et parcourut le salon d'un regard circulaire. La tarte à l'H dont à peu près tous avaient fait une ample consommation – : sans se douter de ce qu'ils mangeaient au juste pour la plupart – commençait à venir à bout des timidités. Ça riait partout. Réaction classique avec le haschisch. Très bon signe… Astucieusement, Philippe avait chargé Aline de veiller à ne mettre pour l'instant sur l'électrophone que des disques indiens, lancinants, dont les notes acidulées accentuaient les bercements dus au haschisch. Le séminaire commençait à chauffer comme il fallait.

Philippe Stassen se pencha de nouveau vers Séverine :

— Tant pis pour Marc et la perle rare, ils n'avaient qu'à venir à l'heure. Tu es d'accord pour qu'on commence ?

Séverine approuva.

Dépliant son mètre quatre-vingt-dix, Philippe Stassen se leva et alla se poster devant la cheminée. Il tapa dans ses mains, pour réclamer le silence et, d'une voix forte :

— Amis, commença-t-il, qui avez bien voulu venir participer ce soir à ce séminaire de travail, je voudrais d'abord vous remercier d'être si nombreux… Je voudrais également que vous soyez reconnaissants à Séverine, notre hôtesse, d'avoir bien voulu nous accueillir tous et toutes. Une telle marque de compréhension envers notre combat commun pour la libération sensorielle, et l'élimination des tabous hérités de notre société répressive est quelque chose de tout à fait remarquable et…

Un brouhaha l'interrompit. Tout le salon s'était mis à scander, sur l'air des lampions :

— Mer-ci Sé-verine, mer-ci Sé-verine…

Séverine s'inclina, un peu interloquée quand même. Philippe leva les bras, très arbitre de match.

— Merci, fit-il, merci. À présent, si vous me le permettez, je voudrais faire une proposition de travail.

Il se tourna ver ? Helen Wilson, qui se tenait près de lui, modeste.

— Nous avons ce soir parmi nous le docteur Helen Wilson qui est en quelque sorte mon alter ego à Londres. Elle a bien voulu venir à Paris pour participer à notre séminaire.

Initiative à mon avis des plus enrichissantes. Vous le savez, bien que nous soyons tous engagés dans le même combat libérateur à travers le monde, les méthodes diffèrent suivant les pays.

Il s'arrêta et sourit humblement :

— Or, je dois l'avouer, dans les pays anglo-saxons, le combat de libération est bien plus avancé que chez nous. Voilà pourquoi la présence ce soir du docteur Helen Wilson n'a pas de prix pour nous.

Helen Wilson baissa les yeux, presque rougissante. Assise par terre à sa gauche, Séverine la détaillait, de plus en plus excitée. Evelyne blêmit un peu. Il allait peut-être falloir compter avec l'Anglaise…

— Il me semble, reprit Philippe Stassen, qu'il ne serait pas inutile de commencer par un entretien avec ma collègue d'outre-Manche. Si vous me le permettez, je vais lui poser quelques questions. Ainsi, nous pourrons

définir de la façon la plus signifiante possible les paramètres exacts de notre soirée. Ensuite, nous passerons aux travaux pratiques proprement dits.

Silence général. Philippe Stassen prit la main d'Helen Wilson et l'attira vers lui :

— La première question que je voudrais vous poser, si vous le voulez bien, dit-il, les yeux noyés dans une concentration intérieure, est à mon avis fondamentale ; pour vous, Helen, les gestuelles sexologiques sont-elles des thématiques de plaisir ou des thématiques de jouissance ? En d'autres termes, y a-t-il, au sens excellent du terme, un kamasoutra potentiel de la gestuelle sexologique ?

Au bout d'une demi-heure, quelques irréductibles suivaient encore le jargon des deux sexologues, les autres avaient décroché.

Philippe Stassen blêmit et saisit au vol comme une planche de salut le regard de Michel, un des rares encore fixés sur lui.

— Écoute, Michel, s'empressa-t-il, n'ai-je pas personnellement écrit dans *Magnification égale érection* : « l'important, c'est d'égaliser le champ du plaisir, d'abolir la fausse opposition de la maïeutique érotico-pragmatique et de la vie ultra-génitale » ?

Michel approuva frénétiquement. Philippe Stassen, satisfait, vira avec lenteur vers Helen Wilson.

— Ne croyez-vous pas, chère Helen, que toute m'a problématique réside dans ce cours que je porte à bout de bras depuis des années ?

Helen hocha la tête, compréhensive :

— Et moi donc… fit-elle, les yeux dans le vague. Votre calvaire est le mien, vous savez…

— Merveilleux ! roucoula Séverine qui commençait, elle aussi, à en avoir assez. Vous avez été merveilleux tous les deux. Tiens, je vous embrasse.

À ses claquements de lèvres sur les joues de Philippe et d'Helen, trois ou quatre étudiants eurent une réaction pénible. Rien n'est plus désagréable que le bruit quand on plane au hasch.

Séverine se retourna et, le doigt sur la bouche :

— Dites-moi, Helen et Philippe, ne croyez-vous pas qu'après cet exposé, le moment est venu de passer aux séances de travaux-pratiques proprement dits ?

Elle balaya la pièce du geste :

— N’avez-vous pas là un superbe terrain d’expérience ?

Elle arrondit les épaules, très chatte.

— Et votre terrain d’expérience ne brûle que de vous servir, croyez-moi…

Philippe lui fit un rapide clin d’œil et se tourna gaiement vers Helen Wilson :

— À vous de commencer, ma chère, susurra-t-il.

Helen sourit, se concentra un instant et chercha quelqu’un du regard. Elle s’arrêta vite. Les yeux fixés sur Evelyne. Puis sur Mahmoud.

— Ces deux personnes, dit-elle aimablement, accepteraient-elles de m’aider pour une démonstration gestuelle qui, à mon sens, sera du plus grand intérêt pour illustrer notre entretien ?

CHAPITRE XVI

Boris Corentin plaqua sa main sur la nuque de Tardet.

— Bravo, petit, s'exclama-t-il, tu es un chef. Tu t'es rattrapé de ta gaffe de la filoche. Comment tu as fait ? raconte.

L'inspecteur stagiaire Paul Tardet, vingt-trois ans, se rengorgea, encore pâle d'excitation.

— Eh bien, commença-t-il, ça a été le hasard. J'étais en planque, en face de cet Arouache sans savoir alors, bien sûr, de qui il s'agissait quand j'ai remarqué un rideau qui s'ouvrait, au deuxième étage. Une fois, deux fois… Tiens, curieux… forcément, on reste aux aguets quand on est en planque. Alors, j'ai mieux regardé. Et tout à coup, j'ai vu deux têtes tournées vers moi. Arouache et Salengro. J'ai une bonne vue. J'ai remarqué qu'ils avaient l'air de se disputer.

« Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai flairé quelque chose, j'ai fait semblant de m'en aller et, au premier carrefour, je suis revenu en longeant la façade sous la fenêtre.

« Je débouchais dans l'entrée de l'immeuble quand je suis tombé nez à nez sur Salengro. J'ai essayé de jouer un locataire de l'immeuble en allant vers les boîtes aux lettres.

« Mais lui, il m’a fixé, quatre secondes, les yeux exorbités. Et il a démarré tout à coup en me bousculant.

Corentin contempla Salengro, assis au fond du car de police et qui soufflait comme un phoque asthmatique.

— Une chance que tu aies pu le plaquer à temps ?

— Oh non, corrigea Tardet, je ne l’ai pas eu tout de suite. Il a filé après m’avoir renversé. Et quand je suis sorti, plus de Salengro en vue.

— Alors ? interrogea Corentin, intéressé.

— Je me suis rappelé que vous m’aviez envoyé en filature parce qu’il fallait absolument l’empêcher de contacter ces gens de la partouze en question… Oh, pardon…

Corentin sourit en haussant les épaules :

— Continue.

— Donc, il cherchait peut-être à téléphoner. J’ai observé. À cent mètres en face, un bar-tabac. J’y ai couru.

« Salengro était dans la cabine au fond de la salle, en train de commencer à former un numéro.

Tardet grimaça, se passant la main sur la joue : une longue estafilade y courait, encore saignante.

— Ça n’a pas été facile.

— Tiens, il te reste encore un ongle ? lança Corentin ironique à Salengro.

Puis il jaugea Tardet.

— Bravo d’être sportif, petit, ça se voit.

Tardet sourit fièrement.

— Je vais au stade Faralicq[10], moi aussi, monsieur le Principal. Je vous y ai vu souvent d’ailleurs.

Corentin se fit amical :

— Je te remarquerai, la prochaine fois, je te le promets.

Il s’arrêta et, avec une moue :

— On fera un peu de footing ensemble, tu veux ? Mais ne me tire pas trop dans les virages. Je suis un vieux, tu sais.

Il vira vers Salengro.

— À nous deux, j’ai à te parler.

Salengro le fixa comme s'il voulait le tuer.

— J'ai l'habitude depuis quelque temps, grommela-t-il.

— À qui la faute ? répliqua Corentin.

Salengro contracta les mâchoires.

— Sauf que moi, je ne mens pas.

Corentin ignora et s'approcha :

— Écoute-moi bien, Salengro. Le car de police où on se trouve a beaucoup roulé depuis qu'on est allé te chercher là-bas. Maintenant on est rangés pas loin de chez les Brosset-Miller. Alors, voilà ce que tu vas faire. Tu vas m'aider. Si tu es réglo, je le serai avec toi. Tu m'écoutes, ou non ?

Salengro, assis à côté de Brichot, s'était voûté depuis que Corentin avait commencé à parler.

Tout à coup, Salengro bondit, repoussa Brichot d'un coup de poing en pleine poitrine et fonça vers la porte arrière. Il l'ouvrit si vite que personne n'eut le temps de réagir. Quand Corentin surgit dans la rue, Salengro courait à toutes jambes en direction de la rue de Sèvres.

— Tardet, vite ! hurla Corentin.

Tardet fonça.

Corentin se retourna vers Brichot.

— Tu n'en fais pas d'autres, gronda-t-il. On est fins !

Brichot se prit la tête à deux mains :

— Excuse-moi, gémit-il, je ne me sens pas bien. Je crois que j'ai la fièvre.

— Voilà autre chose, grommela Corentin. Allez, fonce avec Tardet, pour te faire pardonner.

Mais il stoppa, juste avant de foncer vers la radio du car.

Quinze secondes plus tard, il avait en ligne la salle des transmissions de la PJ.

— Grouillez-vous ! cria-t-il. Il faut absolument faire occuper la ligne téléphonique de maître Brosset-Miller, 110 bis, rue du Bac !

Puis il se rassit, alluma une Gallia pour se calmer. Et se raisonner aussi : au fond de lui-même, depuis un instant, son subconscient d'être humain de sexe mâle regrettait puissamment que les devoirs de sa charge interdisent à l'inspecteur Boris Corentin d'aller participer, ne serait-ce que dix minutes,

au séminaire d'amour qui devait se déchaîner là-bas, dans un hôtel particulier du 7e arrondissement.

À la PJ le travail commençait. Plusieurs inspecteurs se mirent à composer le numéro de l'avocat en se relayant. Chaque fois ils s'excusaient prétextant une erreur. Mais sans raccrocher. Résultat, la ligne de maître Henri Brosset-Miller se mit à sonner occupée, continuellement. Un truc enfantin et imparable.

Renversé dans un canapé, Mahmoud reprenait son souffle. Nu, splendide, le corps luisant de sueur. À deux mètres de lui, Evelyne, nue elle aussi, se blottissait dans les bras de Séverine qui lui passait affectueusement la main sur le front.

— Tu as été merveilleuse, lui dit-elle. Je suis fière de toi.

Evelyne gémit :

— Il m'a fait mal…

Compatissante, Séverine hocha la tête :

— Oh, je sais, de cette façon-là, avec lui, c'est terrible.

— J'ai mal, insista Evelyne.

Pâle et défaite, elle se mordait les lèvres, repliée sur elle-même.

Séverine l'enlaça et essaya de lui caresser la poitrine :

— Oh non, pas maintenant, supplia Evelyne.

Mahmoud s'était levé. Au passage, il se pencha sur Evelyne et l'embrassa :

— Bravo, tu as une technique formidable. Bon, je vais à la salle de bains. À tout de suite.

Il traversa, indifférent, le salon dont les lumières étaient maintenant tamisées, sauf, çà et là, des spots qui créaient des zones lumineuses.

Tout au long de sa « démonstration » avec Evelyne, les dernières timidités s'étaient envolées. Les vêtements aussi. Partout, on s'enlaçait, on s'embrassait. On se prenait. Dans un angle, Philippe Stassen s'affairait autour d'une table où il avait disposé toute la série de ses drogues. Il distribuait ampoules, flacons et comprimés. Dosant les quantités, donnant des conseils…

Helen Wilson, elle, toujours habillée était assise près d'une lampe basse, penchée sur son carnet de notes, le stylo s'activant furieusement.

Assise sur un coussin près de la cheminée, Françoise jouait les mijaurées avec Guy. Partagée entre deux sentiments, l'envie de se venger d'« Aimé », qui lui avait fait faux bond, le salaud – elle en était maintenant sûre –, et le peu d'intérêt véritable quelle portait à son nouveau soupirant.

Abandonnant un instant Evelyne, Séverine se leva. Pour passer dans le bureau voisin. Encore habillée, elle aussi.

— Ça va ? demanda-t-elle.

Henri Brosset-Miller s'essuya le front, perché sur son escabeau, en bras de chemise.

— Oui, dit-il, les yeux brillants. Tu les avais très bien disposés. J'ai un film de première classe.

Il soupira :

— Mais qu'est ce que fiche Marc, bon Dieu ! Je suis débordé, tout seul. Qu'est-ce que ça va être tout à l'heure !

Séverine haussa les épaules, fataliste.

— Je n'en sais rien, moi. Au fait, essaye de l'appeler chez lui. On ne sait jamais.

Henri approuva.

— Tu as raison, fit-il en descendant de son escabeau.

Il attrapa son téléphone et porta l'écouteur à son oreille : tout de suite, il fronça les sourcils :

— Tiens, ça ne marche plus.

— Essaye encore, fit distraitement Séverine dans son dos.

Debout devant le bureau de son mari, elle venait d'ouvrir sa petite boîte à pilules et se déshabillait, entièrement.

Puis elle commença à s'enduire d'onguent thaïlandais, la langue un peu tirée, indifférente au bruit de l'appareil maltraité par son mari.

— Fichu, gronda Henri. Plus de téléphone avant demain.

Il se retourna et se figea devant le spectacle. Séverine était spécialement en beauté ce soir. Outrageusement maquillée, les cheveux tirés en chignon. Un quadruple rang de perles autour du cou. Elle lui sourit et, refermant sa boîte, ondula vers lui.

— Tu ne m'oublieras pas, tout à l'heure, hein ? minauda-t-elle, je veux au moins un film de moi, rien que de moi.

Il chercha à l'enlacer, mais elle se dégagea, en riant :

— Tu sais bien que ce n'est pas la peine, fit-elle.

Il se crispa.

— Allons, reprit-elle, peut-être qu'un jour… On ne sait jamais.

Il sourit, l'air pris en faute.

— Dis, fit-il timidement, quand est-ce que je pourrai venir avec ma caméra portative ?

Séverine fronça les sourcils.

— Ah non ! Attends. Ça n'a pas encore assez chauffé. Je te préviendrai.

Puis, ouvrant un tiroir, elle en sortit des bas fumés, quelle enfila un à un avant de se chausser d'escarpins noirs à hauts talons.

Ensuite, elle passa de longs gants noirs et disposa un grand chapeau sur sa tête.

Son mari la regardait faire bouche bée.

— Je fais ça pour ton film, expliqua-t-elle, tu as toujours aimé la mise en scène, non ?

Elle disparut.

*

**

Roger Roiser avait entrepris de faire subir à Jean-Charles le sort d'Evelyne sous Mahmoud tout à l'heure. Séverine dont l'entrée avait provoqué un sifflement admiratif de la part de Philippe Stassen les observa au passage pensivement et se dressant sur la pointe des pieds, régla dans leur direction un des spots.

— Non ! supplia Jean-Charles en renversant la nuque vers elle.

Elle lui tira une mèche :

— Petit égoïste, on ne veut pas faire profiter les autres du spectacle ? On vous voit mieux dans la lumière.

Evelyne, assise contre Mahmoud revenu, lui tendit les bras, tendrement quand elle la rejoignit. Séverine se lova contre elle, observant le membre de Mahmoud, toujours dressé. Elle frissonna : l'onguent commençait à faire

son effet. Elle ferma les yeux avec effort et, se penchant sur Evelyne, l'interrogea doucement :

— Ça va mieux, à présent :

Evelyne se renversa dans les bras de Mahmoud :

— Oui, c'est fini, dit-elle, je n'ai plus mal.

— Tu regrettes ? insista Séverine.

Evelyne secoua la tête, fondante.

— Non, c'est vraiment génial, en fait. En même temps que ça, je veux dire :

Elle désignait le vibromasseur, abandonné à ses pieds et dont elle s'était elle-même servie pendant que Mahmoud, sur lequel elle s'était assise, de dos, la sodomisait face à d'œilleton de la caméra.

Séverine sourit :

— Tu vois, je te l'avais dit. Tu as vaincu ta peur, c'est très bien. Je suis sûre que tu recommenceras, surtout si tu veux te décider à t'enduire comme moi.

Rêveuse, Evelyne chercha la bouche de Mahmoud. Séverine rit :

— Allons, fit-elle, je te le prête encore. Donne-lui sa récompense, elle le mérite.

Evelyne se laissa glisser sur le dos, et Mahmoud se coucha sur elle. Derrière eux, une main attrapa le vibromasseur, et l'appareil se mit aussitôt à ronronner. Josiane, la femme de Michel, tentait à son tour l'expérience, écrasée sur le ventre d'un grand hippie blond, les yeux exorbités, la bouche haletante. Un peu plus loin son mari s'engageait à petits coups de reins dans la bouche d'Aline.

Philippe Stassen s'approcha de Josiane.

— Très bien, commenta-t-il. Mais corrige la position de tes reins. Tu es trop cambrée. Tu le gênes. Voilà, creuse le ventre… Et n'oublie pas, toi, Peter, les rousses ont la poitrine très particulière. Masse les globes d'abord, en allant vers les aréoles ‘ en cercles concentriques. C'est ça, très bien.

Il les abandonna pour s'occuper d'Aline, corrigeant aussi sa position, rectifiant la disposition du dos et de la nuque.

Le parfait moniteur d'une classe d'éducation physique très spéciale.

— Vous autres tous, s'écria-t-il soudain, venez voir. Voici le type même du fellatio exemplaire. À la fois détendu et concentré. Qu'en pensez-vous, Helen, n'est-ce pas la meilleure illustration de l'atopie de la jouissance dont nous parlions tout à l'heure ?

Helen leva le nez de son carnet de notes, et observa, les paupières à demi fermées, avant d'approuver de la tête avec chaleur.

Aline plongea fièrement. À l'autre bout de la pièce, Françoise, abandonnant tout espoir de voir arriver son « Aimé », décida d'en faire autant avec Guy.

Philippe Stassen s'approcha de Séverine. Celle-ci, renversée contre le dossier de son fauteuil, se pressait les seins à deux mains. Il se pencha :

— Tu es prête ?

— Oui, je crois, tu peux y aller, fit-elle dans un souffle.

Philippe se releva, un fugitif sourire satisfait aux lèvres. Il fit signe à Helen.

— Vous venez m'aider ? demanda-t-il. À deux on y parviendra très bien. Vous verrez, je suis sûre que vous apprécierez cette démonstration américaine que je vous ai annoncée pour ce soir. Et pour votre première étude, vous ne pouvez pas trouver de meilleur sujet que Séverine. Elle est mer-veil-leuse.

Pendant qu'il s'en allait, André et Ghislaine, deux nouveaux de l'U.V., mais qui, visiblement, avaient mis les bouchées doubles depuis le début des cours, entreprenaient sur un divan, couvert de fourrure brune, une démonstration du massage californien : il s'agissait d'obtenir l'un et l'autre le déclenchement de la jouissance en se caressant. Mais sans toucher à aucun organe sexuel du partenaire. Une démonstration qu'ils seraient à même de mener parfaitement à bien : ils étaient l'un et l'autre bourrés de L.S.D.

Exactement comme Sylvain, l'ex-amant de Séverine, le soir où, tout à coup, il avait flippé…

CHAPITRE XVII

Marc Salengro sursauta et porta à la bouche, par pur réflexe, ce qui lui restait d'ongles à la main gauche.

Un souffle chaud venait de lui parcourir la nuque.

Il vira doucement, le ventre tordu par la peur. Il faillit éclater de rire.

Derrière la palissade qu'il venait de longer à quatre pattes, à cause d'une ampoule brillant non loin, il y avait une vache. Une vraie vache, avec des gros pis roses se balançant dans l'ombre, et qui ruminait placidement, ses bons gros yeux tendus vers lui. Ça sentait le fumier, le lait, l'herbe déglutie, l'étable.

— Ça alors ! murmura-t-il. Une vache, en plein Paris.

Dans sa jeunesse, Marc Salengro avait été un brillant étudiant en bien des matières difficiles : philosophie, métaphysique, sociologie, psychologie. Ce qui, évidemment, ne lui avait pas laissé le temps d'explorer d'autres domaines culturels. Et, dans le cas particulier, celui de la topographie parisienne. Il ne savait pas que, pour leur usage personnel aussi bien que par coquetterie écologique, les ecclésiastiques des Missions, rue de Babylone, dont il venait d'escalader le mur dans l'espoir de traverser leur jardin pour progresser vers celui des Brosset-Miller, entretenaient dans leurs trois hectares et demi de verdure en plein Paris, non seulement une basse-cour au complet, mais une étable, avec trois vaches, cinq chèvres et un bouc. Sans

compter les quelques arpents de blé qu'ils s'amusent à faire pousser chaque année.

Le cœur de Marc Salengro se remit à battre à un rythme supportable. Il abandonna la vache à ses pensées et continua sa progression. À cent mètres, un vieux mur de pierres de taille déchaussées par le lierre : le mur des Brosset-Miller.

De nouveau, la rage envahissait l'indic. Rage contre Corentin, contre Tardet, contre les Brosset-Miller, Philippe Stassen, Françoise Rocher. Rage contre lui-même. Il s'était fichu dans un beau guêpier ! Il avait eu une riche idée le jour où il était allé trouver Corentin ! Et tout ça pour faire arrêter les Brosset-Miller après avoir raflé auparavant toute la collection de films pornos de l'avocat. De quoi devenir riche. À vie.

Maintenant, il était décidé à jouer le tout pour le tout. Tant pis pour les risques. Il fallait foncer. Et récupérer les films.

Pour la deuxième fois, Salengro se figea :

Dans la pénombre, devant lui, une silhouette marchait devant le mur. Un policier, pas de doute là-dessus, la maison était cernée. Il se coucha dans l'herbe et observa.

Cinq minutes plus tard, Marc Salengro avait acquis la conviction qu'avec un minimum de chance, il aurait le temps de se glisser sans être vu au pied du mur, dans un fourré qu'il repéra pendant que le policier s'en allait vers l'autre extrémité.

Il mit son plan à exécution, cherchant désespérément un reste de salive dans sa gorge. Et il réussit. Le policier passa à raser le fourré sans le voir. Marc attendit et, dès que l'autre fut à vingt mètres, se hissa silencieusement.

Quinze secondes plus tard, il était dans le jardin des Brosset-Miller. À toucher l'appentis où luisaient doucement les chromes de la Rolls-Royce de l'avocat. Il leva la tête. Il connaissait les lieux. La fenêtre du premier, à droite, d'où filtrait un rai de lumière à travers les rideaux tirés, c'était celle du bureau d'Henri.

Le treillage de bois, sous la fenêtre supportait un rosier grimpant au pied enfoui dans du fumier de cheval. Marc grimaça tout le temps qu'il se hissa serrant les dents. Les épines des rosiers lui griffaient douloureusement la peau des mains.

Par chance, la fenêtre était entrouverte.

Marc Salengro sauta en souplesse dans le bureau.

— Ah, ça n'est pas trop tôt. Venez vite m'aider, fit tranquillement Henri Brosset-Miller du haut de son escabeau en le voyant.

Il n'avait même pas remarqué d'où l'autre venait.

L'avocat désignait une pile de films vierges sur le bureau :

— Passez-moi celui du dessus, vite. Dans cinq minutes, il faut que je change la bobine.

Marc regarda ses mains déjà rouges de sang et les essuya furieusement sur son pantalon. Puis il attrapa la bobine et la jeta par terre.

— C'est bien le moment ! gronda-t-il.

Ahuri, l'avocat le regardait.

— Qu'est-ce qui vous prend ? Vous êtes devenu fou ?

— Il me prend que… commença l'indic.

Mais il s'arrêta, interdit : l'autre ne l'écoutait déjà plus. L'œil rivé à son viseur de contrôle, il souriait, béat.

— Elle est formidable, vraiment, murmura Henri. Venez voir, vite.

Marc obéit, et se hissa sur l'escabeau à côté de l'avocat. Celui-ci se poussa, lui laissant sa place au viseur. Marc plongea son œil contre le rebord caoutchouté.

— Ah ben merde ! s'exclama-t-il malgré lui.

*

**

Au salon, tous les participants du séminaire s'étaient désunis.

Fascinés par le spectacle qui leur était offert.

Au centre de la pièce, dans un grand cercle dégagé, il y avait une machine à laver le linge. Blanche et émaillée. Classique. À double commande, automatique et manuelle.

Branchée à une prise de courant par un fil à rallonge, la machine vibrait de toute sa puissance. Position des manettes : essorage. Celle qui secoue le plus la machine et qui n'a pas besoin d'eau pour fonctionner.

Bien éclairée par la lumière convergente des trois spots, Séverine était assise sur la machine. Nue, les cuisses à l'équerre, se retenant à deux mains en arrière, chavirée, le visage perdu dans une extase totale. Démentiellement provocante avec ses bas fumés, ses gants noirs et son chapeau.

Non loin d'elle, Philippe Stassen tenait sa montre à la main. Attentif. Chronométrant.

Sous les impulsions de la machine en accélération constante, le corps entier de Séverine vibrait. Les seins sautaient, la chair des cuisses était parcourue de frénétiques ondulations.

— Jamais vu ça ! répéta Salengro, le ventre en feu, renonçant pour toujours à donner l'alerte générale. Mais je ne comprends pas. Elle est toute seule. Et elle ne se caresse pas.

Henri éclata de rire :

— Unique, non ?

Il agita l'index.

— Vous ne savez pas le secret.

— Le secret ? fit Marc sans bouger de son viseur.

— Elle a trois billes d'acier dans le sexe. En acier, pour qu'elles ne se brisent pas l'une contre l'autre, vous comprenez. Une invention américaine géniale ![11]

Une illumination traversa Salengro.

— Ah, je vois… les vibrations se transmettent aux billes et…

Henri Brosset-Miller essaya de reprendre sa place. Salengro résista, en le poussant d'un coup d'épaule. L'avocat dégringola et alla s'écraser sur la moquette en gémissant. Vaincu, il rampa jusqu'à la porte de communication et l'entrebâilla, sortant la tête.

Soudain, Séverine se cabra, la machine était à son maximum de vitesse. Il y eut une longue plainte saccadée, et Séverine bascula en arrière, abandonnée, bras et jambes en croix.

Elle n'arrêtait pas de crier, elle se tordait, elle se renversait. En pleine jouissance.

Alors, une crise de folie générale se déclencha. Soudain le salon des Brosset-Miller ne fut plus qu'un mélange ondulant de corps entrelacés.

Sur le canapé où il prenait des notes à côté d'Helen Wilson, Philippe Stassen sentit à son tour qu'il perdait le contrôle de lui-même. Il ondula un œil par en dessus vers sa collègue d'outre-Manche. Helen Wilson, haletante, se tordait les doigts.

Les mains de Philippe Stassen s'ouvrirent. Sa montre glissa à terre, le docteur venait de se propulser vers la doctoresse avec un grognement puissant.

*

**

La dernière image qu'emporta Henri Brosset-Miller avant de s'évanouir fut double. Il y eut d'abord celle de deux visages qui s'étaient mis soudain à se dévorer : ceux de Séverine et de Mahmoud. Puis, tout à fait inattendue dans la lumière subitement revenue, celle d'un très bel homme aux yeux noirs qui surgissait, suivi d'une cohorte nombreuse en criant :

— Police ! que personne ne bouge !

La suite, Henri Brosset-Miller en fut privé. Il gisait à plat ventre, la tête dépassant dans le salon, le reste du corps dans son bureau. Après l'avoir assommé par derrière d'un coup de caméra sonore Chinon 805 S, Marc Salengro achevait d'enfourner fiévreusement dans un grand carton tout ce qu'il pouvait trouver de films étiquetés et catalogués avant de disparaître par la fenêtre.

*

**

Marc Salengro fut arrêté pour une bêtise. Et très rapidement. Oubliant dans sa précipitation l'existence du policier en faction de l'autre côté du mur des Brosset-Miller, il jeta son colis par-dessus le mur avant de l'escalader.

Sans doute aurait-il pu s'enfuir si la chance avait été avec lui jusqu'au bout. Il lui aurait suffi que le carton tombât sur la tête du policier, un dénommé Aimé Brichot, et l'assomme.

Malheureusement pour l'indic, le carton tomba aux pieds de Brichot avec un bruit clair de bobines entrechoquées. Brichot n'eut qu'à lever la tête, cueillir Salengro au saut du mur et le ceinturer dans les règles.

Mais, au fond, la chance était tout de même pour l'essentiel avec Marc Salengro. À l'infirmerie du Dépôt où on l'envoya pour panser les plaies de ses mains, il fut pris, deux jours plus tard, d'une violente fièvre avec douleurs musculaires.

Le médecin du dépôt diagnostiqua tout de suite un début de tétanos qu'il enraya à temps avec le traitement approprié.

Les épines de rosier ont toujours été des vecteurs privilégiés du bacille anaérobie du tétanos, surtout quand on a enfoui au pied des rosiers du crottin de cheval, ce qui se pratiquait chaque printemps chez les Brosset-Miller.

Peut-être, si Marc Salengro s'était éclipsé, avec son butin de films pornographiques, l'aurait-on retrouvé à côté de ses bobines, quelque part dans une chambre d'hôtel, figé par terre dans des contractures peu plaisantes à regarder.

Philippe Stassen et Séverine s'en allèrent goûter aux joies subtiles, et solitaires, de la prison de la Santé. Ils avaient avoué, bêtement, sans qu'on insiste, leur responsabilité dans le flippage de Sylvain, l'amant de Séverine juste avant Mahmoud. De toute façon, ils étaient les organisateurs d'une soirée où la police avait découvert sept mineurs de seize ans… Les autres furent laissés en liberté provisoire et Helen Wilson fut renvoyée dare-dare à Londres. Mahmoud, lui, fut relaxé. Mais à une condition : prendre contact au plus vite avec l'ambassade d'Iran. En bref, il obtint de ne pas avoir d'ennuis contre un contrat d'indic avec la SAVAK, la police politique de son pays. Classique retournement des choses. Classique collaboration, aussi, entre les services secrets de deux pays « amis ».

Quant à Aimé Brichot, il fut félicité de son bon réflexe au pied du mur pour un homme en état de fièvre : il était vraiment malade. Les oreillons, attrapés en soignant sa femme et ses gosses. Une maladie toujours sérieuse chez un homme, à cause des risques d'orchite, ou inflammation des testicules.

*

**

Tendant son bouquet de roses à Jeannette, passée sans intermédiaire du stade de malade à celui d'infirmière, Boris Corentin profita de son départ vers la cuisine pour se pencher vers Brichot, lamentable de douleur, vexé dans le foulard qui lui encadrait ridiculement la figure.

— Ça t'apprendra à rêver aux jolies filles, murmura-t-il à propos de Françoise.

Brichot mâchouilla difficilement sa moustache et, entre ses dents :

— J'avais bon goût, quand même, non ?

Jeannette revenait, son vase à la main :

— Remettez-le-moi vite sur pied, hein ! Lui lança Corentin, hilare, j'en ai besoin, de mon Mémé.

Jeannette se carra devant lui, l'œil soudain plus noir que le sien :

— Eh, dites-donc, vous ! Il est à moi, d'abord. Mémé.

IMPRIMÉ EN FRANCE PAR BRODARD ET TAUPIN 7, bd Romain-Rolland – Montrouge.

Usine de La Flèche, le 06-04-1979.

1806-5 – N°d'Éditeur 10155

3ème trimestre 1975.

---

[1] Pierre Goldmann, étudiant gauchiste, condamné à la réclusion à perpétuité en décembre 1974, sur l'inculpation d'attaques à main armée, lors d'un procès retentissant.

[2] Le « condé », délivré par la police, permet de suspendre temporairement l'interdiction de séjour du « tricard » en échange de certains renseignements.

[3] Dans le langage des drogués, flipper, c'est devenir fou. Par excès de drogue. LSD principalement.

[4] Unité de Valeur – Par extension, la salle de cours où se prépare l'examen de l'U.V.

[5] Chira : résidu de haschisch.

[6] Surnoms de l'héroïne et de l'opium.

[7] Voir *Le Carrousel de la Pleine Lune.*

[8] Argot policier pour dire que le domicile est découvert.

[9] Service de la Brigade mondaine considéré comme le plus apte pour les enquêtes délicates, après celui des Affaires recommandées.

[10] Le stade Faralicq, à Pantin, est le stade de l'ASPP (Association Sportive de la Préfecture de Police).

[11] Absolument authentique.